



DOSSIER : LES HÔTELS PARTICULIERS À VALOGNES

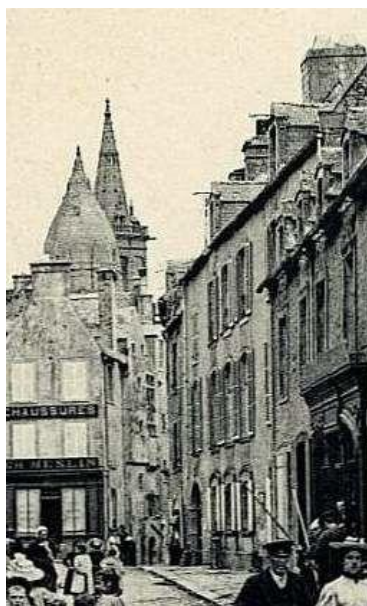
Table des matières

HOTEL D'ANNEVILLE (EDIFICE DISPARU) - RUE DE L'OFFICIALITE.....	4
HOTEL ANNEVILLE DU VAST - 7, RUE DES CAPUCINS.....	7
HOTEL D'ABOVILLE - 70, RUE DES RELIGIEUSES	8
HOTEL DE BANVILLE - 2, RUE DE WELEAT	10
HOTEL DE BASCARDON - RUE LEOPOLD DELISLE	11
HOTEL DE BAUDREVILLE (puis couvent des soeurs franciscaines Réparatrices de Jésus-Hostie) - 2, PLACE DU CALVAIRE.....	12
HOTEL DES BAZAN PUIS AUBERGE DU GRAND TURC (EDIFICE DISPARU) - RUE DE POTERIE	13
HOTEL DE BEAUMONT - RUE BARBEY D'AUREVILLY	15
HOTEL DE BLANGY - 53-55 RUE DE POTERIE	17
HOTEL DE LA BUSSIERE - 41, RUE DES RELIGIEUSES	18
HOTEL DE CAMPGRAIN - PLACE DU CALVAIRE, dit aussi hôtel de la Moissonière, hôtel Fouquet de Réville ou de Bellefonds	19
HOTEL DE CARMESNIL - 46, RUE HENRI CORNAT	22
HOTEL DE CARVILLE - 45, RUE DE POTERIE	24
HOTEL ERNAULT DE CHANTORE - 9, RUE DES CAPUCINS.....	25
HOTEL DE CHIVRÉ - 11 BIS, RUE DE WELEAT	30
HOTEL DE CUSSY, OU HOTEL DE SAINTE-SUZANNE, OU HOTEL DE FOUCAULT (EDIFICE DISPARU) (EDIFICE DISPARU) - RUE DE POTERIE	31
HOTEL DE GRAMONT (OU HOTEL GIGAULT DE HAINNEVILLE OU HOTEL SAINTE-SUZANNE) - RUE DES RELIGIEUSES.....	33
HOTEL DAGOURY - 33, RUE DES RELIGIEUSES	35
HOTEL DORLEANS - 12, RUE ALEXIS DE TOCQUEVILLE	36
HOTEL DURSUS - 43, RUE DE POTERIE	37
HOTEL DUTOURP (EDIFICE DISPARU) - RUE DE POTERIE	38
HOTEL FOLLIOT DE FIERVILLE - 15, RUE DE WELEAT	39
HOTEL DE GRANDVAL-CALIGNY - 32, RUE DES RELIGIEUSES	40

HOTEL DE GOUBERVILLE (EDIFICE DISPARU) - PLACE DE L'ECOLE DE MUSIQUE	42
HOTEL D'HARCOURT (OU HOTEL DU MESNILDOT PUIS ECOLE SAINT-MALO) (EDIFICE DISPARU) - PLACE DU CALVAIRE	44
HOTEL D'HEU (OU HOTEL DE GIBERPREY, DIT AUSSI HOTEL DE CAMPROND)- 75, RUE DE POTERIE	46
HOTEL HEURTEVENT - 1, RUE DE GREVILLE	48
HOTEL HEURTEVENT-DELISLE - 35, RUE DES RELIGIEUSES	49
HOTEL LEFEVRE DU HAUPITOIS (EDIFICE DISPARU) - RUE CARNOT	50
HOTEL LOIR DU LUDE - 29, RUE DES RELIGIEUSES	52
HOTEL DE LOUVIERES - 24, AVENUE FELIX BUHOT	53
L'HOTEL DU LOUVRE – 28, RUE DES RELIGIEUSES	54
HOTEL MARNIERE DE SAINTE-HONORINE - 7, PLACE DU CHATEAU	58
HOTEL MARTIN DE BOUILLON - 45, RUE DES RELIGIEUSES	60
HOTEL DU MESNILDOT DE CHAMPEAUX - 6, RUE LEOPOLD DELISLE	62
HOTEL DU MESNILDOT DE LA GRILLE (PUIS ECOLE LIBRE DE FILLES DE SAINTE-MARIE) - 18, RUE DES RELIGIEUSES.....	63
HOTEL DU MESNILDOT SAINTE-COLOMBE - 1, PLACE DU CALVAIRE	65
HOTEL D'OURVILLE (ECOLE COMMUNALE DES GARÇONS - EDIFICE DISPARU) - 15, RUE DE L'OFFICIALITE.....	66
HOTEL PELEE DE VARENNES (OU DE TOCQUEVILLE) - 34, RUE DE POTERIE.....	69
HOTEL DU PLESSIS DE GRENADAN - 29, RUE DE POTERIE, VALOGNES	71
HOTEL DU POERIER DE PORTBAIL - 68, RUE DE POTERIE	73
HOTEL LE PONT - 11, RUE MAUQUET DE LA MOTTE.....	75
HOTEL PONTAS DU MERIL - RUE DE L'EGLISE	76
HOTEL DE LA PORTE - 77, RUE DE POTERIE.....	78
HOTEL DE PREMIERE - 3, RUE ALEXIS DE TOCQUEVILLE	79
HOTEL DE QUIERQUEVILLE - 11, PLACE CAMILLE BLAIZOT.....	80
HOTEL SAINT-REMY - 38, RUE DES RELIGIEUSES.....	82
HOTEL SIVARD DE BEAULIEU - RUE HENRI CORNAT.....	85
HOTEL DE TANOUARN OU HOTEL DE CAMPROND (EDIFICE DISPARU) – 30-32, RUE DE POTERIE	87
HOTEL LE TELLIER DE REVILLE (EDIFICE DISPARU), PUIS COUVANT DES AUGUSTINES - RUE DE POTERIE	90
HOTEL DE THIBOUTOT OU HOTEL DE THIEUVILLE - RUE PELOUZE.....	93
HOTEL DE TOUFFREVILLE - 11, RUE DE WELEAT	95
HOTEL DE TOURVILLE (EDIFICE DISPARU) - RUE DE POTERIE	97
HOTEL DE LA PREMIERE - 3, RUE ALEXIS DE TOCQUEVILLE	99
HOTEL LE TRESOR DE LA ROQUE - 40-42, RUE DE POTERIE.....	100

HOTEL LE TRESOR D'ELLON (EDIFICE DISPARU) - RUE CARNOT	102
HOTEL DE VAUQUELIN (OU HOTEL DU MESNILDOT D'ANNEVILLE, OU HOTEL DE COLLEVILLE) - 26, RUE DE POTERIE	104
HOTEL DU MESNILDOT SAINTE-COLOMBE (OU HOTEL LE GARDEUR DE CROISILLES OU HOTEL DE CROISILLES OU HOTEL LECOURTOIS DE SAINTE-COLOMBE PUIS FOYER SAINTE-THERESE) - 1 place du Calvaire	106
HOTEL VIEL DE GRAMMONT (EDIFICE DISPARU) - 8 PLACE CROIX-CASSOT	107
HOTEL VIEL DE LA HAULLE - 1, RUE BARBEY D'AUREVILLY	110
LA COUR AUX GENDRES ET LA « MAISON LEROUGE » - 14, RUE DE L'OFFICIALITE (ENSEMBLE DISPARU) – LA COUR AUX GENDRES OU « COUR CLAMORGAN »	111

HOTEL D'ANNEVILLE (EDIFICE DISPARU) - RUE DE L'OFFICIALITE



Façade sur rue de l'hôtel d'Anneville, d'après une carte postale ancienne, vers 1900

Deux actes respectivement datés de 1641 et de 1655 mentionnent l'existence d'un édifice situé rue de l'Officialité, à l'emplacement du futur hôtel d'Anneville, et appartenant alors au sieur de Sottevast. Le 18 avril 1679 cette propriété est vendue par Robert-Arthur de Couvert, seigneur d'Auderville, à Guillaume Pouchin, écuyer, sieur du Cornez. Le 27 mai 1691 ce dernier la revend, pour la somme de 3 160 livres, à messire Bon-Thomas Castel, marquis de Saint-Pierre-Eglise. Le 8 décembre 1695 Charles-Claude de Bréauté rachète l'édifice - qui était probablement nouvellement construit - pour 6000 livres. Le 22 juin 1697, l'hôtel est acquis par Guillaume-Eustache d'Anneville, chevalier, seigneur de Chiffrevast, Anneville et Saint-Vaast, qui y réside jusqu'à sa mort en septembre 1700. Il passe ensuite par héritage en possession de son fils aîné, Bon Thomas d'Anneville seigneur et patron du Vaast, né en 1697, époux de sa cousine Barbe d'Anneville en 1715, décédé au château de Saint-Pierre-Eglise en mai 1729. Jean-François d'Anneville, son successeur, né à Valognes le 7 mai 1726, marié en 1746 à Marie-Anne Jacqueline de Camprond, fut page puis officier du roi et décéda à Valognes en 1792. La famille d'Anneville, l'une des plus importantes familles nobles du Cotentin, resta propriétaire de cet hôtel jusqu'en 1841. Ce dernier a malheureusement été détruit lors des bombardements alliés de juin 1944.



L'hôtel d'Anneville sur le plan Lerouge, 1767

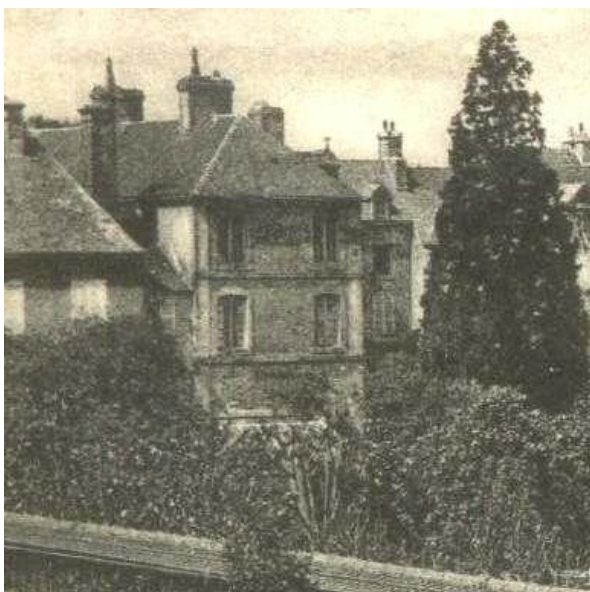
Lors de la vente effectuée en mai 1691, l'édifice comprenait un petit corps de logis sur rue, avec salle, cuisine et office en rez-de-chaussée, chambres et greniers au-dessus. Une cour abritant «de vieilles écuries» et un jardin potager occupaient l'arrière de la propriété. Un procès de voisinage opposant Bon-Thomas Castel à Jacques Barbou de Plainmarest, propriétaire de l'hôtel Pontas-Duméril, fait état, l'année suivante, de travaux entrepris par le nouvel acquéreur. Cette construction comprenait l'aile en retour, édifiée contre le mur formant séparation entre les deux propriétés.



Aperçu de la façade sur cour sur une photo de famille datant de la fin du XIXe / début du XXe siècle

La description fournie par l'inventaire après décès du sieur d'Anneville, le 20 septembre 1700, atteste bien que l'édifice avait été à cette date considérablement agrandi. Il comprenait désormais deux étages d'habitation, avec au moins six pièces de service en rez-de-chaussée (cuisine, laverie, celliers, office...), une "*haute salle*", trois chambres et un cabinet, au premier étage, trois autres chambres avec cabinet ou vestibule au second. Les communs édifiés dans la cour comprenaient notamment une remise à carrosse et une écurie. Un second inventaire après décès, dressé en mars 1729 suite au décès de Bon Thomas d'Anneville seigneur et patron du Vaast, décédé au château de Saint-Pierre Eglise, apporte de nouvelles précisions sur la

distribution de l'hôtel. Il mentionne notamment la chambre du seigneur d'Anneville, située au premier étage, qui ouvrait sur la cour par deux croisées et était précédée par une antichambre accessible depuis l'escalier. La grande salle, donnant sur la rue, se trouvait sur le palier opposé et était suivie de deux autres chambres, l'une abritant cinq portraits de famille et la seconde étant située "*sur la grande porte d'entrée de ladite maison*". L'étage supérieur abritait notamment la chambre de la veuve et son cabinet, ainsi que "*la chambre sur la haute salle où couchaient les enfants et les domestiques*". Au nombre des pièces de service du rez-de-chaussée sont citées la cuisine, la buanderie, un grand cabinet, plusieurs celliers et une cave à vin. L'écurie servait aussi de logement au dénommé Laurent Lelong, palefrenier.



Aperçu de la façade arrière - avec aile en retour édifée en 1692 - de l'hôtel d'Anneville, carte postale ancienne, détail



Partie ancienne subsistante de l'aile des communs (1692)



La reconstruction de l'hôtel d'Anneville après la seconde guerre mondiale. On aperçoit les écuries subsistantes en rez-de-chaussée de l'aile en retour

En 1785, Jean-François d'Anneville augmente la propriété d'une maison attenante comprenant "un petit salon, une cuisine à la suite, un cellier au derrière, avec les chambres, greniers et escaliers d'accès, le tout couvert en ardoise, un jardin potager de cinq perches avec une buanderie sur le Merderet". Le plan Lerouge de 1767 permet de distinguer le corps de logis principal, édifié sur la rue, et son aile en retour. Les cartes postales anciennes antérieures à juin 1944, montrent une élévation sur rue du XVIIIe siècle, se composant de six travées et de trois niveaux d'élévation. La porte cochère surmontée d'un arc en plein-cintre, permettant l'accès à la cour, était décalée sur la gauche de la façade. Les baies du rez-de-chaussée se distinguaient par leurs chambranles moulurés tandis que les fenêtres du premier étage étaient coiffées d'un simple linteau cintré et de celles du second étage d'un linteau droit. Les combles étaient éclairés par des lucarnes reportées aux deux extrémités latérales de la toiture. Cette aile sur rue comprenait deux étages d'habitation édifiés sur un rez-de-chaussée abritant les communs. Côté cour, elle conservait des percements datant de la Renaissance, indiquant la reprise d'un édifice antérieur. Le rez-de-chaussée de l'aile en retour, à usage de communs, est partiellement préservé.

HOTEL ANNEVILLE DU VAST - 7, RUE DES CAPUCINS

L'hôtel dit d'Anneville-du-Vast fut édifié par **Pierre Bourdet**, bourgeois de Valognes, qui avait acquis en **1725** une petite maison couverte de paille située à son emplacement. Il semble que la construction de l'hôtel était achevée à la mort de Pierre Bourdet, dont l'inventaire après décès fut rédigé le 10 avril 1738. Cette propriété a appartenu de 1757 à 1771 à **Françoise-Catherine Laisney du Gravier**, puis, de 1771 à 1804 à **Marguerite de Camprond**, veuve de Charles de Sainte-Mère-



Eglise. De 1804 à 1841, il est en possession de la **famille d'Anneville-du-Vast**, qui n'y réside pas mais laisse son nom à la propriété. Entre 1820 et 1836, il est loué par les deux demoiselles **Eulalie et Charlotte Simon de Touffreville**, rebaptisées « Mlles de Touffredelys » dans le roman de Barbey d'Aurevilly intitulé *Le Chevalier des Touches*. C'est en effet dans cet hôtel que Barbey d'Aurevilly situe une partie de son roman. Depuis environ 1843 jusqu'en 1915 l'hôtel est loué à la famille de **Clamorgan**. Selon l'abbé Canu,

« C'est dans cet hôtel d'Anneville, au salon du premier étage, qui conserve encore ses belles boiseries, que Madame Clamorgan attendait, assise dans son fauteuil, vêtue de noir et la tête couverte d'une voilette, les artistes locaux, musiciens et chanteurs, qui venaient souvent donner chez elle un concert, à son jour ». L'édifice aurait ainsi accueilli le **violoniste Armand Royer**, ami intime de Jules Barbey d'Aurevilly, qui entretenait lui-même des relations amicales avec la famille de Clamorgan.

L'inventaire après décès de Pierre Bourdet, daté du 10 avril 1738, précise que l'édifice comprenait une cuisine, un salon et un cellier en rez-de-chaussée, ainsi que deux chambres et un cabinet installés dans chacun des niveaux supérieurs. L'hôtel possédait aussi une cour, une laverie et une écurie, dont le plafonnement était encore en cours de construction. L'acte de vente du 21 juillet 1757 n'apporte pas d'autre précision notable sur l'état de l'édifice ou sa distribution.

Cet hôtel présente une façade sur rue composée de cinq travées régulières, dont l'élévation, intègre deux étages carrés et un niveau de combles. Le parement est traité en moyen appareil de pierre de taille calcaire, piqueté pour recevoir un enduit aujourd'hui supprimé. La porte d'entrée est décalée en position latérale. Les baies du rez-de-chaussée sont à linteaux cintrés tandis que les baies des deux niveaux supérieurs se signalent, côté rue, par leurs linteaux délardés ondulés. La façade postérieure, beaucoup plus austère, est édifiée en simple moellon.

L'hôtel d'Anneville-du-Vast est inscrit sur la liste supplémentaire des Monuments historiques depuis mars 2012.

HOTEL D'ABOVILLE - 70, RUE DES RELIGIEUSES

L'hôtel d'Aboville figure de manière peu distincte sur le plan Lerouge de 1767.



Le 15 Mai 1773, **Charles César du Mesnildot** vend la propriété à **Robert de Gourmont**, seigneur de Saint-Germain-de-Varreville. L'édifice comprenait alors une cuisine, deux salles, une laverie, un office et un cabinet en rez-de-chaussée et quatre chambres et deux cabinets au premier étage. Robert de Gourmont meurt en 1791 mais le partage de ses biens n'est effectué qu'en 1801. Sa cinquième fille, Marie Adélaïde Charlotte de Gourmont, hérite alors de l'hôtel. En 1842, suite au décès de cette dernière, son époux nommé Pierre Ange Revel, se remarie avec Eugénie Augustine d'Aboville qui laissera son nom à la propriété. L'hôtel d'Aboville abrite depuis 1968 la Maison Familiale Rurale.



Façade principale sur rue, malheureusement privée de son enduit

L'élévation sur rue de l'hôtel d'Aboville se compose de huit travées et de deux niveaux d'élévation. La façade désormais dépourvue de son enduit laisse apparaître son parement en moellons, avec des joints tirés à la pointe, donnant une impression de régularité. Initialement, la porte cochère était décalée à droite de la façade. A une date inconnue, elle fut démontée et replacée au centre de l'élévation, c'est pourquoi la fenêtre située à gauche de la porte cochère ne possède qu'un seul vantail, anomalie provoquant une asymétrie dans l'élévation de la façade. Cette porte cochère est encadrée de pilastres en creux et surmonté d'un épais linteau cintré orné d'une moulure en creux. La porte cochère actuelle ouvre sur un

long corridor donnant accès à un jardin en terrasse. Trois soupiraux situés sur la partie droite de l'édifice éclairent un niveau de soubassement, partiellement aveugle en raison de la déclivité de la rue. Les baies du rez-de-chaussée, couvertes d'un linteau cintré, se distinguent des fenêtres du

premier étage, coiffées d'un linteau droit. Les fenêtres du premier étage se signalent aussi par leurs appuis ondulants - caractéristiques des hôtels valognais du milieu du 18e siècle - et leur petit garde-corps en fer forgé. Quatre lucarnes éclairent les combles. Les chambres ont conservé leurs boiseries jusqu'au début des années 2010 mais une rénovation récente, co-financée par le Conseil régional et par le conseil général de la Manche, aurait engendré leur suppression. Les huisseries anciennes ont également été remplacée par du pvc, avec volets roulants : un remarquable contre exemple de mise en valeur du patrimoine, aux abords de plusieurs édifices inscrits aux Monuments historiques !



Devenu une école d'enseignement rural, l'édifice a été augmenté à l'époque moderne d'une aile en retour abritant la cantine. A noter également, la fontaine extérieure et une curieuse niche à chien en pierre de style Louis XVI.

Ancien portail charretier : les huisseries en matière plastique sont venues remplacer le bois de chêne des huisseries primitives

HOTEL DE BANVILLE - 2, RUE DE WELEAT



L'hôtel de Banville a été construit dans le second quart du XVIII^e siècle, par Françoise Osber, veuve de Charles Patny, sieur de Banville, qui le vend achevé, en 1747, à sa mère, Jeanne-Françoise Osber. L'acte de vente précise bien qu'il s'agissait d'une maison « faite construire par ladite dame de Banville ». Le 1^{er} août 1768, la propriété est revendue par les deux gendres de Françoise Osber à Charles Auguste Traynel sieur de Saint-Blaise (à Bricquebec) seigneur de Bolleville.

L'édifice présente une façade austère, régulièrement ordonnancée, composée de cinq travées et de deux niveaux d'élévation. Les baies du rez-de-chaussée à linteau cintré se distinguent des fenêtres du premier étage à simple linteau droit. Cinq lucarnes prolongent à hauteur des combles l'ordonnance de la façade. Un bandeau horizontal courant à hauteur d'appui des fenêtres du premier étage. La porte d'entrée, accessible par un perron de quelques marches, est située sur la travée centrale. Le mur pignon ouvrant du côté de l'hôtel de ville est percé de deux travées de fenêtres et d'un oculus. La façade sur jardin est identique à l'élévation sur rue.

HOTEL DE BASCARDON - RUE LEOPOLD DELISLE



Le terrain sur lequel est construit l'hôtel de Bascardon appartenait initialement au **domaine du presbytère**. Le 13 septembre 1730, **Louis François de Bernière de Sainte-Honorine**, curé de Valognes, en bailla une portion au profit de Marie Françoise de Mailly, veuve de François Félix de Lestourmy de Joinville. Le 24 décembre 1743, Marie Françoise de Mailly revendait pour 9 300 livres à Marie Anne le Berceur de Fontenay, veuve de Jacques-Antoine de Saint-Simon, un édifice désormais bâti sur ce terrain. Cette construction se composait « *d'une maison à usage de plusieurs caves, les salles, cabinets et greniers dessus, les escaliers pour en faire l'exploitation, puits, remises et autres aistres, cour et jardin* ».



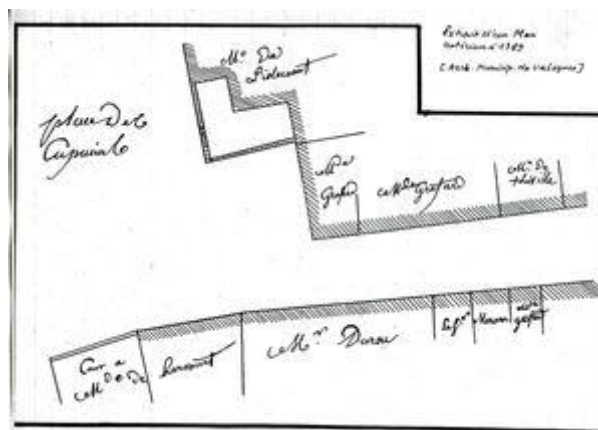
Le 6 thermidor an 13, **Georges Antoine Dancel de Quinéville**, héritier de **Marie Anne Le Berceur**, vivant sur place depuis au moins 1786, revendait la propriété à Marie Louise Charlotte Elisabeth Catherine d'Hauchemail, veuve de André Alexandre Etard de Bascardon. L'acte de vente décrit « *un corps de logis composé de cuisine, office, laverie, cave, cavot, bûcher, écurie, remise, salle à manger, salon de compagnie, chambres à coucher, boudoirs, cabinets, chambres en mansarde, greniers, cour et jardin* ».



Catherine d'Hauchemail décéda dans cette demeure en 1824, où son inventaire après décès fut dressé le 22 janvier. Ce document mentionne au nombre des pièces d'habitation un salon, une salle à manger ainsi qu'un grand nombre de chambres. L'inventaire des livres indique que le cabinet situé près du perron du jardin abritait une importante bibliothèque. L'hôtel devait être soigneusement meublé car l'ensemble du mobilier fut évalué à 13 700 livres. Le fils de **Mme d'Hauchemail, Louis Michel Alexandre Etard de Bascardon**, né en 1778, marié le 10 mai 1800 avec **Marie-Henriette de Chivré**, châtelain de Saint-Martin-le-Hébert, hérite alors de la propriété, qu'il met immédiatement en location, le 31 janvier 1824, au profit de **Frédéric Antoine Faivre**. La **famille Etard de Bascardon a laissé son nom à la propriété**.

L'édifice, flanqué à droite d'un portail monumental donnant accès à la cour, présente une élévation sur rue formée de six travées ordonnancées, coiffée de fenêtres de combles à pignon. L'étage noble, nettement plus élevé que les autres niveaux d'habitation, est ajouré de grandes fenêtres ornées de tables d'appuis et reliées par des chaînes verticales aux ouvertures cintrées du rez-de-chaussée. Celui-ci présente un parement en pierre de taille calcaire que prolongeait initialement, sur le reste de la façade, un enduit couvrant aujourd'hui disparu.

HOTEL DE BAUDREVILLE (puis couvent des soeurs franciscaines Réparatrices de Jésus-Hostie) - 2, PLACE DU CALVAIRE



L'hôtel de Baudreville sur un plan de la place des Capucins, vers 1780

L'hôtel de Baudreville est situé à l'angle de la place du Calvaire (anciennement place des Vieilles Halles) et de la rue des Capucins. La constitution de la propriété peut être attribuée à **Jean-François de Thieuville** qui, par achats successifs effectués entre août 1759 et avril 1763, rassemble trois maisons voisines d'inégale valeur. Le premier lot, cédé par le sieur Delaville « docteur en médecine demeurant en la ville de Cherbourg », pour moins de 2000 livres, était constitué par une modeste demeure nécessitant « un besoin pressent de réparations ». Le second lot, comportant notamment un cabinet de compagnie, deux chambres et six cabinets, fut cédé le 13 mars 1761, pour la somme beaucoup plus élevée de 12 000 livres. S'ajoutait encore à cet ensemble une troisième maison, située de l'autre côté de la rue des Capucins, achetée le 12 avril 1763 à Pierre François Vaultier, menuisier, pour la somme de 2000 livres. **L'intégralité de la propriété est revendue le 19 août 1768 par Hervé Charles François de Thieuville**, héritier de Jean François de Thieuville, à Madeleine de Pittebout de Graffard. Le corps de logis principal abritait désormais « une cuisine, deux offices, cave et deux caveaux, une écurie servant actuellement de bûcher, une grande porte cochère, une écurie, salle à manger, cabinet de compagnie, quatre chambres, six cabinets, les greniers dessus étant le tout de fond en comble couvert en pierre d'ardoise ». Etaient également compris dans cette vente « les meubles meublants », composés notamment par des tapisseries en velours de « treich » jaune, une cheminée de marbre, les dessus de porte des cabinets de compagnie, de la salle à manger et des chambres, les glaces des dessus de cheminées, et un poêle de potier.



En 1801, l'hôtel est racheté aux héritiers de Madelaine Pittebout par Bonne Jeanne Marguerite Vauquelin, épouse d'Anonyme Anquetil de Baudreville, ce dernier ayant laissé son nom à la propriété.

L'hôtel de Baudreville sur un dessin aquarellé exécuté vers 1920

HOTEL DES BAZAN PUIS AUBERGE DU GRAND TURC (EDIFICE DISPARU) - RUE DE POTERIE



Localisation de l'hôtel des Bazan sur le plan
Lerouge, 1767

Cet hôtel situé au bas de la rue de Poterie appartenait à la fin du XVII^e siècle à **Pierre (II) Bazan** (1640-1715), seigneur de Querqueville et de Montaigu la Brisette, fils de Guillaume Bazan (écuyer, lieutenant général au bailliage de Cotentin) et de Jeanne le Jay. A la mort de Pierre Bazan, en 1715, la propriété est partagée entre les deux sœurs du défunt, Gabrielle (épouse de Jacques Barbou de Plainmarest) et Jeanne (veuve de Jacques Gigault d'Hainneville), ainsi que son neveu, Jean-François Hervieu (fils de sa troisième sœur feu Louise Bazan), et sa veuve, Marie-Thérèse Fouquet. L'inventaire après décès du sieur Bazan décrit un édifice abritant une cuisine, un office, une cave à vin, une autre cave avec une salle à côté, une écurie et une remise à carrosse en rez-de chaussée. A l'étage de

l'aile sur rue se trouvait une chambre, située au dessus du passage charretier, un cabinet et une autre chambre. Une aile en retour placée côté cour abritait « *la chambre où est décédé ledit feu seigneur de Montaigu, un cabinet, une autre petite chambre en galles, le grenier dessus, la chambre dessus la cuisine, le grande salle, dans le haut de l'escalier, la chambre dudit seigneur, un cabinet ouvrant dans ladite chambre, un grenier, un grenier dessus la chambre des filles, la chambre de ladite veuve, le cabinet de ladite chambre* ».



Portail sur cour et détail d'un angle de la façade
de l'hôtel des Bazan (à droite), carte postale
ancienne, vers 1910 (à gauche, les arrières de
l'hôtel de Vauquelin, siège des industries Bretel)

Le 12 juin 1748, après la mort de la veuve de Pierre Bazan, François-Robert Barbou sieur de Varennes, Pierre-Augustin Barbou seigneur et patron de Querqueville et Jean-Jacques Gigault sieur de Bellefonds, vendent l'hôtel à Claude Pardon de Belair, aubergiste à Valognes. L'hôtel possédait alors quatre boutiques situées en rez-de-chaussée d'un corps de logis situé sur la rue de Poterie, séparées par une porte cochère donnant accès à la cour. L'aile sur cour abritait un salon et un office ainsi que des chambres et cabinets à l'étage. L'ensemble, avec ses cours et jardins, jouxtait alors la propriété de Charles du Mesnildot, seigneur de Vierville (**Hôtel de Vauquelin**) et s'étendait aussi sur un vaste enclos joignant la chasse Greville (au sud) et la chasse Marmion (au nord).

Dix ans plus tard, en 1758, le sieur Pardon de Belair revendait l'auberge du Grand-Turc à Antoine Basile Lienard. En 1766, ce dernier concédait une partie de ses écuries, faisant enclave sur la propriété voisine, au profit du comte de Tourville (Hôtel de Tourville). En 1768, John Scandrett Harford, anglais de passage à Valognes donnait de l'édifice la description suivante : « *une très belle auberge dont je pensais initialement qu'il s'agissait d'un hôtel, il y avait une rampe en fer peinte et*

dorée, mais si poussiéreuse qu'il en était trop difficile d'en distinguer les détails ; les escaliers en pierre étaient dans le même état, la chambre que nous occupâmes était une chambre à deux lits, très joliment meublée, le plafond finement peint, les chaises recouvertes d'un damas rouge et or[...]la chambre où M. Elton s'installa était très belle et très haute, le plafond très beau... » .



Le corps de logis situé en fond de cour fut démoli en mai 1866. Furent alors mis en vente « un superbe escalier en pierre calcaire, parfaitement conservé, à jour carré, paliers de repos portés par des colonnes, avec sa rampe en fer, style Louis XIV ; deux magnifiques plafonds de salon, de même époque, avec encadrements et ornements en chêne sculpté, d'un grand mérite et faciles à démonter, des toiles de valeur forment le fond de ces plafonds ; une cheminée de salon du même genre, avec le trumeau de dessus et diverses boiseries » (Les plafonds furent alors achetés par le comte de Pontgibaud pour être remontés au château de Fontenay à Saint-Marcouf, détruit en 1944).

L'hôtel des Bazan a été intégralement détruit par les bombardements américains de juin 1944.

Aperçu de la façade sur une carte postale ancienne, vers 1900

HOTEL DE BEAUMONT - RUE BARBEY D'AUREVILLY



La propriété figure en 1670 dans la succession d'Arthur Levesque, écuyer, sieur des Mares, gendarme de la compagnie du roi, anobli en 1642. Saisie par des créanciers, elle sera rachetée par Hervé le Berseur, marquis de Fontenay, au profit de la veuve d'Artur Levesque, Jeanne de Crosville. En décembre 1687, cette dernière consent à la vente de son bien au profit de Etienne Duhamel, sieur de la Prunerie. La demeure se composait alors d'un « *grand corps de logis où est premièrement un pavillon de pierre de taille, couvert d'ardoise d'Angleterre, dans lequel est un escalier de carreau... plus un autre corps de logis tenant aud. Pavillon* ». Cette construction du XVII^e siècle figure sur le plan Lerouge, daté de 1767. En 1706, Etienne Duhamel revend l'ensemble à Charles Jallot de Beaumont, qui a laissé son nom à la propriété. Charles Jallot fut à l'origine des travaux d'extension et de modernisation de l'édifice. A sa suite, Pierre Guillaume de Beaumont, son neveu, parachève la construction en faisant appel à l'architecte Raphaël de Lozon, qui meurt en 1771 à l'intérieur des combles de l'hôtel, où il occupait un appartement. On attribue à ce dernier le dessin de l'avant-corps central, situé côté cour. Il ne semble pas que la construction ait reçue de nouvelles modifications après la mort du propriétaire, Pierre Guillaume de Beaumont, également décédé en 1771. Lors de l'inventaire après décès de Jeanne Félicité Jallot, le 29 pluviôse an 3, plusieurs appartements de l'hôtel étaient affectés à l'usage de bureaux pour le tribunal révolutionnaire. A la mort de cette dernière, la propriété passe dans les biens de la famille du Mesnildot. Vendue en 1882 par Madame du Mesnildot, l'hôtel de Beaumont devient en 1897 la propriété du comte Froidefon de Florian, ministre plénipotentiaire, décédé en 1932. Depuis 1955 il est entré par héritage en possession de la famille des Courtils qui l'occupe aujourd'hui. Inscrit à l'inventaire supplémentaire des Monuments historiques par arrêté du 4 novembre 1927, il bénéficie d'un classement partiel depuis le 31 décembre 1979.



Façade sur les jardins

L'hôtel de Beaumont possède une façade sur cour en pierre de taille longue de quinze travées, ornée de chaînages d'angle traités en bossage. Son avant-corps central au dessin ondulant, couronné d'un fronton triangulaire abrite trois travées de baies en plein-cintre. Les mêmes ouvertures distinguent l'élévation des deux pavillons légèrement saillants établis aux extrémités de l'édifice. Les clefs des baies du rez-de-chaussée de l'avant-corps central sont ornées de mascarons représentant des visages de femme

entourés de blé ou de raisin, symbolisant les saisons. Les baies du premier étage sont décorées de motifs rocaille très abondants. Le garde-corps en fer forgé du balcon de l'avant-corps central représente les attributs de l'amour. La corniche possède des modillons très saillants héritage de l'édifice du 17^e siècle intégré à la construction. Dix oeil-de-boeuf éclairent les combles. Les armes des familles Jallot et Cairon devaient être sculptées sur les deux blasons ovales posés sur des rameaux de chêne mais elles furent bûchées. La façade sur jardin possède treize travées, l'avant-corps central ne comprend qu'une travée. Cet avant-corps est droit avec des baies couvertes en plein-cintre. Cette façade est recouverte d'un enduit au clou récemment restauré. Le fronton triangulaire est orné d'une sculpture en bas-relief de Pomone, la divinité protectrice des fruits, des fleurs et des jardins. Elle est représentée accompagnée de deux *putti*, assis sur un trône, tenant une corbeille remplie de fruits et de fleurs. Un des *putti* lui tend un bouquet de fleurs.



Détail de l'avant corps de la façade sur cour, dessin par Charles JOUAS, 1941

HOTEL DE BLANGY - 53-55 RUE DE POTERIE

En 1670, Jean Marmion obtient en héritage de Pierre Huel une propriété sise paroisse d'Alleaume, comprenant un jardin potager et une maison. En 1683, une portion de cette propriété, constituée d'un jardin de 20 perches, est vendue par les héritiers de Jean Marmion à Antoine Le Conte de Soigneuze, qui entreprend sur ce terrain la construction de l'hôtel. Ce premier édifice, formé « *de maisons, mesnages, cours et boelles et issues tant basties en leur intégrité que ce qui reste à bastir sur les portions de terre servantes autrefois à usage de jardin potager* » est revendu dès 1706 à Joseph de Sainte-Mère-Eglise. L'année suivante, ce dernier acquiert également de la famille Marmion la portion de propriété restante, où subsistait une ancienne maison de pierre. Charles de Sainte-Mère-Eglise continue sur ce terrain la construction de l'hôtel, probablement en l'augmentant de l'aile orientale, donnant sur la rue de Poterie. Cette aile conserve sur une pièce de la charpente une date portée de 1743, indicative de son achèvement. L'ensemble ainsi constitué est revendu en 1764 à Marie Catherine de Hennot d'Arreville, veuve de Jean Charles de Crosville. Il comprenait alors un important corps de logis consistant, entre autre, en plusieurs salles et chambres ainsi que des écuries et remises. Un plan de la rue de Poterie datant de 1768 (plus fiable que le plan Lerouge de 1767) en montre le plan-masse, formé de l'aile sur rue et d'une première aile en retour, flanquant la cour du côté nord. L'année suivante, Louis René de Crosville augmente encore la propriété d'une nouvelle portion de terrain. Comme l'atteste un acte de vente de l'an 8, c'est cette extension qui permettra la construction de l'aile sud, marquant l'achèvement de l'édifice. Au début du 19^e siècle, l'hôtel entre en possession de Sophie de Hennot, épouse de Maximilien de Blangy, qui lui laissera son nom et y hébergera le Duc de Berry, le 14 avril 1814.



Hôtel de Blangy, aile nord, façade sur cour

Le corps de logis principal de l'hôtel de Blangy développe sur la rue de Poterie une longue façade, très sobrement traitée. Le rez-de-chaussée, ayant peu d'ouvertures, se distingue du premier étage éclairé de hautes baies coiffées d'un linteau cintré. Une porte cochère, coiffée côté rue d'un arc en plein cintre, donne accès à une cour pavée, resserrée entre les deux ailes formant retour sur la façade arrière, et le mur de soutènement du jardin en terrasse. Le corps de logis se compose de six travées et de deux niveaux d'élévation séparés par un bandeau horizontal. Les fenêtres du rez-de-chaussée, couvertes d'un simple

linteau droit, se distinguent des baies à linteau cintré de l'étage noble. Des lucarnes éclairent les combles. Les ailes nord et sud, très semblables, s'organisent autour d'un faux avant-corps central, large d'une travée unique, encadré de chaînes d'angle et surmonté d'un fronton triangulaire avec pierre armoriale en attente. La porte d'entrée des deux avant-corps est coiffée d'un arc en anse de panier. Le mur de soutènement du jardin en terrasse, agrémenté d'une balustrade classique, se signale par son décor de chaînes en bossage.

HOTEL DE LA BUSSIÈRE - 41, RUE DES RELIGIEUSES



Hôtel de la Bussière, façade sur la rue de Poterie

L'hôtel de la Bussière est datable selon des critères stylistiques des environs du milieu du 18^e siècle. La demeure figure sur le plan de la ville de Valognes par Lerouge de 1767, avec un plan et une implantation identiques à ceux visibles sur le plan dessiné par Folliot de Fierville en 1880. En revanche, le jardin et l'enclos ainsi que la remise en retour d'équerre située sur l'arrière de la propriété ne paraissent avoir été annexés à la propriété et construits que postérieurement à 1880. L'aspect dissymétrique de la façade et la discontinuité de la toiture indiquent que l'hôtel actuel est constitué de la réunion de deux bâtiments initialement disjoints. La division de la façade par un bandeau vertical contribue également à matérialiser une séparation entre les deux portions du bâtiment.

L'hôtel de la Bussière possède un corps d'habitation sur rue et un grand jardin à l'arrière. La façade principale se divise en six travées et trois niveaux d'habitation plus un étage de comble. Elle est entièrement recouverte d'un enduit à faux joints et prend appui sur un solin en pierre de taille. Un bandeau horizontal marque la division entre le rez-de-chaussée, percé de baies à arc surbaissé, et l'étage, ouvrant par des fenêtres à linteau droit. Un bandeau vertical de refend sépare les deux travées de gauche du reste de la façade. La façade postérieure est en moellon non enduit.

HOTEL DE CAMPGRAIN - PLACE DU CALVAIRE, dit aussi hôtel de la Moissonnière, hôtel Fouquet de Réville ou de Bellefonds

L'hôtel de Campgrain occupait un terrain « *sis au triage des vieilles halles* », auprès de l'ancienne route menant de Valognes à la Hougue. Le 24 mai 1665, Pierre Bauquet, sieur de Barrehaye, vendait à son emplacement un terrain de trois vergées, comprenant jardin et maisons, à Pierre Marie, écuyer, sieur des Essarts. Ce dernier en rendait aveu au roi en 1667, puis le 7 juillet 1691, il cédait pour 2 189 livres la propriété à sa sœur Françoise, épouse de Antoine Jardel, procureur au baillage de Valognes. Le 20 mai 1741, Jean-François Jardel, fils et seul héritier de feu Estienne Jardel sieur des Tours, aussi seul héritier de feu Pierre Jardel, son oncle, revendait l'ensemble à Vincent-René Turbert sieur de Pommereuil, pour la somme de 5 200 livres. Ce dernier s'en séparait le 14 octobre 1743 au profit de Hervé Fouquet seigneur de Réville, Saint-Nazaire, Crosville, Turlaville, Biniville et autres lieux, pour le prix de 12 500 livres. Le 14 juillet suivant, le seigneur de Réville augmentait sa nouvelle propriété par l'achat d'un terrain attenant, consistant en un enclos fermé de murailles contenant deux vergées et demi. Peu après son décès, survenu le 25 novembre 1777, la propriété était occupée par sa veuve, Anne Pigache, qui y était servie par onze domestiques. N'étant pas héritière de son époux, celle-ci doit cependant quitter la propriété au profit de Gilles-René Avice de Sortoville. Afin de payer ses dettes, et possédant déjà une autre demeure rue Siquet (actu. Carnot), ce dernier revend l'hôtel le 28 avril 1781 à Ambroise-Gabriel Charles de La Houssaye d'Ourville, chevalier, lieutenant colonel de dragons. L'acte de vente précise que l'édifice était alors loué au marquis d'Héricy, maréchal des camps et armées du roi, au prix de 1800 livres par an. L'année suivante, à la mort du marquis d'Ourville, l'hôtel est cédé à Charles-Adolphe de Mauconvenant, seigneur de Sainte-Suzanne. Le 13 février 1786, le seigneur de Sainte-Suzanne échange son hôtel de la place des Capucins avec celui de Louis-Bernardin Gigault de Bellefonds, situé à la croix Cassot (hôtel de [Gramont](#)), les deux propriétés étant alors estimée à une valeur identique de 20 000 livres. En 1792, Bellefonds agrandit l'ensemble en achetant au sieur Thiphaine une parcelle de jardin joignant le sieur d'Ellon et la dame de Thieuville. En 1837, l'hôtel devient la propriété d'Eugénie Bauquet de Grandval, épouse de Charles-Auguste le Roy de Campgrain, ancien officier des armées royales, conseiller général de la Manche entre 1820 et 1830, mort en 1839, qui a laissé son nom à l'édifice.



L'hôtel de Campgrain sur une carte postale ancienne. vers 1900

L'acte de vente de 1691 précise que l'édifice antérieur à l'hôtel du XVIII^e siècle se composait d'une maison manable comprenant « *salle, cuisine, cellier, escurie, grange, les chambres et greniers dessus étant partie couvert d'ardoise et partie de paille* ». Il possédait en dépendance une petite maison couverte de paille, ainsi qu'un enclos fermé de murailles et percée d'une porte cochère. La propriété revendue en mai 1741 par Jean-François Jardel, comptant « *cuisine, salon, office, un cellier, une écurie, une grange, les chambres et greniers de dessus* », ainsi qu'une grange, une remise et une loge à cochon, ne semble guère différente, si ce n'est que la maison est alors signalée comme étant « *presque en ruine* ». La construction de l'hôtel ne fut engagée qu'au cours des années suivantes, par Vincent-René Turbert de Pommereuil, qui, en 1743 revendait au seigneur de Réville « *une maison couverte de pierre se consistant en plusieurs aistres encore non achevée* », avec les pierres et autres matériaux entreposées sur le chantier. C'est donc à Hervé Fouquet de Réville qu'il convient d'attribuer l'achèvement de l'édifice, tel du moins que l'on peut l'identifier sur le plan de la ville de Valognes levé en 1767. L'inventaire après décès du seigneur de Réville, décédé en 1777 à l'âge de 81 ans, contient une description précise de l'hôtel, mentionnant en particulier une salle à manger suivie d'un cabinet de compagnie puis d'un petit chauffoir appelé « la niche », ainsi que plusieurs autres appartements, chambres et cabinets. En ce qui concerne l'ameublement, citons pour exemple celui du cabinet de compagnie, contenant « *un feu garny en fonte dorée, une pelle, une pince et une tenaille aussy garnies en même métal, un soufflet à feu, trois petits écrans à main, treize chaises garnies en velours d'Utrecht cramoisy, un canapé et treize fauteuils garnys en tapisserie des gobelins avec leurs petits dossiers en tafetas cramoisy, trois tables à jeu avec leurs tapis verts, une table de marbre blanc*



Fauteuil Louis XV « en velours d'Utrecht cramoisi »

avec son support en girandolles de bois doré, sur icelle dix boettes tant en quadrilles qu'en piquet, garnies, sept soucoupes de fayence, deux rideaux de croisées de tafetas cramoisy et deux autres de mousseline, une grande glace sur ladite table de marbre, en trois morceaux, une autre glace sur la cheminée en deux morceaux avec leurs montures de bois doré et rien en plus outre excepté la tapisserie dudit cabinet en quatre morceaux manufacturés des Gobelins ».

Dans l'armoire du cabinet de la chambre de la veuve du seigneur de Réville, qu'il avait épousé quelques mois auparavant et qui était de 33 ans sa cadette, est mentionné "un corset de baleines avec ses crochets en pierreries montées en argent". peut-être ce troublant accessoire fut-il fatale au noble vieillard...



Façade postérieure, vers 1900

L'acte de vente du 28 avril 1781 décrit également une construction relativement importante, comprenant deux étages d'habitations portant sur un rez-de-chaussée affecté aux pièces de services. Les premier et second étages se composaient chacun d'une antichambre, chambre à coucher, garde-robe et cabinet, salle à manger, salon de compagnie et autre cabinet. La propriété possédait aussi cour et basse cour, des remises et écuries, une « jardinerie », un jardin avec terrasse et promenoir, ainsi qu'un pressoir « avec la chambre dessus et une pièce pour tuer la volaille ».



L'hôtel de Campgrain sur le plan Lerouge de 1767

L'hôtel visible sur les cartes postales anciennes, se composait d'un corps de logis double en profondeur édifié sur un rez-de-chaussée semi enterré. La façade principale se composait de sept travées, ordonnancées autour d'un étroit avant-corps central encadré de chaînes en bossages et coiffé d'un fronton triangulaire. L'édifice s'accédait par un perron formé de deux volées doubles en équerre. Il était flanqué d'un unique pavillon latéral en légère saillie, son pendant n'ayant probablement jamais été construit. Initialement bâti entre cour et jardin et équipé de dépendances agricoles (pressoir, écurie et remises), cet hôtel vit au XIXe siècle ses abords plantés d'un parc boisé. Il fut totalement rasé en 1944 et remplacé ensuite par une maison moderne.

HOTEL DE CARMESNIL - 46, RUE HENRI CORNAT

(ou hôtel de Beausse ou hôtel Levallant de Folleville, puis distillerie Duchemin)

L'hôtel de Carmesnil appartenait à la fin du XVII^e siècle à Barbe Martin, veuve depuis 1713 de Jacques de Cussy, sieur d'Armanville, qu'elle avait épousé en 1647. Par héritage, la propriété se transmet ensuite à son fils, Jean-René de Cussy d'Armanville, chevalier, seigneur de Teurthéville-Hague, de Nouainville, de Montfiquet et autres lieux, lieutenant « *es ville et chasteau de Valloingnes* », commandant pour le roi en la ville de Valognes, puis à son petit-fils, Jean-Gabriel de Cussy. Entré ensuite en possession de Jean-Antoine de Beauvalet, officier du roi, seigneur de Durécu, l'hôtel est revendu en mai 1757 à Charles-Jacques-Michel d'Auxais, sieur de Sainte-Marie, puis à nouveau cédé par ce dernier, le 4 février 1758, à Messire Philippe-Antoine-François de la Motte-Ango, seigneur et patron d'Anneville, Hémévez et autres lieux. Le 18 décembre 1767, François de la Motte-Ango cédait l'hôtel à Messire Thomas-Hervé de Béatrix, écuyer, sieur de Mesnilraine, capitaine commandant au régiment de milice garde-côtes de la Hougue. Après le décès celui-ci, sa veuve et ses fils revendent en février 1784 la propriété à Guillaume Besnard, sieur du Chesne, conseiller du roi, lieutenant civil et criminel au baillage de Valognes, qui fut élu en 1789 député du Tiers-Etat pour le grand baillage de Coutances et devint ensuite président du tribunal de Valognes. Décédé le 19 août 1826, Guillaume Besnard transmet en héritage l'hôtel à mademoiselle Antoinette-Marie Dubourdieu, la soeur d'Angélique-Geneviève Dubourdieu qu'il avait épousé à Valognes le 16 mars 1793. Lors du décès d'Antoinette-Marie, survenu le 22 novembre 1831, la propriété est transmise en héritage à Mademoiselle Florentine-Rosalie-Honorine Huel-Cabourg. Le 8 janvier 1832, cette dernière vend son bien à Monsieur Louis-Charles de la Motte-Ango, vicomte de Flers. La demeure est ensuite cédée par les héritiers du vicomte à Louis-Auguste Blanche, qui la vend à son tour, le 24 décembre 1836, à Antoine-Emilien baron Gay de Taradel. Le 13 mai 1837, l'hôtel de Carmesnil entre en possession de Arsène-Maurice le Mouton de Carmesnil, qui lui a laissé son nom. Entre la fin du 19^e siècle et le début du 20^e siècle, la propriété abrite la distillerie Duchemin, fabriquant de liqueurs et d'eau de vie de cidre, qui y emploie jusqu'à une centaine d'ouvriers.

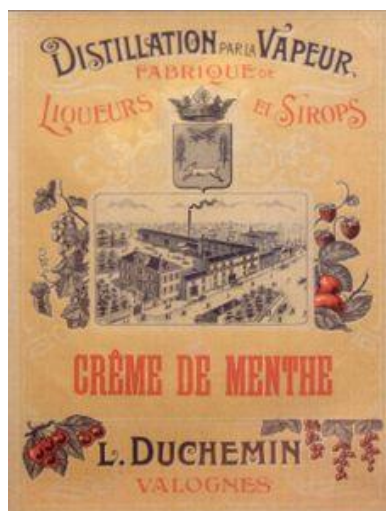


Hôtel dit de Carmesnil, façade antérieure

L'hôtel de Carmesnil, implanté en bordure d'un vaste parc boisé, est constitué d'un corps de logis de plan massé à mur pignon sur rue. La comparaison entre le plan de Lerouge de 1767 et le plan de

Valognes de 1880 semble indiquer que la propriété a été assez largement modifiée entre ces deux dates. Le corps de logis, bâti vers le milieu du XVII^e siècle, est en outre venu prendre appui sur une construction antérieure, datant probablement de la Renaissance, dont il subsiste quelques vestiges dans la construction actuelle. Cette demeure d'époque Louis XIII a conservé sa silhouette massive, coiffée d'une haute toiture en pavillon, et ses corniches à modillons. Elle fut cependant très remaniée au XVIII^e siècle, en particulier par l'insertion d'un faux avant corps et une reprise des ouvertures. Il en résulte une façade ordonnancée organisée autour d'un faux avant-corps central, large d'une travée unique, appareillé en pierre de taille et intégrant en partie haute une fenêtre de comble logée sous un fronton triangulaire. La porte d'entrée principale, intégrée à l'avant-corps central, est desservie par un escalier extérieur en fer-à-cheval. A l'étage, une porte-fenêtre ouvre sur un balcon à garde-corps en ferronnerie, soutenu par des consoles en volutes. Les niveaux supérieurs de la façade principale sont intégralement recouverts d'un enduit au clou, tandis que l'étage de soubassement et la façade postérieure sont traités en moellon apparent. A l'intérieur de l'édifice, le grand salon et la chambre principale ont conservé leurs boiseries, datant de l'extrême fin du XVIII^e siècle ou du début du siècle suivant. Le parc a conservé une pièce d'eau longue d'une soixantaine de mètres bordé de part et d'autre par une large promenade et un pavillon de jardin, qualifié dans un acte du XVIII^e siècle de "pavillon chinois". L'organisation des bosquets et des jardins a été mis au goût du jour au début du XIX^e siècle dans le style paysager et romantique. De nombreux arbres ont été plantés autour d'une vaste pelouse ondulée masquant en partie l'hôtel, que l'on découvre entre les frondaisons. Le bassin a été agrémenté d'une île plantée de deux cyprès chauves. Un jardin potager occupe une partie des anciens parterres. La plupart de ces apports semble attribuable à Guillaume Besnard Duchesne, propriétaire des lieux entre 1784 et 1826.

Les bâtiments de l'ancienne distillerie Duchemin, situés sur l'arrière de la propriété, sont aujourd'hui désaffectés.



Etiquette commerciale des distilleries Duchemin, où figure l'hôtel de Carmesnil

HOTEL DE CARVILLE - 45, RUE DE POTERIE



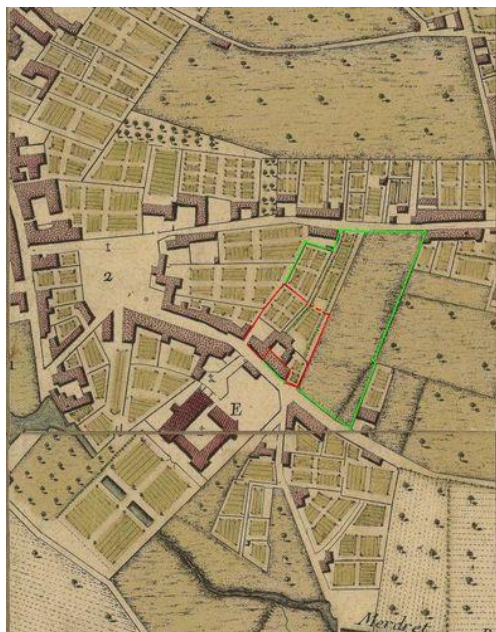
En 1722, les frères Thomas et Jacques Néel vendent à Catherine Hamon un tènement de maisons comprenant quatre salles et chambres jouxtant l'hôtel de Blangy, dont ils avaient hérité en 1670 de Pierre Huel et Sébastienne Duclos. En 1733, la nouvelle propriétaire cède une portion de la propriété comprenant une salle et une chambre, puis, en 1769, le reste du lot est racheté par un dénommé Jean Blanvillain, qui constitue ainsi l'assise du futur hôtel de Carville. Le petit fronton triangulaire de la façade sur rue porte la date de 1778, indiquant vraisemblablement l'année de la construction. A droite de la façade sur rue, des pierres d'angles saillantes en attente indiquent un projet d'extension qui ne fut pas réalisé.

L'hôtel de Carville possède une façade sur rue constituée de cinq travées, édifiées sur trois niveaux d'élévation. La séparation entre les différents niveaux est soulignée par un bandeau horizontal. La travée centrale est couronnée par un petit fronton triangulaire percé d'un oculus servant à éclairer les combles. Les baies du rez-de-chaussée et du premier étage sont coiffées d'arcs segmentaires à clef saillante, tandis que les fenêtres du deuxième étage possèdent des linteaux droits à clef. Les appuis de fenêtre des deux niveaux supérieurs sont ondulés. La façade, initialement conçue pour être enduite, est désormais laissée en pierre apparente. L'absence de porte cochère ou de portail en façade mérite d'être signalée.



HOTEL ERNAULT DE CHANTORE - 9, RUE DES CAPUCINS

L'histoire de l'hôtel de Chantore illustre, par sa complexité et l'enchevêtrement des transactions diverses qui ont présidé à sa construction, un phénomène représentatif de la constitution de certaines demeures valognaises du XVIII^e siècle.



L'hôtel Ernault de Chantore sur le plan Lerouge de 1767. Les lignes vertes délimitent l'emprise supposée de la propriété au XVIII^e siècle. Les lignes rouges délimitent la propriété actuelle.

L'assise foncière de la propriété est formée entre mai et septembre 1701 par **Bertin-Claude Jobard**, prêtre, sieur des Valettes, qui réunit alors une « vieille mesure » ainsi que plusieurs maisons achetées à deux propriétaires distincts. En 1705, ce dernier revend l'ensemble à **Marie Suzanne de Gouberville**, qui en fait bénéficier son héritière, Françoise de Gouberville, épouse de Nicolas Le Danois, notaire à Portbail. S'étant séparée d'avec son mari, Françoise de Gouberville revend (pour 2250 livres) la propriété, le 16 février 1719, à Madeleine Plessard, épouse de feu Louis de Marcadé, écuyer, seigneur de Sigosville et Saint-Martin-le-Hébert, qui en effectua l'achat en tant que "prête nom" pour son neveu et héritier, **Jean-François Osber**. Les archives notariales précisent alors que la construction, entreprise par Nicolas Le Danois, ayant longtemps été laissée inachevée, était entièrement à reprendre : « icelui bâtiment étant gâté par les pluies (n'est) ce présent utile que pour les matériaux qui peuvent y être et en les démolissant ». Le nouvel acquéreur, Jean-François Osber (1676-1739), était seigneur du fief d'Agneaux, sur la paroisse de Brucheville et du fief du Val, à Chef-du-Pont. Il avait épousé en 1698

Marie-Bonaventure Plessard, héritière de la seigneurie de Saint-Martin-le-Hébert. Il tenta de poursuivre les travaux, qu'il mena jusqu'à la charpente, avant de céder à nouveau l'édifice, le 26 avril 1728, à **Anne Durevie**, héritière de la seigneurie de Sotteville et veuve de Guillaume Beaudrap, sieur de la Prunerie (1664-1726), « pour être icelle maison achevée de bâtir et construire ». L'acte de vente précise encore que « laquelle maison ledit seigneur d'Agneaux avait élevé d'en par le cordon et même fait élever la charpente de moitié d'icelle, fait couvrir d'ardoise et fait venir beaucoup de pierres en carreau pour en achever le bâtiment ». Ces différentes sources écrites permettent donc de dater la construction entre 1720 et 1730 environ, et d'en attribuer l'essentiel à ce commanditaire.

L'hôtel fut ensuite transmis en héritage à l'un des fils d'Anne Durevie, **François-Eléonor de Beaudrap** (dit aussi Eliodor, Léonor...), né en 1702, écuyer, sieur d'Ouessey, Colomby, le Buisson (à Réville), Gonnevillle (à Néhou) et Saint-Maurice, qui épousa en 1743 Marie-Françoise Madeleine Denise du Mesnildot (décédée à Valognes en 1786). Il résidait à Valognes lors de son décès, survenu le 19 septembre 1763. Son inventaire après décès mentionne l'existence à cette date d'une bibliothèque relativement fournie, contenant surtout des ouvrages de dévotion, mais aussi de droit, d'histoire, ainsi que des traités techniques



(mathématiques, artillerie...), un peu de littérature (Corneille, Racine, Boileau, Don Quichote, Gil Blas) et un livre de Rousseau. La propriété passe ensuite à deux des filles de M. de Beudrap : Angélique-Françoise de Beudrap, dite « **Mademoiselle d'Oessé** » (*également orthographié d'Ouessey ou d'Ouessay*), née en 1748, qui décéda dans la demeure familiale en 1810, et Catherine Françoise Julie, dite « **Mademoiselle du Fournel** », également décédée à Valognes en 1812. La demoiselle D'Ouessey figure en 1778 en tant que veuve sur une liste des nobles résidant à Valognes. Elle employait à cette date cinq domestiques (deux hommes et trois femmes) en son hôtel et y logeait quatre enfants, probablement ceux des domestiques. Impliquée dans une sorte de cabale nobiliaire contre M. de Colleville, maire de Valognes, elle refusa la même année de se soumettre aux réquisitions de la municipalité, visant à fournir le gîte aux hommes de troupe stationnés dans la ville. Outre la propriété de la rue des Capucins, les deux soeurs étaient aussi propriétaires indivis des fiefs d'Oessé en Colomby, du fief de Malassis au Vrétot, de la terre du Fournel en Saint-Maurice, et du château de Caillemont à Saint-Georges-de-la-Rivière.



Jonction des deux ailes du côté de la cour

Durant la Révolution, les demoiselles de Beudrap furent semble t-il assez gravement inquiétées. En mars 1793, la demoiselle d'Ouessey dû produire une attestation de résidence, pour prouver qu'elle n'avait point pris le parti de l'émigration. Malgré cela, les deux soeurs subirent manifestement une période de détention puisque l'année suivante, lors des célébrations du 26 messidore an II (14 juillet 1794), un acte signé du représentant du peuple Lecarpentier mentionne « *deux tonneaux de cidre pris chez les citoyennes Douessay, mises en arrestation par nos ordres, pour servir à la célébration de la fête civique* ». Loin cependant de céder aux pressions, la demoiselle d'Ouessey aurait durant ces années troubles caché un prêtre réfractaire, en sa demeure de la rue des Capucins, et y faisait antérieurement célébrer des offices par des prêtres insermentés. La demoiselle du Fournel déclarait de son côté, en mars 1795 (le 28 ventôse an III), que « *conformément au décret de la Convention nationale relatif à la liberté des cultes, elle est dans le dessein de faire dire la*

messe chez elle toute fois et quante que l'occasion se trouvera ». Bien qu'elles n'aient manifestement jamais quitté la France, ce n'est qu'en 1801 que les soeurs de Beudrap furent radiées de la liste des émigrés. Le 17 vendémiaire de l'an XI (9 octobre 1802), la demoiselle du Fournel achetait à Marie Louise Charlotte Elisabeth Catherine d'Hauchemail, veuve d'André Alexandre Etard de Bascardon, l'hôtel dit de Thieuville, situé rue Pelouze. Par testament du 12 novembre 1811, elle léguait l'ensemble de son héritage à ses cousins, Pierre François de Beudrap, seigneur de Sotteville, et Madeleine-Thérèse-Bonaventure de Beudrap. Elle avait auparavant constitué une rente de 1200 francs au profit des pauvres de plusieurs communes du Cotentin, et se signala également par sa générosité envers les églises des environs.

Le 25 janvier 1823, l'hôtel est revendu par ces derniers à **Hervé-Marie-Pierre-Thomas-Casimir Ernault de Chantore**, qui lui a laissé son nom. Né à Avranches en 1772, ancien chevalier de Saint-Louis, seigneur et patron de Bacilly et de la Haye-Comtesse, M. Ernault de Chantore émigre en 1791 et sert comme Dragon dans l'armée de Condé. Une pièce envoyée par Lecarpentier, commissaire de la République, à l'accusateur public du tribunal révolutionnaire le mentionne en 1793 au nombre des nobles du district « *prévenus d'aristocratie et de conspiration* ».



Inscription funéraire d'Hervé Ernault de Chantore sur sa sépulture du cimetière Saint-Malo

Il épouse en 1805 Bonne Hue de Caligny, fille de Anthénor-Louis Hue de Caligny, constructeur pour partie de l'hôtel de Grandval-Caligny, et vint alors résider à Valognes. *« Il était encore sous la surveillance de la police en 1808 mais en 1810 et 1813, les autorités locales louent son attachement au gouvernement impérial et la considération dont il jouissait dans la société »* (Y. Nédélec, 1985). Sa fortune atteignait sous le premier Empire 4000 livres de revenus fonciers, pour des terres étendues en Cotentin aux communes de Neuville-au-Plain, Huberville, Sortosville et Saint-Germain-de-Tournebut, faisant de lui la 13^e fortune de Valognes. Son attachement à la monarchie est toutefois illustré par un épisode survenu lors du séjour que le duc de Berry fit à Cherbourg à son retour d'exil, en avril 1814 : *« On lui présenta un de ses anciens camarades de l'armée de Condé, M. de Chantort (sic), qu'il reconnut en lui déclarant - Votre blessure à la main est-elle guérie ? »* (cité par J.P. Busson, *Rev. Manche*, 1960). Pour rétribution de sa fidélité, il fut en 1815 nommé capitaine de cavalerie de la garde royale. Elu conseiller municipal en 1818 il devint en 1826 conseiller d'arrondissement de Valognes. Lors du départ en exil de Charles X et de son séjour à Valognes dans la nuit du 14 au 15 août 1830, plusieurs membres de la suite royale sont hébergés dans la demeure de la rue des Capucins : Messieurs de Damas, de Barante et de la Villate. En raison de son attachement aux Bourbons, M. de Chantore refuse de prêter serment à Louis Philippe. En 1833 il figure avec sa famille parmi les soutiens actifs de la duchesse de Berry. L'acte de vente de 1823 établi en sa faveur mentionne *« une grande maison sise à Valognes rue du Bourg-Achard ou des Capucins, composée de deux grands corps de logis dont un sur le devant de la dite rue accédé par une porte cochère, l'autre donnant sur la cour et faisant l'angle droit avec le précédent, de deux cours, jardins haut et bas et d'un petit jardin à la suite »*. A la mort d'Hervé de Chantore, survenue à Valognes le 10 août 1859, le mobilier de son hôtel est vendu, puis, en 1868, la propriété est acquise par la communauté des soeurs du Refuge de l'abbaye Notre-Dame de Charité de Caen, qui y réside jusqu'en 1871. Revendu alors à M. Jacques Jeanne, l'hôtel est acquis en 1917 par M. Charles Lucas, époux de Marguerite Fenard, et demeure aujourd'hui dans sa descendance. Cinq bombes sont tombées en 1944 sur la propriété mais elles n'ont gravement endommagé que les murs du jardin.

Le nom d'Ernault de Chantore, le souvenir peut-être de Marie-Rose Adrienne (1812-1838), la fille d'Hervé de Chantore, a probablement inspiré Jules Barbey d'Aurevilly pour le personnage de Delphine de Cantor, héroïne malheureuse de la nouvelle des Diaboliques intitulée *« Le Bonheur dans le Crime »*. Selon certains auteurs, la figure du baron de Fierdrap, l'un des protagonistes du "Chevalier des Touches", aurait semblablement été inspiré à l'écrivain par M. François Eléonor de Beaudrap,



Détail d'une carte postale ancienne, vers 1910

cité précédemment comme propriétaire de l'édifice mais, selon le témoignage de Barbey lui-même dans une lettre à Trébutien du 3 novembre 1855, c'est en fait Thoms François de Beaudrap, le frère d'Eléonor, qui aurait nourri son inspiration. Enfin, d'après une autre tradition, Jules Barbey d'Aureville se serait aussi appuyé sur le souvenir d'un évènement survenu dans cet hôtel durant la Révolution pour la scène finale du « Chevalier des Touches », faisant apparaître Aimée de Spens se dénudant en sa chambre, devant l'une des fenêtres du rez-de-chaussée, afin de détourner du héros l'attention des soldats républicains. Dans la version « historique », une patrouille de bleus venue

perquisitionner l'hôtel pour y trouver un prêtre réfractaire caché par Mademoiselle d'Oessé aurait surpris, par la fenêtre, la demoiselle à son bain (cette dernière, étant alors âgé d'environ 45 ans, n'avait plus cependant la fraîcheur que Barbey prête à Aimée de Spens).

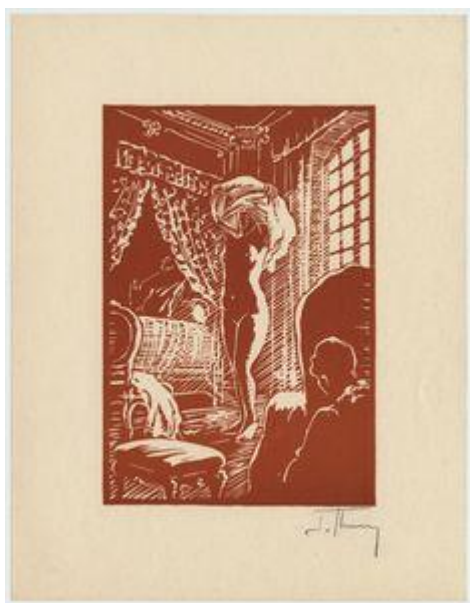


Illustration pour Le Chevalier des Touches par J. Thiney, 1938 (coll. musée Barbey d'Aureville)

L'hôtel de Chantore présente un plan en L avec corps de logis sur rue et une aile en retour délimitant sur l'arrière de l'édifice une cour pavée, accessible par un passage charretier. Un grand jardin en terrasse clos de murs soigneusement maçonnés se développe sur l'arrière du bâtiment. Bâti initialement à la périphérie du centre urbanisé de la ville, cet hôtel disposait jadis de vergers et de vastes prairies.

L'ensemble de la construction, édifié sur deux niveaux d'habitation et un étage de combles, prend assise sur un niveau de caves voutées formant soubassement. La façade sur rue se compose de six travées, ordonnancées autour d'un avant-corps central faiblement saillant, coiffé d'un simple fronton triangulaire. La porte d'entrée n'est pas logée à l'intérieur de cet avant corps mais se trouve décalée sur la droite, et la grande porte cochère ouvrant sur la cour occupe l'extrémité orientale de l'édifice. Conformément à un schéma de composition que l'on retrouve dans la

plupart des hôtels valognais du XVIII^e siècle il existe une différence de traitement entre les fenêtres du rez-de-chaussée, coiffées d'arcs surbaissés, et celles de l'étage, à simple linteau droit. De longs bandeaux horizontaux placés à l'appui des fenêtres du rez-de-chaussée et du premier étage soulignent l'horizontalité de cette façade et en font le principal ornement. Une suite régulière de petites lucarnes à pignon éclaire les combles, établis sous une toiture à pans brisés. Le parement de pierre calcaire est traité en petit appareil piqueté, initialement destiné à être recouvert d'un enduit de revêtement, dont subsiste, côté cour, quelques résidus. Comme le précise un acte daté de 1725, le puits adossé au mur de clôture de la cour est partagé en mitoyenneté avec l'hôtel d'Anneville-du-Vast.



Vestiges d'enduit au clou du XVIII^e siècle sur la façade postérieure

L'escalier principal, logé à la jonction des deux ailes de l'édifice, est précédé par un office et s'accède par un long couloir d'entrée. Élégamment suspendu dans les airs, il se compose de deux volées tournantes et présente une rampe en ferronnerie aux élégants motifs de courbes et de contre-courbes. A l'étage, il dessert distinctement un salon et une salle à manger donnant sur la rue, ainsi que la suite de pièces déployées dans l'aile sur le jardin, comprenant initialement une anti-chambre, une chambre puis un cabinet. Dans la courbe de l'escalier, un étroit emmarchement niché dans l'épaisseur du mur permet d'accéder à une chambre de comble habitable, équipée d'une belle cheminée à décor de stuc. Deux autres escaliers de service logés respectivement à l'extrémité de l'aile en retour et au centre de l'aile sur rue permettaient, depuis l'étage noble, un accès direct vers les écuries, les offices (cellier, lardier...) et les cuisines et du rez-de-chausée. Chambres et salons ont conservé l'essentiel de leurs lambris

et huisseries d'origine, ainsi que des corniches en stuc ornées de modillons, de trophées musicaux et de *putti*.



Détail de la corniche à modillons, « putti » et trophées d'instruments de musique du grand salon

La propriété voisine (n° 11 rue des Capucins), dissociée de la propriété à une date inconnue et en partie enclavée dans les jardins de l'hôtel de Chantore, abrita à partir de 1813 la communauté des soeur Marie-Madeleine Postel.

HOTEL DE CHIVRÉ - 11 BIS, RUE DE WELEAT



L'hôtel de Chivré sur une carte postale ancienne

L'hôtel de Chivré n'est attesté par les sources écrites qu'à compter de 1750, mais intègre de nombreux éléments d'une construction remontant aux environs du milieu du 16^e siècle. Le 29 floréal an 3, la propriété est augmentée d'un jardin de 18 perches situé derrière la rue du Gisors, acquis de Pierre Charles-François Hubert. La famille de Chivré, qui a laissé son nom à l'édifice, possédait l'hôtel dans le dernier quart du 19^e siècle. Touché par les bombardements alliés de juin 1944, l'hôtel de Chivré a été restauré et partiellement reconstruit après guerre par l'architecte E. Puget.

L'hôtel de Chivré se compose d'un corps de bâtiment à pignon sur rue et d'une aile en retour, comprenant chacun trois niveaux d'élévation. Les deux ailes, formant un angle ouvert, s'articulent autour d'une haute tour polygonale d'escalier en vis. Cette tour comprend en partie supérieure une chambre à feu, accessible par une petite vis logée dans une échauguette, supportée par un encorbellement à décor de billettes. Les reprises du 18^e siècle paraissent n'avoir affecté que le percement des fenêtres à simple encadrement quadrangulaire, et des portes du rez-de-chaussée. L'aile sur la rue, intégralement reconstruite après 1944, reprend pour l'essentiel la disposition des ouvertures antérieures. Les parements à pierre apparente sont constitués de petits moellons de pierre calcaire.



La propriété sur le plan Lerouge de 1767

HOTEL DE CUSSY, OU HOTEL DE SAINTE-SUZANNE, OU HOTEL DE FOUCAULT (EDIFICE DISPARU) (EDIFICE DISPARU) - RUE DE POTERIE

En 1722 Jean René de Cussy, sieur d'Armanville, de Teurthéville Hague, de Nouainville, de Montfiquet et autres lieux, commandant pour sa Majesté « *dans la ville et château de Valognes en Normandie* », achetait un fonds constitué de trois boutiques jouxtant sa propriété, sur la rue de Poterie. Epoux en 1718 de Marie-Madeleine Varin, le sieur de Cussy avait été impliqué en 1707 dans une curieuse affaire d'évasion, qu'il avait organisée au profit du dénommé Nicolas Samuel, sieur de Basmond, notaire royal, son « homme d'affaire ». Condamné pour ces agissements, il fut assigné en cassation au versement d'une amende de 450 livres et fit même, semble t-il, quelques jours de prison. Cela ne semble pas avoir compromis sa carrière puisque Jean-René de Cussy d'Armanville est cité en 1736 au nombre des « portes épées » appointés de 500 livres de rente, devant figurer dans les cérémonies du Sacre et des funérailles royales. A son décès, survenu le 17 septembre 1737, la propriété de la rue de Poterie fut semble t-il transmise à son fils cadet Jean-René (II) de Cussy, né en 1694, tandis que l'aîné, Jean-Gabriel, héritait à Valognes d'une autre demeure, connue aujourd'hui sous le nom d'**hôtel de Carmesnil**. L'inventaire après décès levé en cette occasion mentionne « *la chambre neuve non enduite du côté du levant ayant vue sur le jardin* », correspondant probablement à l'extension nouvelle de la demeure.



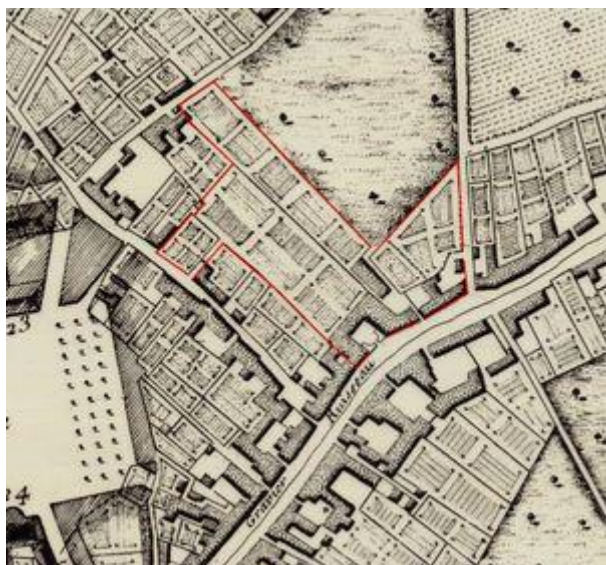
Plan d'alignement de la rue de Poterie levé en 1768, détail

A son décès, survenu le 5 avril 1763, Jean René (II) de Cussy transmet la propriété à son fils aîné, François de Cussy, né à Valognes le 3 juin 1732 de son union avec Marguerite du Mesnildot. Seigneur de Nouainville et Teurtheville-Hague, conseiller du roi, maître particulier des eaux et forêts du Cotentin, ce dernier est cité en 1778 parmi les nobles résidents de la rue de Poterie. Célibataire, il employait à cette date six domestiques à son service. En 1780, il cédait une partie de la propriété en vendant à Guillaume Louis

d'Arthenay un corps de logis jouxtant son hôtel de la rue de Poterie, composé de « *plusieurs salles, avec porte cochère, (...) avec chambres et cabinets au-dessus* » (cf. **hôtel du Plessis de Grenadan**). Au lendemain de la Révolution, en 1795, il vend le reste de la propriété à Louis-Bon-Charles de la Couldre de la Bretonnière pour la somme de 36 000 livres.

Né en 1741 à Marchésieux, Bon-Charles de la Couldre fit une brillante carrière militaire dans la marine, participa en particulier à la guerre d'indépendance des Etats-Unis d'Amérique, et fut le principal promoteur du développement du port de Cherbourg sous le règne de Louis XVI. Monarchiste et catholique convaincu, il fut enfermé à Valognes durant la Terreur et on sait également qu'il logeait en 1797, en son hôtel de la rue de Poterie, un prêtre non assermenté, Alexis-Nicolas Levaufre, employé pour l'éducation de ses enfants. Après sa mort, survenue à Paris en 1809, la propriété est restée dans la famille de la Couldre, jusqu'à sa vente, en 1887 à la ville de Valognes, par Armand de la Couldre (châtelain de Tourville). En 1889 la décision est prise par la municipalité

d'y installer une école des filles et de construire des salles de classe à l'intérieur des jardins. L'édifice a été détruit lors des bombardements américains de 1944.



*Extension supposée (??) de la propriété sur le plan
Lerouge de 1767*

Le plan Lerouge de 1767 et un autre plan de la rue de Poterie levé en 1768 montrent un édifice relativement vaste, constitué d'un corps de logis entre cour et jardin, flanqué au devant de la façade de deux ailes, reliées sur la rue par une clôture en demi-lune. Par l'inventaire après décès de Louise-Marguerite de Cussy, sœur de François de Cussy, décédée en 1773, nous savons que l'aile sud « à main gauche en entrant » abritait à cette date la chambre de la défunte. Je suppose que l'aile nord, vendue en 1780, fut en revanche intégrée postérieurement à la propriété voisine.



L'acte de vente passé en 1795 mentionne avec précision un grand escalier central donnant accès au jardin par le premier palier, ce qui indique qu'il existait un décalage de niveau entre le rez-de-chaussée semi-enterré, donnant sur la cour, et l'étage noble ouvrant sur le jardin. Deux escaliers de service complétaient la distribution, constituée d'écuries, de remises, cuisine et autres annexes en rez-de-chaussée, de deux salons, une salle à manger et neuf chambres à l'étage. Sont également signalés lors de cette vente les « *tableaux, dessus de portes, tapisseries, baguettes, tringles, buffets à objets attachés et encadrés dans le lambry* », cédés à l'acquéreur, tandis que les « *glaces, tables de marbre et autres meubles meublant* » furent conservés par le vendeur.

Détail d'une portion de la façade sur rue de l'hôtel de Cussy, d'après une carte postale ancienne



L'acte de vente passé en 1887 contient également de nombreuses informations sur cet hôtel, dont le jardin était à cette date équipé d'une serre, et qui couvrait une superficie importante de 54 hares.

Portail de l'hôtel du Cussy ouvrant sur la rue de Poterie, jouxte l'hôtel du Plessis de Grenadan, qui englobe depuis 1780 l'une des ailes de l'édifice primitif.

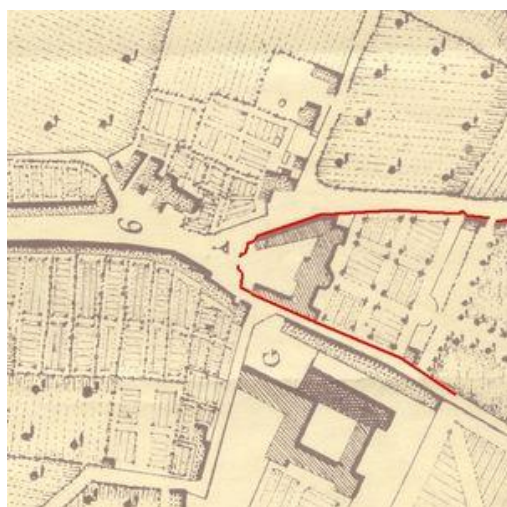
HOTEL DE GRAMONT (OU HOTEL GIGAULT DE HAINNEVILLE OU HOTEL SAINTE-SUZANNE) - RUE DES RELIGIEUSES

Le 12 novembre 1716, Madeleine Diénis, veuve de Guillaume d'Harcourt, seigneur et patron de Fierville, vendait à Guillaume Antoine de Bricqueville une propriété située en haut de la rue Aubert (actuelle rue des Religieuses). L'édifice comportait alors « *un grand corps de logis composé de caves, cellier, cuisine, offices, salles, salon, chambres et greniers dessus, escalier, montées, pavillons, grange, étable, écurie, pressoir, charreterie et remise à carrosse le tout couvert d'ardoise* ». Il possédait également un grand jardin, une cour et un verger en dépendance, l'ensemble étant « *enclos de muraille fermant à grande porte cochère* ».



Vendue à Jean Oursin, conseiller et secrétaire du roi demeurant à Paris, par Guillaume de Bricqueville en 1720, la propriété est ensuite rachetée, le 30 mai 1729, par Jacques Guillaume Grip, sieur de Savigny. A cette date elle nécessitait apparemment des réparations et était baillée à des locataires. Le 3 février 1736 Guillaume Grip revend l'édifice à Jean-Baptiste Viel, sieur de Gramont, qui lui a laissé son nom. Le sieur de Gramont loue par la suite une partie de la demeure à Pierre-Hyacinthe du Mesnildot, qui y décède 15 février 1754. Par décision du 16 juin 1759, l'hôtel de Gramont (ainsi qualifié), étant inoccupé, est temporairement réquisitionné par les officiers municipaux pour le logement des troupes du Régiment Royal Comtois.

Le 12 juin 1768, Suzanne de Pierrepont, veuve de Guillaume Viel de la Lignière, revend la propriété à Louis Bernardin Gigault de Bellefonds, sieur de Hainneville. L'acte de vente mentionne notamment "*une maison se consistant en plusieurs aïstres avec les cours et basse-cour, parterre et jardin potager y attenants*", ainsi que deux pavillons établis aux coins du jardin. Cet ensemble figure sur le plan de la ville de Valognes, dressé par Lerouge en 1767.

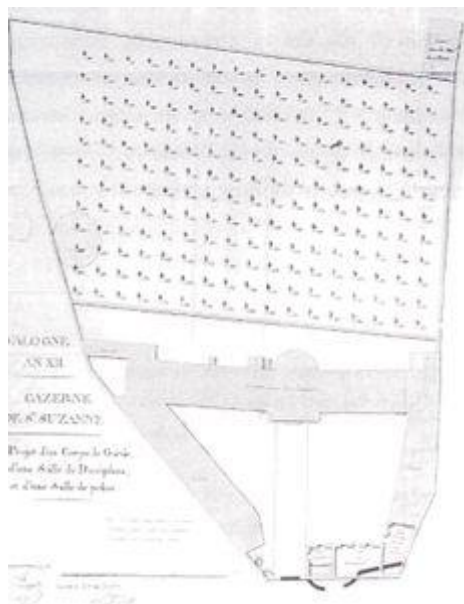


Détail du plan Lerouge, 1767

Le 13 février 1786 Louis Bernardin Jacques Gigault de Bellefonds échange la propriété avec Charles Adolphe de Mauconvenant, marquis de Sainte-Suzanne, contre l'hôtel du Campgrain, également situé à Valognes. L'hôtel est alors décrit selon des dispositions assez similaires à celles évoquées antérieurement. Il comprenait notamment « *cour d'honneur, basse-cour et les maisons d'icelle, des jardins en parterre ou légumes et des pavillons dans le haut* ».

Cette même année, un projet d'aménagement de voirie établi pour la « *Traverse de Valognes depuis l'hôtel de Grammont et la Croix-Cassot jusqu'à l'Islet* » préconise l'amputation d'une portion de la propriété, indiquant que sa façade devra être reculée de plusieurs mètres. En dépit du tracé de la nouvelle route royale, la propriété est toutefois épargnée.

Adolphe Charles Mauconvenant de Sainte-Suzanne, fit sous l'ancien régime une brillante carrière militaire qu'il termina en 1774 avec le titre de colonel des Dragons. Au lendemain de la Révolution, en 1793, il passe à Jersey et commande au service de l'Angleterre. Il est probable que sa propriété ait alors été confisquée, puisqu'à partir de 1798, l'hôtel désormais nommé « de Sainte-Suzanne » est à nouveau affecté au logement de troupes.



Un plan daté de 1804 conservé aux archives de l'armée de terre à Vincennes montre un projet d'aménagement visant à y intégrer un corps de garde, une salle de discipline et un poste de police. Le bâtiment affecté à cet usage devait être construit sur l'avant de la propriété, en amputant la demi-lune du portail et le mur de clôture. Le reste de l'édifice ne paraît pas avoir été immédiatement transformé par cette nouvelle affectation. La comparaison entre ce plan et le plan de 1880 montre en revanche que l'hôtel a été largement reconstruit dans le courant du XIXe siècle. Le corps de logis primitif a tout simplement été rasé et se deux ailes largement amputées. Il ne subsiste plus aujourd'hui que quelques éléments de l'ancien mur de clôture, avec un portail et deux angles ornés de chaînes en bossage.

Cette importante demeure aristocratique se signalait par son long corps de logis offrant, côté jardin, un avant-corps central semi circulaire et deux petits pavillons latéraux. La présence de petits escaliers droits extérieurs, visibles sur le plan de 1804, indique probablement que les pièces d'habitation prenaient appuis sur un rez-de-chaussée à usage de service. Il s'agissait manifestement de l'un des plus notables hôtels particuliers de la ville.

La maison aujourd'hui improprement qualifiée du nom d'hôtel Viel de Gramont ne correspond pas à cette propriété mais à un petit édifice voisin. Sa construction semble pouvoir être attribuée, selon des critères stylistiques, à l'extrême fin du XVIIIe siècle ou au premier tiers du XIXe siècle. L'ensemble de l'élévation sur rue est traité en appareil régulier de pierre calcaire. La façade se divise en trois travées régulières et deux étages carrés sous un niveau de comble. La travée centrale est encadrée par deux niveaux de pilastres toscans séparés par une épaisse corniche à ressauts. Le fronton triangulaire percé en son centre d'un petit oculus qui couronne l'élévation, maçonnée en ciment, correspond manifestement à une reprise relativement récente. La porte centrale et la fenêtre supérieure de cette travée sont coiffées d'un arc en plein-cintre à encadrement saillant et à clé incurvée. Les autres fenêtres du rez-de-chaussée présentent un linteau cintré à clef saillante et celles du premier étage possèdent un linteau droit. Les angles de l'édifice sont ornés de chaînes en bossage s'achevant au sommet par de gros antéfixes en forme de balustres.

HOTEL DAGOURY - 33, RUE DES RELIGIEUSES



La propriété sise au 33 rue des Religieuses a appartenu dans le premier tiers du XVIII^e siècle à Guillaume Hervé du Mesnildot, du droit de son épouse, Louise Leconte, qu'il avait épousé en 1722. Le 26 mars 1738, elle entrait, par voie de « clameur lignagière », en possession de Guillaume Erard Joseph Le Franc. Le 12 mars 1765, le fils de ce dernier, Alexandre André Louis Joseph le Franc, vendait son bien à Suzanne de Camprond, veuve de François de Sainte-Mère-Eglise, sieur de Banville. L'édifice, désigné comme étant « *une grande maison sise rue Aubert* », comportait alors salle, cuisine, office, vestibule, cave, chambres et greniers, buanderie, remise et cour. Il est également précisé dans l'acte de vente que l'édifice nécessitait des réparations. Le 30 août 1781, les trois filles de feu Suzanne de Camprond, revendent l'hôtel au dénommé Michel-Charles Etienne Godefroy. A une date inconnue, ce dernier revend la propriété à Amélie de Préfosse, qui, le 14 mars 1835, la cède à son tour à François-Louis-Auguste le Marois. Racheté le 18 décembre 1844 par Joseph Macé, l'hôtel est revendu le 13 décembre 1872 à monsieur Dagoury. C'est ce dernier qui a laissé son nom à l'hôtel. L'industriel Eugène Bretel se porta acquéreur de l'édifice en 1921. Il entrera par la suite en possession de monsieur Martin (24 juin 1933) et de madame Vidal (1946).



Détail des consoles soutenant le balcon de la façade sur rue

Indépendamment des ventes successives de la maison d'habitation, plusieurs propriétaires se sont succédés au cours du XVIII^e siècle dans la propriété des dépendances, dont Ernault de Chantore, Bauquet de Grandval et Hue de Caligny. En 1786, les communs de l'hôtel Dagoury servaient d'écuries à monsieur de Caligny. Le 13 mai 1819, son héritier, Michel Bauquet de Grandval les revend à Jean-françois Doucet, qui y implante une brasserie destinée à la fabrication de bière. Celle-ci fonctionnera jusqu'en 1840. Ces dépendances ont été détruites lors des bombardements alliés de 1944. Elles se développaient autour du jardin situé sur l'arrière de la propriété et longeaient la rivière du Merderet.

La façade sur rue de l'hôtel Dagoury est divisée en cinq travées et deux niveaux d'élévation. La travée centrale est encadrée de chaînes en bossages formant un faux avant-corps central. Au premier étage, une porte ouvre sur un balcon décoré d'un garde-corps en fer forgé dessinant des courbes et contre-courbes, et supporté par des consoles à volutes. Cet avant-corps central supporte une lucarne attique surmontée d'un fronton triangulaire avec pierre armoriale non sculptée. Les baies du rez-de-chaussée, couvertes d'un linteau cintré, se distinguent de celles du premier étage, coiffées d'un linteau droit. Des chaînes d'angle en bossage soulignent au niveau supérieur les angles de l'édifice. Trois lucarnes, assises de part et d'autre de la lucarne attique centrale, éclairent les combles. Ce vocabulaire architectural, commun à plusieurs autres demeures nobles valognaises, permet d'en situer la construction dans les premières décennies du XVIII^e siècle. La façade sur jardin, détruite lors des bombardements alliés de juin 1944, a été entièrement reconstruite dans les années 1950.

HOTEL DORLEANS - 12, RUE ALEXIS DE TOCQUEVILLE

Cet hôtel fut acheté le 2 septembre 1807 à Augustin Anne Mesnil, par Victor Guillaume François Dorléans. La famille Dorléans, qui a laissé son nom à la propriété, était une famille d'avocat bien implantée dans la région de Saint-Sauveur-Le-Vicomte et de Valognes sous l'ancien régime. Né en 1763, François Dorléans était licencié en droit depuis 1785 et fut nommé procureur impérial en 1811, puis président du tribunal de Valognes le 3 mars 1819.



« La maison Dorléans » par Félix Buhot, vers 1880

La propriété, déjà visible sur le plan Lerouge de 1767, présente en façade une date portée de 1725, indication probable de sa date d'achèvement. Elle est également représentée sur tous les projets de place royale des années 1770-1780 et ne semble pas avoir subi de transformations importantes depuis le milieu XVIII^e siècle. Cet hôtel, implanté en léger retrait de la place du château a été amputé d'une partie de son jardin lors du percement de la rue du Dr. Lebouteiller, créée lors des aménagements urbains de la Reconstruction. La façade sur rue, édifiée en pierre de taille calcaire, se compose de trois travées délimitées aux angles de l'édifice par des chaînes en bossage. Les baies du rez-de-chaussée ont un linteau cintré et celles du premier étage sont à linteau droit. Les appuis des fenêtres du premier étage sont reliés entre eux par un bandeau horizontal continu, et sont également rattachés aux linteaux des baies du rez-de-chaussée par de petites bandes verticales. L'axe de la travée centrale est souligné à l'étage par une porte fenêtre avec balcon à garde-corps en fer forgé, soutenu par deux grosses consoles à volutes. La toiture à

pans brisés est agrémentée de trois lucarnes éclairant les combles. La façade sur jardin, traitée en simples moellons, est adossée d'un corps de maçonnerie saillant coiffé en pavillon, abritant l'escalier et des réduits de desserte. Le grand portail à décor bossages donnant accès au jardin depuis la rue du Docteur Lebouteiller, constitue une adjonction récente.



L'hôtel Dorléans, façade sur rue

Acte de vente du 2 septembre 1807 :

« Augustin Anne Mesnil, médecin, a vendu à Victor Guillaume François Dorléans, juge au tribunal de première instance de Valognes, un corps de logis appartenant audit sieur Mesnil, place du château, composé de cave, salle, cuisine, chambres, cabinets, greniers, hangars, appentis le tout de fond en comble, cours, les jardins derrière et à côté dudit corps de logis, s'étendant derrière les maisons de plusieurs voisins et ayant ouverture dans la rue du Bourg Neuf, y compris trois autres appartements dont une salle sur le bord de la place, les deux autres adossés contre le pignon de l'ouest dudit corps de logis, lesdits trois appartements venant de la famille Laisné, le tout tenant au devant à la palce du Château à l'un des côtés les mineurs Gouin de l'autre, aux héritiers Laisné, le sieur Houellebecq, prêtre, à la rue du Bourg Neuf, à l'Evesque, menuisier.... 9 000 francs » (ADM, 5 E 15146, fol. 152).

HOTEL DURSUS - 43, RUE DE POTERIE



En 1722, Jean-François Lecocq sieur de la Bonterie reçut une somme de 630 livres « *qu'il a déclaré employer pour lui aider à faire parachever un corps de logis qu'il a fait construire* ». Ce corps de logis était jouté par la famille Hamon (hôtel de Carville) et la chasse des fauconniers (actuelle rue de Loraille). Le 26 mars 1771, Georges Le Cocq de Reuville revendait l'hôtel, hérité de son père, à Marie-Charlotte Viel de Lignières. En 1778 Madame de Lignières, veuve et sans enfants, résidant dans son hôtel de la rue du Gravier, employait cinq domestiques à son

service. Durant la période révolutionnaire, la demeure de Mme de Lignières fut le cadre de nombreux offices célébrés par des prêtres non assermentés.



L'hôtel Dursus, endommagé lors des bombardements américains de 1944, présente aujourd'hui une façade sur rue datant de la Reconstruction. Sur l'arrière subsiste une aile en retour bordant une cour fermée de hauts murs. La façade postérieure a conservé un enduit couvrant à décor de faux appareil orné d'un bandeau ponctué de rosaces, courant au dessus des linteaux des fenêtres de l'étage.

Hôtel Dursus, détail de l'enduit couvrant de la façade postérieure

HOTEL DUTOURP (EDIFICE DISPARU) - RUE DE POTERIE

(ou Ernault-d'Orval, ou Villault Duchesnois)



L'hôtel Dutourp d'après une carte postale ancienne

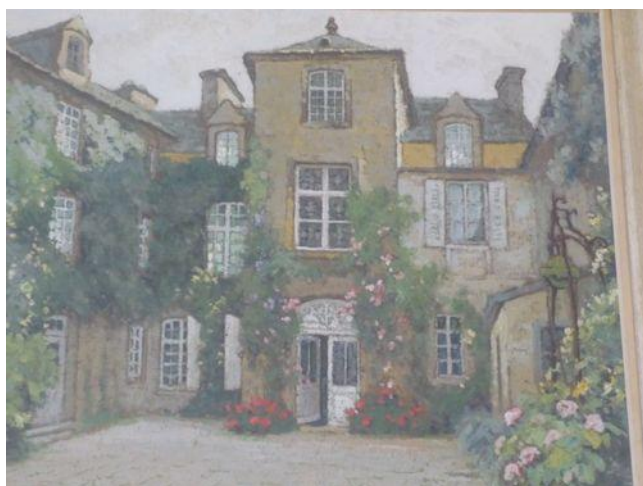
L'histoire de cet hôtel disparu lors des bombardements de la libération demeure largement méconnue. Il appartenait dans le dernier quart du XVIII^e siècle, au dénommé Jacques-Charles Nicolas Le Bienvenu Dutour, inscrit au n°23 de la rue de Poterie lors du recensement de 1786. Ce dernier figure également parmi les habitants de cette rue sur le *Rôle de la capitation des nobles, exempts et privilégiés* rédigé en 1780. Né à Valognes en 1761, Dutourps était issu d'une famille établie en ville depuis au moins le début du XVII^e siècle. Il possédait un office de Conseiller du roi et exerçait la charge de Lieutenant de police. Il fut en 1789 l'un des représentants du bailliage de Valognes chargé de la rédaction des cahiers de Doléance. Ayant semble-t-il passé la Révolution sans trop de soucis, Nicolas Dutourp fut ensuite maire de Valognes, charge qu'il exerça de 1800 à 1807. Il est inscrit en 1802 parmi les cents citoyens les plus lourdement imposés de la ville. En 1813, il contribua par un don de 4457 francs à l'établissement des sœurs de Saint-Vincent de Paul,

venues s'établir dans l'hôtel de Thieuville. Il avait épousé en 1783 Marie Elisabeth Frigoult, originaire d'Houesville, dont il eut un fils, René, qui fit une carrière militaire. Sont également cités, dans un acte daté du 29 avril 1843, ses trois enfants et héritiers : Marcel-Stanislas, conseiller du roi à Caen, Jules-Victor Amédée, demeurant à Valognes, et Marie-Françoise Alexandrine le Bienvenu du Tourp, épouse de Gabriel-Charles Louis Hamelin d'Ectot, ancien procureur demeurant à Saint-Vaast.

L'édifice était entre les deux guerres la propriété de Jean Villault-Duchesnois, qui fut nommé sous-préfet de Valognes en 1897 puis en devint sénateur en 1927. Villault-Duchesnois est mort dans son hôtel lors des bombardements de juin 1944 et repose au cimetière Saint-Malo.

Cet hôtel, situé au bas de la rue de Poterie, présentait une façade sur rue de cinq travées, ordonnancées autour d'un étroit corps central à fronton triangulaire, balcon à l'italienne et fenêtres à clés ornées de motifs rocailles. Edifié sur trois niveaux plus un étage de comble, l'édifice présentait

une élévation particulièrement soignée. Il possédait sur l'arrière une longue aile en retour, une tour hors-oeuvre de forme quadrangulaire et des jardins qui s'étendaient jusqu'aux fossés du château (détruit en 1688).



Vue de la cour de l'hôtel Dutourp peu avant sa destruction, huile sur toile de Maurice Pigeon

HOTEL FOLLIOT DE FIERVILLE - 15, RUE DE WELEAT

(ou de la Grimmonnière)

Cet hôtel fut édifié par Jean-Jacques Folliot, seigneur de Fierville, sur une parcelle de l'ancien domaine du Gisors, dit « enclos de Sainte-Suzanne » qu'il avait achetée le 14 juin 1693. La construction, commencée en 1720 est terminée dès 1722. Vendu en 1840 par Robert Lefèvre de la Grimmonnière à Ernestine Malbec de Briges, la propriété se composait alors d'« *une maison de maître comprenant cuisine, salles, chambres, greniers sous le comble, couverture en ardoise; la cour et les bâtiments en dépendant; le jardin potager sis au derrière de la dite maison* ».



Portail charretier ouvrant sur le parc

L'hôtel Folliot de Fierville est constitué d'un corps de logis de plan massé, entouré d'un parc et précédé d'une cour. L'habitation possède un rez-de-chaussée surélevé établi sur un étage de soubassement, un étage carré et un étage de comble. L'ensemble de la façade est traité en pierre de taille calcaire. Les angles de l'édifice sont soulignés par des chaînes d'angles en bossage. Les cinq travées de la façade sur cour s'ordonnent autour d'un faux avant-corps central large d'une travée, délimité par des jambes en bossage et couronné par un fronton

triangulaire avec pierre armoriale. La porte d'entrée accessible par un important perron de six marches, possède un linteau cintré tandis que les autres baies sont à linteau droit. La façade sur jardin, comprend un total de sept travées organisées autour d'un avant-corps central à fronton triangulaire. Cette construction, l'un des rares édifices valognais à présenter un corps massé double en profondeur, évoque les modèles diffusés par les recueils d'architecture de Pierre Bullet et François Blondel. Dans la région, il possède des équivalents aux châteaux de Tourville, de la Bretonnière ou de Carneville.



HOTEL DE GRANDVAL-CALIGNY - 32, RUE DES RELIGIEUSES

L'hôtel Grandval-Caligny est établi sur un terrain constitué entre 1671 et 1691, par acquisition progressive de plusieurs parcelles partiellement loties. L'acquéreur, Pierre Fourneyron, originaire d'Auvergne, était receveur des tailles de l'élection de Valognes. En 1708, Michel-Vincent Fourneyron, son fils, revend une propriété constituée de "*trois corps de logis, sis rue Aubert, entretenant ensemble*" à Adrien Morel, seigneur de Courcy, gouverneur de Valognes. La construction du corps principal entre cour et jardin, et de l'aile sur rue, abritant un logement en dépendance, apparaît postérieure à cette vente.



Façade sur les jardins

Anthénor-Louis Hue de Caligny, gendre du seigneur de Courcy, hérite de la propriété en 1752. Il habite déjà l'hôtel au lendemain de son mariage, en 1745, et achète en 1749 diverses maisons longeant la rue des religieuses, au sud du logis. L'extension du corps de logis entre cour et jardin, par l'adjonction d'un pavillon, lui revient. La construction des écuries et remises surmontées d'une terrasse à balustres, qui forment l'aile basse reliant le corps sur rue et le corps principal entre

cour et jardin, est probablement contemporaine de cette adjonction. En 1871, Stanislas de Grandval vend l'hôtel à Jacques le Souhaity, brasseur de bière, qui y installe une brasserie. En 1877, ce dernier revend la propriété à Pierre Maréchal propriétaire de l'hôtel de voyageurs « du Louvre », qui s'en sépare à son tour, en 1912, au profit de maître Pierre Fauvel, avoué. De 1871 à 1887 une partie de l'hôtel est louée par l'écrivain Jules Barbey d'Aurevilly, qui y rédige une partie de son recueil de nouvelles « Les Diaboliques ».



Façade de l'aile sur la rue des Religieuses, carte postales ancienne, vers 1900

L'hôtel de Grandval-Caligny est constitué d'un corps de logis de plan rectangulaire entre cour et jardin, relié par deux ailes basses à un second corps sur rue. L'accès à la cour d'honneur se fait depuis la rue par un passage couvert traversant le logement en dépendance. L'élévation sur cour du corps principal se divise en neuf travées ordonnancées, établies sur trois niveaux, avec au centre un large avant-corps de trois travées couronné par un fronton triangulaire. La même ordonnance règne sur les deux niveaux de la façade sur jardin. Le rez-de-chaussée sur cour correspond à un étage de soubassement, permettant de rattraper le dénivelé provoqué par le surplomb du jardin. Le rez-de-chaussée

surélevé, de plain-pied avec le jardin, supporte un étage carré et un niveau de comble habitable, éclairé par des lucarnes.



Galerie de liaison établie entre les deux ailes et séparant la cour d'honneur de l'arrière-cour

Côté sud, le corps de logis entre cour et jardin est accolé à un pavillon rectangulaire de trois travées, qui lui a été adjoint au milieu du XVIII^e siècle. Ce pavillon fait face à une basse-cour, reportée en position latérale, séparée de la cour d'honneur par l'une des ailes basses. Très sobre côté cour, ce pavillon présente en revanche, face au jardin, une belle élévation en pierre de taille, avec baies de rez-de-chaussée en plein cintre à clefs sculptées. Les deux ailes basses latérales abritent en rez-de-chaussée des communs, à usage d'écuries et de remises. Elles supportent des terrasses à balustres, doublées sur l'arrière de hauts murs aveugles décorés de fausses baies. Il s'agit d'une mise en scène très théâtrale, qui contraste avec la sobriété du corps de logis principal. Le corps sur rue se signale essentiellement par son avant corps central, de la largeur d'une travée, à épais refends en bossage. La porte cochère ouvrant au centre de cet avant-corps est dominée par un balcon à garde-corps en ferronnerie placé face à une haute porte fenêtre. En partie supérieure, un petit étage attique sous fronton triangulaire fait saillie à hauteur de la toiture d'ardoise.

HOTEL DE GOUBERVILLE (EDIFICE DISPARU) - PLACE DE L'ECOLE DE MUSIQUE



L'hôtel de Gouberville sur une carte postale ancienne (coll. C. Dréno)

Le 8 Mars 1715, Jean Jacques Folliot, sieur des Carreaux, propriétaire de l'hôtel de Touffreville, vend à Pierre Lefevre des Londes, marchand bourgeois, conseiller du Roi, changeur et premier échevin de la ville de Valognes, un terrain correspondant à l'assise foncière du futur hôtel de Gouberville, et comprenant alors un jardin potager planté d'arbres fermé de murailles, avec emplacement d'un lavoir. Il est précisé dans l'acte de vente que l'acquéreur souffrait « *sur ledit jardin à lui vendu le droit de larmier d'un pavillon ou autre bâtiment de 24 pieds de face ou largeur du côté dudit jardin que ledit seigneur vendeur pourra faire faire quand il luy plaira* ». Ce terrain, toujours non bâti, est revendu en 1730 à Jean François Levéel. En 1740, ce dernier règle avec ses voisins des problèmes de mitoyenneté, manifestement dans le but de mener à bien la construction de son hôtel. En 1743 sont également mentionnés des travaux de canalisation, effectués par Vincent Samuel, « *maçon et entrepreneur d'ouvrages* », visant à assainir la propriété. L'édifice est vraisemblablement achevé lorsque, le 28 février 1761, y est dressé l'inventaire après décès de Anne Escoulant, épouse de Jean-François Levéel. Le 27 Août 1812, la propriété est vendue par Jean Thomas Gallis Mesnilgrand, tuteur des héritiers de Michel Levéel, à Marie-Joséphine-Olympe d'Orange, épouse de Louis Constantin de Gouberville. Propriétaire né en 1773, Louis Constantin de Gouberville avait été reçu en 1786 parmi les chevaliers de l'ordre de Malte et il mourut à Valognes en 1848.

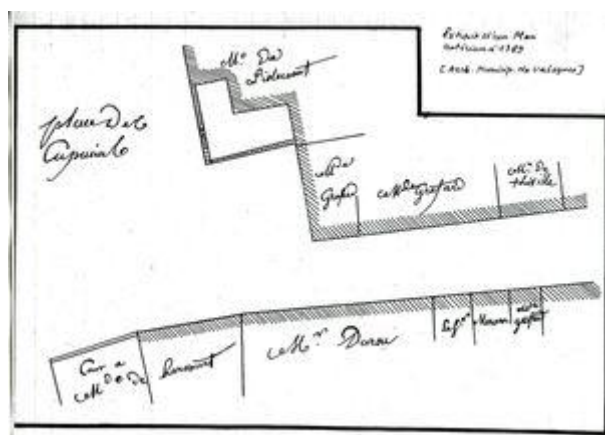
L'édifice abritait lors de cette vente « *cuisine, laverie, salle à manger ou salon à manger, salle à manger à côté, cabinet de compagnie, salle sur la cour, une autre salle* » ainsi que sept chambres et deux cabinets à l'étage. Une seconde aile abritait encore quatre autres chambres à l'étage, probablement situées au dessus des écuries. Le niveau de soubassement du corps de logis principal contenait également « *la cave sous la cuisine, une autre cave, le caveau* ». La bibliothèque se trouvait isolée dans un appartement dit se situer « *au bout de la maison ayant accès par un escalier donnant dans et le jardin* », et ce document mentionne également un cabinet de travail situé sur la porte cochère donnant accès à la cour de l'hôtel.

La façade sur jardin de l'hôtel de Gouberville était composée de six travées ordonnancées et de deux niveaux d'élévation. Les baies du rez-de-chaussée de l'élévation sur jardin étaient couvertes d'un linteau cintré, tandis que celles de l'étage étaient coiffées d'un simple linteau droit. Des lucarnes, inscrites dans l'axe des travées, éclairaient les combles. La porte d'entrée, légèrement décalée sur la droite de la façade, donnait accès aux jardins en terrasse par un important perron. Le jardin public actuel de la ville de Valognes occupe une large portion du terrain de l'ancien jardin de l'hôtel de Gouberville. Une carte postale ancienne montre que l'édifice était pourvu d'une orangerie couverte d'un toit en terrasse bordé d'une balustrade, et éclairée par de grandes ouvertures coiffées d'arc de plein cintre.

L'hôtel de Gouberville a été totalement détruit par les bombardements américains de Juin 1944.

HOTEL D'HARCOURT (OU HOTEL DU MESNILDOT PUIS ECOLE SAINT-MALO) (EDIFICE DISPARU) - PLACE DU CALVAIRE

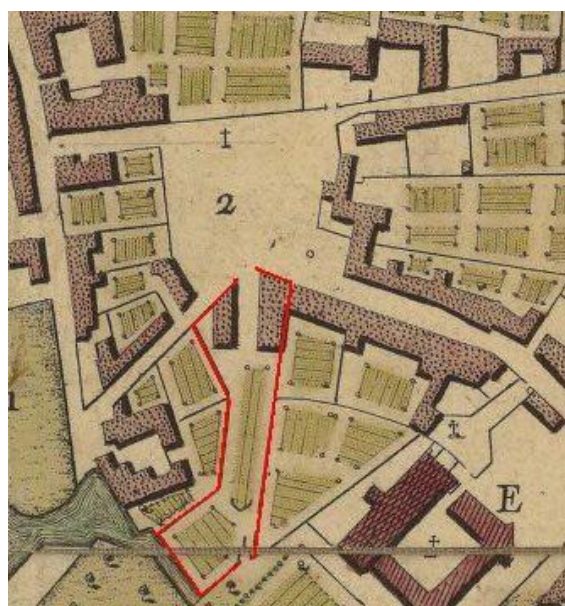
Les premiers propriétaires connus, qui furent probablement les constructeurs de l'hôtel, sont les membres de la famille Saint-Simon, attestée à Valognes depuis la fin du XVII^e siècle. En 1713, Jacques-Antoine Malo de Saint-Simon (1687-1735), chevalier, seigneur de Saint-Simon, de la Fièvre et de Bretteville-sur-Ay, avait en effet acheté un terrain de 12 à 15 toises pour l'agrandissement de sa maison et dépendances, place des vieilles halles. Né à Valognes le 15 novembre 1687 de l'union de Bon-Antoine de Saint-Simon, chevalier, seigneur de Saint-Simon et de Marie-Suzanne Lefèvre de Sortosville (morte en couche après sa naissance), Jacques-Antoine Malo épousa en 1703 Marie-Anne le Berseur, fille du marquis de Fontenay. En raison d'une relation de consanguinité au 4^e degré, ce mariage fut annulé et dut être renouvelé, avec dispense du pape, le 20 novembre 1705.



Plan de la place des Capucins vers 1770 avec indication de l'hôtel d'Harcourt

En 1735, à la mort de Jacques-Antoine Malo de Saint-Simon, l'hôtel valognais est transmis à sa fille et unique héritière, Marie-Henriette de Saint-Simon, née à Valognes le 19 juin 1709, mariée cette même année 1735 avec François-Charles Dancel, seigneur de Quinéville. Dix années plus tard, le 11 mai 1745, elle revendait la propriété au prix de 19 210 livres à Jacques d'Harcourt, seigneur et marquis d'Olonde. L'édifice se consistait alors « en cuisine, offices, laverie, caves, cavots, salles, grand cabinet et autres aistres, un escalier, grande cour, écurie, remises, petite cour y joignant, jardins potager et

bosquet au bas de l'un desdits jardins situé place des vieilles halles, jouxte et butte à la place des vieilles halles, au sieur Dursus seigneur de Varouville, la veuve Dubois du Saussey, aux Capucins, pont Secouret, au sieur d'Arqueville Simon, et à la voye tendant des vieilles halles à ladite rivière du pont Secouret ».



L'hôtel D'Harcourt sur le plan Lerouge de 1767

A la mort du marquis d'Harcourt, décédé à Valognes le 11 mars 1767, la propriété demeura en possession de sa veuve, Mme Elisabeth Charlotte de Maillart, qu'il avait épousé en 1740. Bien que fort âgée, cette dernière traversa douloureusement les événements de la période révolutionnaire ; arrêtée en 1794 elle fut décrite par le comité de surveillance comme « une femme fière et hautaine, une aristocrate enragée, ayant toujours chez elle des rassemblements de nobles et correspondant sans cesse avec les émigrés ». Selon l'abbé Adam (*Etude sur la ville de Valognes*, p. 162), « on avait d'ailleurs découvert à son domicile une paire de pistolets anglais à secret et une croix de Saint-Louis, double preuve de son incivisme et de son esprit contre-

révolutionnaire ». Au début du XX^e siècle, l'hôtel devient l'école libre des garçons, dite école Saint-Malo, détruite en 1944.



L'hôtel d'Harcourt, devenu école Saint-Malo, sur une carte postale du début du XX^e siècle

Un grand portail permettait l'accès à la cour, bordée à gauche par le corps de logis, ayant un simple plan quadrangulaire. La façade principale, enduite, était composée de sept travées et de deux niveaux d'élévation séparés par un bandeau horizontal. Les baies du rez-de-chaussée coiffées d'un linteau cintré avec une clef non sculptée, se distinguaient de celles du premier étage, couvertes d'un simple linteau droit. La toiture à croupes, ne possédait pas de lucarnes. Au vu des sources écrites disponibles, il semble que cette construction puisse être datée des années 1720-1730 environ, et attribuée en conséquence à M. Jacques-Antoine Malo de Saint-Simon.



HOTEL D'HEU (OU HOTEL DE GIBERPREY, DIT AUSSI HOTEL DE CAMPROND)- 75, RUE DE POTERIE



L'édifice situé au 75 de la rue de Poterie fit en 1578 l'objet d'un achat, effectué par François Marmyon de la Voutte, bourgeois marchand de Valognes, au dénommé Jean Guiffard, qui le tenait lui même d'une acquisition antérieure, faite en 1565 auprès de Michèle Vautier. En 1582, ce premier lot fut augmenté par François Marmyon d'une petite maison à usage de grange contigüe à la sienne. Un siècle plus tard, en 1678, l'ensemble est revendu par les héritiers de François

Marmyon à Adrien Clerel de Sortosville, qui le cède en 1685 à Hervé Leroux, sieur de Giberprey (issue d'une famille originaire de la paroisse de Tocqueville anoblie en 1466). En 1746, Suzanne et Françoise Leroux, les deux filles et héritières du sieur de Giberprey, vendent à Nicolas Levaillant de Basmesnil, avocat au parlement de Normandie, « *deux maisons ou grand corps de logis se tenant ensemble couvert d'ardoise l'un à porte cochère se consistant en un office, cuisine, laverie, salon, cellier, appentis et écuries, les chambres et greniers dessus étant, l'autre maison à usage de salle, chambre, et greniers dessus, un petit aistre en forme d'appentis au côtes pendantes derrières icelle, les cours et issues au derrière et un jardin potager au bout des cours fermé de muraille* ». Cette demeure est restée ensuite en possession des héritiers de M. Levaillant jusqu'en 1857, date de sa vente à M. et Mme Duquesne. Revendue en 1880 à M. Guillemain, puis en 1907 à M. et Mme Boudillet, elle appartient depuis 1973 à la famille Beaugrand.

Nous ignorons le lien unissant cette propriété à Monsieur d'Heu, officier portant entre 1750 et 1779 le titre de Commissaire des guerres, qui lui a usuellement laissé son nom. Dans *L'état général des gentilshommes de Valognes* dressé en 1778, ce dernier est mentionné comme étant veuf avec un enfant à charge et cinq domestiques à son service. En 1780, Monsieur d'Heu est encore signalé dans la capitation des nobles au nombre des habitants de la rue de Poterie, mais il semble qu'il fut seulement locataire de l'édifice, et non son propriétaire. Nous ne maintenons ici l'appellation d'hôtel d'Heu qu'en raison de la tradition orale dont nous avons hérité, mais il est évident que la référence à M. de Giberprey, son commanditaire présumé au XVIII^e siècle, serait plus légitime.

La façade sur rue de l'hôtel est entièrement traitée en pierre de taille calcaire. Elle se compose de huit travées, superposant un rez-de-chaussée percé de baies à linteau cintré et un premier étage de fenêtres à linteau droit, séparés par un bandeau horizontal. L'étage de combles est éclairé par trois lucarnes à fronton. Le porche du passage cocher menant vers la cour est reportée à l'extrémité gauche de la façade. Selon des critères stylistique, il semble que cette façade puisse être datée soit de l'extrême fin du XVII^e siècle, soit des toutes premières années du siècle suivant. L'attribution de la commande reviendrait donc au sieur de Giberprey, qui avait acheté l'édifice en 1685.

L'élévation postérieure de l'édifice a préservé l'essentiel de ses dispositions des XVI^e et XVII^e siècles. Elle se signale en particulier par une imposante tour d'escalier circulaire et par plusieurs fenêtres à meneaux ou à simple croisillon. Le maintien des dispositions d'époque Renaissance détermine également la distribution des espaces intérieurs, avec grande salle de plain-pied et accès à l'étage par un escalier en vis logé dans la tour hors-oeuvre. Une cheminée avec écusson héraldique martelé, a également été préservée dans la salle du rez-de-chaussée. Le sommet de la tour d'escalier abrite une fuie à pigeons, ouvrant par une petite fenêtre à encadrement saillant et pierre d'envol.



Façade sur cour

Le petit bâtiment de commun bordant actuellement la cour du côté droit ne figure pas sur les plans anciens, qui montrent en revanche, à son emplacement, un escalier extérieur tournant à deux volées et un repos. Cet escalier a depuis été déplacé au centre du mur de soutènement du jardin en terrasse, qui se situe en nette surélévation par rapport à la cour et occupe tout l'arrière de la propriété. L'aile gauche, abritant une charreterie composée de deux grandes arcades en plein-cintre, apparaît en revanche sur les plans du XVIII^e siècle. L'hôtel d'Heu possède également un logement en

dépendance, installé dans une petite maison du XVII^e siècle, avec fenêtres à meneaux (partiellement restaurées), donnant sur la rue de Poterie.

HOTEL HEURTEVENT - 1, RUE DE GREVILLE

Par actes notariés datés du 2 janvier 1720 et du 18 février 1726, Nicolas Legendre vendait à Joseph Rouxel deux jardins potagers destinés à servir d'assise foncière à la propriété. Jean Rouxel y fait bâtir une petite maison, qu'il revend, le 13 janvier 1748, à Louis le Chosel, sieur de la Vallée. Vingt ans plus tard, ce dernier cède l'édifice au dénommé Jean-Michel Le Liepvre, qui y meurt en 1772. L'inventaire après décès qui est alors effectué n'indique pas que l'édifice ait subi de transformations ou d'extensions notables depuis sa construction. Le 14 décembre 1774 Jacques-François de la Mache, sieur du Féron, rachète la propriété. C'est probablement lui qui en assure la reconstruction, comme semblent l'indiquer les « *mémoires et quittances pour la construction de la nouvelle maison du sieur Féron* », inventoriées lors de son décès, survenu en 1783. Le 6 novembre 1826, la propriété est vendue à Antoine-Alexis-François Hurtevent par Jeanne-Félicité Françoise D'Ozouville, veuve de Eléonor Jean-Louis Le Trésor de la Roque. Né à Alleaume en 1786, officier sous l'Empire et chevalier de la légion d'honneur, il avait épousé à Valognes, le 24 novembre 1825, Rosalie Adélaïde Lecauf. Membre du conseil municipal, il devint ensuite capitaine (1831), puis commandant (1839) de la Garde nationale de Valognes, et meurt dans son hôtel le 3 février 1869. Son héritière, Adélaïde-Louise Antoinette Hurtevent, épouse en 1868 de François Julien Lescroel-Desprez, décède en 1908 en léguant la propriété à Mme Jacques Lescroel-Desprez, née Alexandrine Legrand, et à sa fille, Mme Pierre Laisné, née Camille Lescroel-Desprez.

Dans une note des *Disjecta Membra* du 9 octobre 1871, l'écrivain Jules Barbey d'Aurevilly dit de cette demeure « *c'est une vraie nostalgie de ne pas la connaître et de ne pas l'avoir à soi, c'est une nostalgie qu'elle vous donne cette scélérate de maison* ».



La façade sur rue, en moellon apparent, possède peu d'ouvertures. Deux baies éclairent le rez-de-chaussée, deux autres baies à garde-corps éclairent le premier étage. La façade sur le jardin, composée de sept travées, est beaucoup plus ouverte. Elle est recouverte d'un enduit à faux joints tirés à la pointe réguliers. A l'extrémité droite, les baies ne possèdent qu'un seul vantail. Les ouvertures du rez-de-chaussée sont surmontées d'un linteau cintré et celles du premier étage d'un linteau droit. La travée centrale est soulignée par une porte fenêtre, située au premier étage et ouvrant sur un balcon

à garde-corps en fer forgé, supporté par deux consoles en volutes. Trois lucarnes éclairent les combles. La grille en feronnerie ouvragée du portail d'entrée porte les initiales de la famille Hurtevent.

Bibliographie : Rémy VILLAND, « L'hôtel Hurtevent à Valognes », *Mélanges de la Société d'archéologie et d'histoire de la Manche*, 1985, p. 101-105.

HOTEL HEURTEVENT-DELISLE - 35, RUE DES RELIGIEUSES



Par acte du 8 mai 1726, Pierre de la Rocque, écuyer, conseiller du roi et receveur des tailles de l'élection de Valognes vendait à Nicolas Desfosses, marchand drapier et bourgeois de Valognes « *une maison cour et jardin située en la franche bourgeoisie de Valognes, rue Aubert* », cédée au prix de 6692 livres (AD14 cote 8E2752, information communiquée par M. Etienne Faisant). Il est précisé dans l'acte de vente que cette propriété avait été acquise le 15 octobre 1720 par à Pierre de la Rocque auprès du sieur du Larvy, lui-même acquéreur en janvier 1713 du sieur Jacques Jacquemin, sieur des Vallons. Ce dernier l'avait acheté antérieurement, en juin 1700, de noble dame Jeanne Dumour (?), devenue veuve la même année de Jacques du Prael, sieur de Maubray.

En 1746, Nicolas Desfosses vend à Jean-Antoine Heurtevent, avocat, bourgeois de Valognes, sieur de la Haulle une maison composée de trois salles avec chambres au dessus, donnant sur la rue Aubert (actu. rue des Religieuses). Cette vente, consentie pour la somme relativement modeste de 6 000 livres, correspond probablement à ce qui constituera ensuite l'assise foncière de la "maison Delisle". En 1766, Jean-Antoine Heurtevent agrandit la propriété en faisant l'acquisition de terrains voisins, achetés au sieur Meslin. En 1781, son fils revend à Jean-Edmond Davannier, sieur de la Bussière un *corps de logis bordant la rue Aubert, avec bâtiments en dépendance sur les deux côtés de la cour*. Cette description définit les dispositions de l'édifice tel qu'il existait avant sa destruction en 1944. En 1825, les petit fils de l'acquéreur, Jean-Charles Vaste et son frère revendent à leur tour l'immeuble au Docteur Delisle. Son fils, Léopold Delisle, archiviste paléographe, qui fut notamment l'administrateur général de la bibliothèque nationale, y naquit en 1826.

L'édifice, l'un des rares hôtels de la rue des Religieuses à avoir été détruit lors des bombardements alliés de juin 1944, fut reconstruit à l'identique lors des travaux de la Reconstruction. La façade sur rue reprend des dispositions remontant au dernier tiers du XVIII^e siècle. Entièrement traitée en pierre de taille calcaire, elle est composée de six travées et de trois niveaux d'élévation. La porte cochère menant vers la cour est décalée à droite de la façade. Les baies du rez-de-chaussée sont couvertes d'un linteau cintré tandis que celles des étages possèdent un simple linteau droit. Un bandeau horizontal reliant les appuis des fenêtres marque la division entre chaque étage. Trois lucarnes cintrées éclairent les combles.

HOTEL LEFEVRE DU HAUPITOIS (EDIFICE DISPARU) - RUE CARNOT

Jean Lefèvre, seigneur du fief de Haupitois à Lieusaint, était en possession de cet hôtel aux environs de 1600. Il fut l'époux de Marguerite de Ravalet, décapitée à Paris, pour inceste avec son frère Julien, le 2 décembre 1603. Hervé Lefèvre hérite en 1641 de la propriété de son père et y décède en 1692. L'édifice reste dans la famille Lefèvre jusqu'en 1749, date du mariage de Marie-Anne Lefèvre avec Hervé-Charles de Thieuville. Il passe en 1786 à la marquise de Thiboutot, née de Thieuville. L'hôtel est racheté par la ville en 1829 et abrite la sous-préfecture jusqu'en 1836. Il accueillera ensuite la perception de Valognes et le Cercle Catholique. En 1902, il est vendu au banquier Georges Lepetit, qui loue une partie de l'édifice à l'imprimerie du « Journal de Valognes », édité jusqu'en 1944.



Façade sur rue d'après une photographie du début du XX^e siècle

L'ensemble a été entièrement détruit lors des bombardements alliés de juin 1944. Seule une grille de garde corps d'un balcon donnant sur la rue a été préservée. Cet élément figure aujourd'hui parmi les collections du Musée de l'eau de vie et des vieux métiers de la ville de Valognes.

L'hôtel visible sur les anciennes photographies présentait principalement des élévations datant du XVIII^e siècle. L'ordonnance des fenêtres coiffées d'arcs cintrés de l'étage noble et le grand portail d'entrée ouvrant sur les jardins indiquaient cette période. Côté rue, plusieurs vestiges de l'édifice antérieur subsistaient toutefois : porte fenêtre coiffée d'un fronton triangulaire dans le style de la "seconde Renaissance Cotentinaise" et haut mur médiéval en pierre de taille dans lequel avait intégré le portail lui-même. La date portée de 1599, relevée jadis sur la porte cochère, se rapportait probablement à cette phase ancienne de la construction. Une série de mémoires d'artisans, relative à des travaux de second œuvre, atteste probablement l'achèvement de



L'hôtel après destruction, en juin 1944

la rénovation de l'édifice aux alentours de 1785. Vers 1791, l'inventaire après décès du marquis de Thieuville donne une idée de l'importance de cette propriété. Il énumère conjointement la *chambre de Marie*, la *chambre de monsieur le Comte d'Octeville*, la *chambre des demoiselles*, la *chambre de madame la marquise de Thiboutot*, la *chambre de monsieur le marquis*, la *chambre de madame la comtesse d'Octeville* et les *chambres des gens*. Il cite également plusieurs cabinets, deux gardes robes et l'*antichambre de Madame*. Ce document distingue également l'écurie du maître et celle des étrangers.



D'après le témoignage de Mademoiselle Le Bouteiller « lorsque l'on franchissait le porche, on pénétrait dans une vaste cour prolongée par un jardin en terrasse auquel on accédait par un perron d'une dizaine de marches. Cour et jardin étaient bordés sur la gauche d'un bâtiment en équerre. La porte d'honneur surmontée d'un arc en anse de panier reposant sur des chapiteaux corinthiens s'ouvrait au rez-de-chaussée sur un vestibule d'où s'élevait un bel escalier en pierres de Valognes orné d'une rampe en fer forgé. Le rez-de-chaussée était réservé aux domestiques. L'étage noble, aux vastes pièces habillées de superbes parquets Versailles était éclairé par de hautes fenêtres à petits carreaux ».

Façade sur rue, dessin de l'entre-deux guerres

HOTEL LOIR DU LUDE - 29, RUE DES RELIGIEUSES

L'hôtel Loir du Lude porte le nom d'une famille originaire de la région de Saint-Sauveur-le-Vicomte, déjà présente à Valognes au 17^e siècle : en 1638, Pierre Loir du Lude vendait une maison sise rue Aubert à Etienne Longuet. Cette famille était représentée au XVIII^e siècle à Valognes par Daniel Raoul Loir du Lude, chevalier, conseiller du Roi en sa cour des Aides à Paris, décédé en 1774, puis par son fils, Charles-Daniel Loir, sieur du Lude et d'Aureville, qui épousa en 1775 Elisabeth-Adélaïde de Mauconvenant de Sainte-Suzanne. Sur le plan de 1767, il existe déjà un bâtiment à l'emplacement de l'hôtel Loir du Lude, figuré de manière semblable à celui représenté sur le plan de Valognes de



1880. La première source connue concernant l'édifice est un acte de vente du 17 mai 1854, date à laquelle Pierre Charles Auguste Le Marois vendait à Jacques-Louis Frilley une maison située rue des religieuses, en face de l'hôtel du Louvre, correspondant à la propriété. Il en avait hérité de Louis François Auguste Le Marois son grand-père.

La façade sur rue de l'hôtel Loir du Lude s'organise en quatre travées et trois niveaux d'élévation. La porte cochère à simple arc surbaissé, est décalée sur la droite de la façade. Les fenêtres du rez-de-chaussée et du premier étage possèdent un linteau cintré, tandis que les baies du deuxième étage sont à simple linteau droit. Les deux niveaux supérieurs sont soulignés par un bandeau horizontal. La toiture est percée de deux lucarnes reportées aux deux extrémités latérales de la toiture. Cette élévation est commune à de nombreuses constructions valognaises du XVIII^e siècle.

L'hôtel Loir du Lude, comme beaucoup d'édifices valognais, a malheureusement perdu les enduits de façade qui le recouvraient au XVIII^e siècle

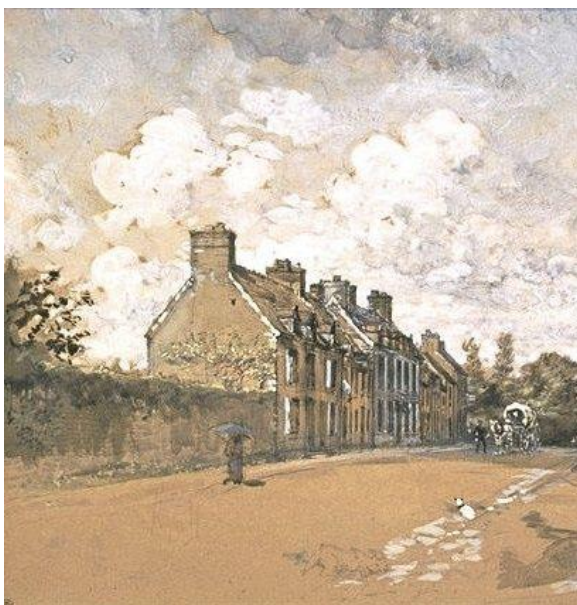
HOTEL DE LOUVIERES - 24, AVENUE FELIX BUHOT



L'hôtel de Louviers a été construit entre 1774 et 1776 en bordure de la nouvelle route royale de Cherbourg, dont le tracé résultait alors d'aménagements récents. L'acquisition du terrain, acheté au dénommé René Mitaine, bourgeois de Valognes, par Thomas-François-Michel Despierres, seigneur et patron de Louviers fit l'objet de trois contrats successifs, passés les 19 juillet 1774, 17 avril 1776 et 13 décembre 1778. L'acte de vente de 1774 indique que « *Lesdits seigneurs et dame de Louviers se somment et s'obligent de faire bâtir sur ledit terrain une maison de la façon qu'ils jugeront à propos* ». La construction de l'hôtel semble en

effet immédiatement consécutive à ce premier achat car, lors de la vente du 17 avril 1776, il est bien précisé que le terrain acquit jouxait le pignon d'une maison « *récemment faite construire par ledit seigneur et la dame de Louviers* ». Dans « *L'état général des gentilshommes de Valognes* » dressé en 1778, Monsieur de Louviers, habitait cette propriété, où il est recensé avec ses trois enfants et ses trois domestiques.

Le 21 avril 1788, son fils et héritier, Philippe-Michel Despierres, vend l'hôtel à Pierre Varin, expert géomètre, pour la somme de 13 060 livres. Passée la Révolution, en 1801, les soeurs de Saint-Augustin y installent une école, mais, par manque de place, elles doivent quitter la propriété en 1806. Le 5 février 1823, l'hôtel entre en possession du général d'Empire, puis député et sénateur, Jacques-Félix Meslin (1785-1872). Félix Buhot, peintre et illustrateur connu notamment pour ses illustrations des romans de Jules Barbey d'Aurevilly, était le filleul du général Meslin. Il naît dans cette maison le 9 juillet 1847, puis, devenu orphelin, y réside sous la garde de son tuteur. L'édifice, détruit par les bombardements alliés de juin 1944, a été, après guerre, entièrement reconstruit à l'identique par l'architecte Le Bouteiller.



L'hôtel de Louviers est constitué d'un corps de logis de plan massé double en profondeur. Les deux étages carrés qui en composent l'élévation prennent appui sur un niveau de soubassement, éclairé côté jardin par une série de soupiraux. Les façades sont formées de cinq travées qui s'ordonnencent, du côté de la rue comme sur le jardin, autour d'un faux avant-corps central à fronton triangulaire. Côté rue, ce fronton triangulaire abritait initialement une pierre d'attente destinée à recevoir des armoiries qui n'ont jamais été sculptées. Les baies se signalent par leurs linteaux ondulés à clé saillante.

Félix Buhot, détail de l'hôtel de Louviers sur une vue de la route de Cherbourg

L'HOTEL DU LOUVRE – 28, RUE DES RELIGIEUSES



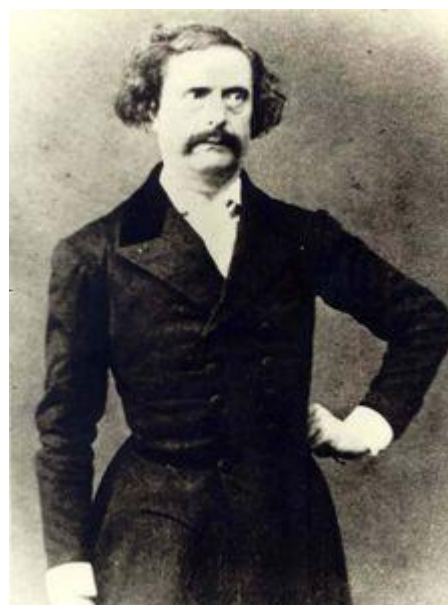
Les nombreux vestiges d'époque médiévale et Renaissance visibles parmi les bâtiments de l'hôtel du Louvre attestent l'ancienneté de son implantation. Sa première mention en tant qu'auberge remonte au 25 août 1707, date de l'assassinat de **Guillaume de Hennot**, écuyer, qui résidait alors sur place. Le 8 novembre de la même année, est relaté dans les sources judiciaires l'arrestation « *au milieu de la ville de Valognes* » de Nicolas Samuel, sieur de

Basmond, notaire royal et apostolique, qui, condamné pour « *fausseté bien prouvée* » fut conduit aux prisons de la ville. On apprend alors que l'huissier « *s'étant présenté à la porte des prisons, ayant même frappé et appelé inutilement le concierge qu'on voyait par la fenêtre, il fut réduit d'autant plutôt à conduire Basmond à l'hôtellerie du Louvre que Basmond faisoit des signes à ses amis qui passaient dans la rue, et au peuple qui s'attroupoit, et faisoit craindre quelque émotion* ». A la suite, est relatée l'intervention de **Jean René de Cussy**, noble local de quelque envergure et commandant de la garnison du lieu, qui accompagné de soldats et « *sous prétexte d'y rendre visite au sieur de Senecey, gentilhomme de ses amis qui y logeoit* », y organisa une sorte de coup de main contre les représentants de la justice, l'un d'eux se trouvant même percé à la cuisse d'un coup d'épée, et serait parvenu ainsi à libérer le sieur de Basmond, « *son homme d'affaire* ». (cf. René GUILLARD, *Histoire du Conseil du Roy depuis le commencement de la Monarchie*, Paris, 1718, p. 796 et suivantes).



En 1719 est à nouveau cité « *la maison où pend l'enseigne le Louvre* », lieu de résidence de Jean-Baptiste Morgan, conseiller du roi. L'édifice est ensuite régulièrement mentionné lors de ventes ou d'inventaires après décès (en 1726, 1744, 1770, 1793...). Outre une auberge, le Louvre abritait depuis le XVIII^e siècle un relais de diligence et un **relais de poste** aux chevaux. L'appellation « Hôtel du Louvre » est commune à un grand nombre d'autres relais de poste, sur tout le territoire français. Leur origine pourrait remonter à l'institution même du service des postes royales, sous le règne de Louis XI.

On relate que Marie Dorothée Desprez, veuve de Richard Marguerie et héritière en 1781 de la charge de maître des postes, y cacha à la Révolution plusieurs prêtres réfractaires. Elle fut sur le tard une proche du médecin **Félix Vicq d'Azir**, qui déclarait dans un acte du 22 mai 1795 vivre chez elle « *mais seulement pour y résider, y boire et manger à titre de pensionnaire* ». Notons qu'il s'agit ici du père du célèbre Vicq d'Azir, qui fut membre de l'Institut et médecin personnel de la reine Marie-Antoinette.



Note de frais de Jules Barbey d'Aurevilly, pour deux mois de coiffure et de produits cosmétiques, adressée à l'hôtel du Louvre

On dispose pour le XIX^e siècle de nombreuses précisions sur la vie de cet établissement et sa clientèle. En aout 1830 il hébergea notamment la garde particulière du roi **Charles X**, logé dans une demeure voisine, lors de son départ vers l'exil. **Alexis de Tocqueville** y établit son bureau de campagne lors des élections législatives, de 1837 à 1848, et y tenait ses permanences de député. Son hôte le plus célèbre reste toutefois **Jules Barbey d'Aurévilly**, qui y séjourna en 1871 puis y déjeuna régulièrement de 1872 à 1887. L'écrivain s'est directement inspiré du lieu pour situer le décor d'une nouvelle de son recueil *Les Diaboliques* intitulée « *Le Rideau cramoisi* ». Nous avons conservé certaines de ses notes de frais, indiquant un net penchant pour le rhum en carafe... La réputation culinaire de l'hôtel du Louvre est du reste soutenue par divers témoignages : En 1854, l'anglais John Murray écrivait, dans son *Handbook for Travellers in France* : « *Valognes. Hôtel du Louvre, kept by M. Guetté, one of the best cooks in France* ». L'appréciation est confirmée par un autre guide de voyage, indiquant la même année que le Louvre était alors « *renommé pour sa bonne cuisine et ses andouillettes, dites andouillettes de Valognes* » (*Guide classique du voyageur en France et en Belgique*, Paris, 1854).



La cuisine a conservé une cheminée monumentale datant de la Renaissance

La façade comprend trois niveaux d'élévation plus un étage de combles et se développe tout en longueur, sur un total de treize travées ordonnancées. En position latérale, au bas bout de l'édifice, une haute porte cochère mène vers la cour des communs, qui abrite des écuries, un très vaste hangar

à diligences et d'autres dépendances. Si la façade sur rue constitue une élévation homogène, caractéristiques des grandes demeures valognaises de la fin du XVIII^e siècle, l'analyse de l'édifice permet toutefois d'identifier les vestiges de deux constructions antérieures, initialement distinctes.



Le raccord entre ces deux entités primitives est marqué côté rue par un net décrochement et s'observe aussi dans la structure interne du bâtiment. La partie droite conserve un escalier droit datant du milieu du XVII^e siècle et intégrait initialement un passage couvert ouvrant côté rue par une porte massive, d'aspect médiéval. La partie droite, étendue sur neuf travées, est cependant celle qui présente les éléments architecturaux les mieux préservés et les plus anciens.

Elle présente encore, côté cour, sa tour cylindrique d'escalier en vis, dont la toiture en poivrière couverte de lauses de schiste abrite une petite volière à pigeons. Plusieurs éléments datant de la même période - cheminée monumentale de la cuisine, consoles prismatiques soutenant les poutres et portes à encadrements chanfreinés - subsistent à l'intérieur de l'édifice et permettent d'identifier une phase d'occupation remontant au second tiers du XVI^e siècle.



Façade sur cour, avec escalier en vis logé dans une tour circulaire

A l'étage, toutes les chambres ont en revanche été réaménagées au XVIII^e siècle. Elles ont conservé pour certaines leur cheminée et leurs boiseries de style Louis XV, en particulier la chambre n°4, qui fut dit-on occupée par Barbey d'Aurevilly.

La salle de restauration et la salle de bar du rez-de-chaussée ont été entièrement refaites dans les premières décennies du XX^e siècle, suite probablement à un incendie survenu en 1885 (Dans un courrier du 21 février 1885 adressé à Mme de Bouglon, Barbey indique que l'hôtel avait subi, cette année là, un important incendie, provoqué semble-t-il par les éclairages au gaz de M. Maréchal, propriétaire des lieux ; *Correspondance générale*, vol. IX, Paris, 1989, p. 141). Le décor de miroirs couvrants fut ensuite complété, dans la petite salle, par un ensemble de panneaux peints sur toile signé de la main d'Alice Courtois, décoratrice parisienne qui dessina également l'ameublement. Ces panneaux peints datant des années 1920 figurent des monuments du patrimoine local (gare maritime de Cherbourg, Grand Quartier de Valognes, Cour de Flottemanville-Bocage...).





D'autres vestiges d'habitats anciens sont visibles parmi les communs, à l'intérieur de la cour, où plusieurs ailes et corps de bâtiment forment un ensemble complexe et très enchevêtré. On distingue en particulier, au nombre de ces dépendances, un vaste hangar à diligence du XIX^e siècle, affecté aujourd'hui à un usage de garage. Deux boxes à chevaux, jointifs, abritaient les étalons servant à tracter l'omnibus de l'hôtel, avec lequel on faisait jadis la navette jusqu'à la gare de chemin de fer.



A l'étage du hangar subsistent un séchoir à linge, avec ses claustras en bois, ainsi que l'ancienne sellerie, pratiquement intacte. La serre située sur l'arrière des écuries a perdu en revanche son vitrage et son ancien chauffoir. Ces différentes constructions, partiellement édifiées en brique, semblent de peu postérieures à 1885.

L'hôtel du Louvre est inscrit au titre des Monuments historiques depuis mars 2012.

Boxes à chevaux et ancien hangar à diligences



Scellerie



Remise

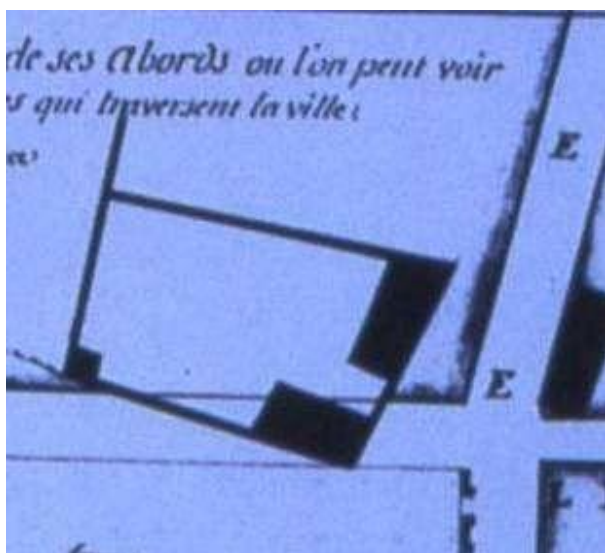
HOTEL MARNIERE DE SAINTE-HONORINE - 7, PLACE DU CHATEAU



Vue animée de la place du château de Valognes, vers 1780

Par acte du 31 décembre 1757, Louis Marnière de Sainte-Honorine, curé de Valognes, vendait à Guillaume Leballois un terrain situé à l'angle de la place du château et de la rue Thurin (actu. Henri Cornat), moyennant une rente de 31 livres 50 sols. Les immeubles édifiés sur ce terrain par M. Leballois passent par héritage à sa fille, Mme Legoupil, née Leballois, puis à la fille de cette dernière, Mlle Pauline Legoupil, qui épousa Julien de Clamorgan. L'aile donnant sur la place Henri Cornat apparaît sur le plan Lerouge de 1767, dans une zone partiellement soumise à alignement. L'édifice est également documenté par plusieurs plans de la place du château, dressés dans le cadre des projets

d'aménagement urbain entrepris au cours des années 1770. Il figure également en élévation sur une vue de la place du château antérieure à la Révolution française.



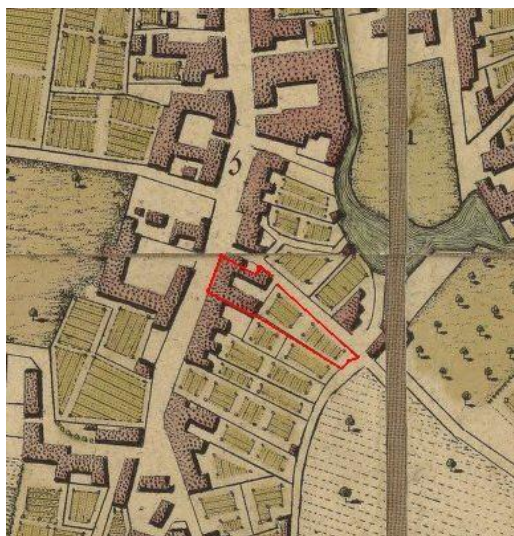
L'hôtel Marnière de Sainte-Honorine. Détail d'un plan d'aménagement de la place du château levé vers 1771-1775

Un plan de 1775 indique notamment que cette demeure, appartenant alors au sieur Legoupil, avait été « *bâtie depuis peu et sur un plan qu'on lui avoit donné* ». Il semble donc que le commanditaire se soit conformé aux plans exécutés par les ingénieurs du roi pour l'aménagement de la nouvelle place. La baie d'axe de la façade donnant sur la place du château porte la date de 1760. L'observation du bâtiment, et en particulier de la façade arrière sur jardin, permet de déceler la trace d'une structure, vraisemblablement antérieure à la seconde moitié du XVIII^e siècle, remaniée et intégrée au bâtiment actuel. L'édifice, endommagé lors des bombardements américains de juin 1944 a été restauré après guerre.

L'édifice est constitué de deux ailes perpendiculaires délimitant une cour intérieure. Le corps de logis donnant sur la place du château est édifié sur un niveau de sous-sol voûté à usage de cave, supportant un rez-de-chaussée surélevé abritant les pièces de service et un étage carré. La travée centrale est occupée par un escalier tournant à mur d'échiffre. L'aile donnant sur la rue Henri Cornat est précédée d'une petite cour plantée d'arbres. Sa façade se signale par l'alternance irrégulière des baies du rez-de-chaussée, traitées en grandes ouvertures, à la manière de devantures de boutiques, ou en fenêtres étroites. Sur les deux façades, les baies du rez-de-chaussée et les fenêtres pendantes de l'étage en surcroît sont couvertes d'arcs segmentaires, tandis que les baies de l'étage carré sont à linteau droit. Ce traitement différencié des baies de l'étage et du rez-de-chaussée est une constante des demeures valognaises du XVIII^e siècle. Un bandeau horizontal court à hauteur d'assise des baies de l'étage. Tandis que la façade donnant sur la place est recouverte d'un enduit, la façade sur rue présente un parement en pierre de taille calcaire.

HOTEL MARTIN DE BOUILLON - 45, RUE DES RELIGIEUSES

La famille de Creully possédait dès le premier tiers du XVIII^e siècle une maison occupant pour partie l'emplacement de l'actuel hôtel Martin-de-Bouillon.



Emprise de l'hôtel Martin de Bouillon sur le plan
Lerouge, 1767

En 1734, cette demeure comprenait notamment cave, salon et cuisine en rez-de-chaussée, chambres à l'étage et greniers. En 1753, puis en 1763, Jean Nicolas de Creully augmente l'assise foncière de la propriété en se portant acquéreur de deux autres maisons mitoyennes. Un acte du 26 juillet 1773 consécutif au décès du commanditaire indique que l'ensemble formait désormais « *un seul et même corps de logis* » et nécessitait des réparations urgentes. Ce document précise aussi que Marie Julienne Cauvin du Ponchais, veuve de Jean-Nicolas de Creully, y résidait déjà depuis plus de 14 ans, soit depuis 1759 au moins. Elle y demeure encore par la suite, jusqu'à son décès survenu en 1780. L'hôtel est revendu le 20 juin 1781 par son héritier, Guillaume Jacques-Guy Lucas, sieur de la Métairie, au profit Jean-Baptiste Hurtevent. L'acte de vente

mentionne alors un édifice « *consistant en deux salles sur le bord de la rue Aubert, un grand vestibule entre les deux, une grande porte cochère avec les cabinets et offices au derrière, les chambres, cabinets et greniers au dessus avec un escalier pour les accéder, une cour au derrière et deux ailes de maisons aux deux côtés* ».



Le 9 septembre 1782, Marie-Françoise-Léonore Hurtevent, sœur et unique héritière de Jean-Baptiste Hurtevent, revend la propriété à Constantin-Frédéric Thimoléon du Parc, seigneur et patron de Barville. Constantin-Frédéric Thimoléon du Parc, né au Mesnil-au-Val (au manoir de Barville, qui fut la propriété au XVI^e siècle du célèbre Gilles de Gouberville) le 13 décembre 1759, fut colonel de cavalerie, chevalier de l'ordre de Saint Louis, membre de la chambre des députés de 1815. Emigré

avec sa famille en 1791, il servit dans l'armée des Princes lors de la Révolution. « *Le 31 mars 1814, il conduisit ses trois fils, qui ne l'avaient jamais quitté, sur la place Louis XV, et tous quatre furent au nombre des fidèles royalistes qui, après avoir arboré la cocarde blanche, allèrent au devant des alliés* » (Nicolas Viton de Saint-Allais, *Nobiliaire universel de France, Paris, 1816, p. 307*). On sait par ailleurs que Constantin Frédéric Timoléon du Parc, alors âgé de 127 ans, abrita le 31 décembre 1786 dans cet hôtel de la rue des Religieuses l'assemblée fondatrice de la loge maçonnique « L'Union militaire », dont il était lui-même le Vénérable (cf. Hugues Plaideux, dans *Revue de la Manche*, fasc. 150-151, p. 224).

La famille Duparc de Barville en reste propriétaire jusqu'au 14 avril 1837, date de la vente de l'édifice par la comtesse de Beaufonds, née Duparc de Barville, à Désiré Lucas de Couville. Le **29 mai 1863**, Louis Joseph Martin de Bouillon rachète l'hôtel à Hyacinthe Lucas de Couville. C'est lui qui aurait

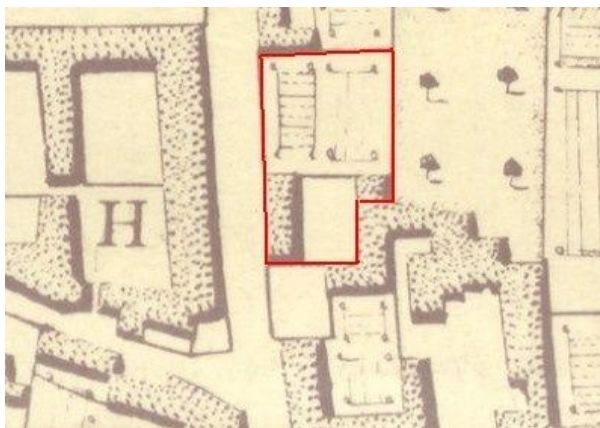
entrepris, en 1868, la réfection de la façade sur rue et l'aurait achevée en 1879. Il a laissé son nom à l'édifice.



L'hôtel Martin de Bouillon possède un **plan en L** composé d'un corps de logis sur rue flanqué d'un pavillon latéral ouvrant sur le jardin. Si la distribution générale de l'édifice semble reprendre pour l'essentiel celle du bâtiment décrit en 1781, l'élévation sur rue résulte d'une importante campagne de travaux, entreprise en 1868. Celle-ci se divise en deux niveaux d'habitation, séparés par un bandeau horizontal. Le rez-de-chaussée est percé en son centre d'une porte cochère encadrée de part et d'autre par quatre baies à linteau cintré de hauteurs inégales. La porte cochère est coiffée d'un arc cintré orné de claveaux en bossage et d'une agrafe à couronne de chêne. Le premier étage est percé de huit baies surmontées d'un arc surbaissé saillant. La corniche de la toiture, très saillante est soutenue par une rangée de modillons. Quatre lucarnes à encadrements de pierre adossés de volutes à décor floral éclairent les combles. Le pavillon latéral se divise en quatre niveau comprenant un rez-de-chaussée percé côté rue d'un simple oculus et un premier étage éclairé par une large fenêtre couronnée d'un fronton courbe. L'ensemble est couvert d'une haute toiture en pavillon. Une deuxième porte cochère donnant accès au jardin ouvre sur la rue du vieux château, à l'arrière de l'édifice. Martin de Bouillon est aujourd'hui le plus *Hausmannien* des hôtels Valognais.

HOTEL DU MESNILDOT DE CHAMPEAUX - 6, RUE LEOPOLD DELISLE

Charles-Edouard Duhamel, sieur de la Prunerie est cité en 1730 comme propriétaire d'une « maison et cour » avoisinant l'hôpital de la ville et le vaste terrain du presbytère, située à l'emplacement de l'hôtel du Mesnildot de Champeaux. Par mariage avec **Françoise-Marie-Duhamel de la Prunerie**, François du Mesnildot de Champeaux entre en 1733 en possession de la propriété. Tous deux sont nommés comme propriétaires de l'édifice dans des actes notariés datés de 1743 et de 1745. L'hôtel reste ensuite dans cette même famille - qui lui a laissé son nom - jusqu'au 6 avril 1786, lorsque **Jean-François du Mesnildot**, vend la propriété au dénommé **Jean-Robert Drouet**. Le sieur Drouet vivait encore dans cet hôtel en 1815.



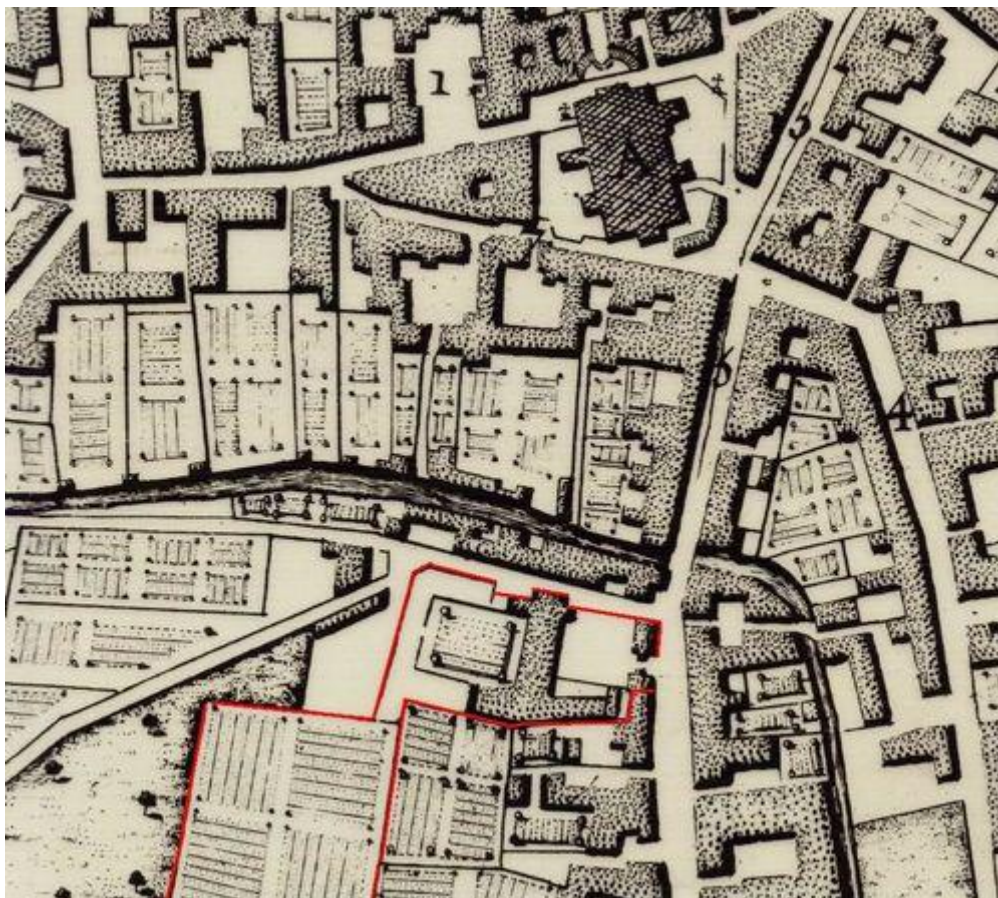
L'hôtel du Mesnildot-Champeaux sur le plan Lerouge (1767)

La façade sur rue de l'hôtel du Mesnildot de Champeaux, aujourd'hui traitée en moellons apparents (l'enduit d'origine a été malheureusement supprimé), est constituée de neuf travées. Une grande porte cochère, nettement décentrée, occupe la quatrième travée. Des ouvertures circulaires, éclairent un niveau de soubassement abritant anciennement des « caves et cavots » et permettant de compenser la déclivité de la rue. Le rez-de chaussée abritait en 1775 la cuisine, un office, une



laverie et la salle à manger. Dans les étages sont simplement signalés à la même date trois chambres, puis des greniers, ce qui semble indiquer que l'élévation de l'édifice aura été augmentée d'un niveau supplémentaire à une date postérieure. Cette reprise justifie probablement le caractère particulièrement dépouillé de la construction, simplement percée de trois niveaux de baies à linteaux droits. La façade postérieure est sensiblement identique mais ouvre pour partie sur une terrasse à balustres qui constitue le principal agrément de l'édifice. Un petit pavillon, qui logeait en 1775 un cellier et une chambre, occupe l'angle de la cour. En 1786, cet ensemble est décrit comme de composant d'un « *corps de logis situé rue de l'hôpital avec porte cochère sur ladite rue, une cour au derrière, les celliers, écurie, bûcher et autres bâtiments dans l'un des côtés d'icelle et un jardin potager à côté fermé de murs* ».

HOTEL DU MESNILDOT DE LA GRILLE (PUIS ECOLE LIBRE DE FILLES DE STEIN-MAIRIE) - 18, RUE DES RELIGIEUSES



Localisation de l'édifice sur le plan Lerouge, 1767

Il existait dès le 16^e siècle une importante demeure urbaine située à l'emplacement de l'actuel hôtel du Mesnildot-de-la-Grille. Cette propriété appartenait à **Guillaume Bastard**, lieutenant du bailli du Cotentin, important notable valognais, qui y résida jusqu'à sa mort en 1589 ou 1590. Lors de son décès, l'édifice comprenait deux salles et une cuisine en rez-de-chaussée, ainsi que quatre chambres à l'étage. Au nombre des dépendances, figuraient notamment deux boutiques donnant sur la rue, des étables, un fournil avec chambre à l'étage et une grange. L'ensemble s'étendait sur plus d'un hectare de terre.

Après la mort de Guillaume Bastard, la propriété est transmise par sa veuve, Aliénor André, à **Arthur du Moustier** son fils aîné, né d'un premier lit. Lors de son décès survenu vers 1640 celui-ci transmet à son tour la propriété à son fils, **Louis-Jacques du Moustiers**. Selon l'analyse proposée par Michel Viel, ce dernier aurait entrepris des travaux de modernisation de la demeure. Il serait notamment responsable de la construction du monumental escalier à trois volées tournantes, munies de balustres de pierre, qui occupe l'extrémité nord du corps de logis. A sa mort, en 1661, l'hôtel entre en possession de son fils et homonyme, **Jacques-Louis du Moustiers**, qui, le 24 juin 1730, vend la propriété à son neveu, **Jean-Antoine du Mesnildot**. L'hôtel reste ensuite dans la famille du Mesnildot jusqu'en 1895. En 1813 Jacques-Louis-Gabriel du Mesnildot y reçoit l'impératrice Marie-Louise, puis en 1830, son fils, Jean-Louis-Gabriel du Mesnildot, y accueille Charles X, en partance pour l'exil. En 1895, Marie-Gabrielle-Céleste née de La Gonivière laisse la jouissance de l'hôtel à

l'Archiprêtre de Valognes pour y installer l'école libre des frères de la Doctrine chrétienne. Après la séparation de l'Eglise et de l'Etat, le bâtiment est affecté à l'école libre des filles Sainte-Marie.



L'hôtel du Mesnildot sur une carte postale ancienne, vers 1910

La construction des années 1640 subsiste pour l'essentiel à l'intérieur de la structure de l'édifice actuel, mais elle a fait l'objet de profonds remaniements. La plupart des niveaux intérieurs paraît avoir été modifié, bien qu'il subsiste encore, dans l'une des pièces du rez-de-chaussée ouvrant sur la cour d'honneur, un plafond à solives peintes appartenant à cette période de construction. Il est pour le reste assez apparent que l'ensemble de la façade sur cour a subi une importante reprise dans le courant du 18^e siècle. Les percements ont été agrandis ou modifiés et un bandeau horizontal, séparant

initialement les deux niveaux d'élévation, a été bûché. La cour qui précède l'édifice a dans le même temps été mis au goût du jour, par l'aménagement d'un portail en demi-lune, avec grille en fer forgé au chiffre de la famille du Mesnildot, et par la construction des deux murs de clôture latéraux, agrémentés d'un décor d'ouvertures feintes et de chaînes en bossage. L'agrandissement et la modernisation des ailes flanquant l'arrière-cour, comprenant l'aménagement d'une orangerie à l'extrémité de l'aile ouest, se situent également dans le courant du 18^e siècle.



L'aménagement d'une chapelle, occupant jadis l'étage de l'une des ailes de l'arrière cour, attribuable à Jacques-Louis Gabriel du Mesnildot, se situerait dans le premier tiers du XIX^e siècle. En 1844, Jean-Louis-Gabriel du Mesnildot entreprend de construire une nouvelle orangerie, occupant quatre mètres de large et toute la longueur de la terrasse nord. Cette orangerie située au-dessus d'un niveau de caves, mesure 25 mètres de long et se divise en trois pièces. Six hautes baies couvertes en plein-cintre ouvrent du côté du parterre et donnent

accès à la galerie supportée par des poteaux en fonte. Les moulures chantournées des linteaux en plein-cintre sont reliées entre elles par un bandeau horizontal. Les angles de cet édifice sont ornés de chaînages traités en bossage.

HOTEL DU MESNILDOT SAINTE-COLOMBE - 1, PLACE DU CALVAIRE

L'hôtel du Mesnildot Sainte-Colombe offre, par contraste avec de nombreux autres hôtels valognais, un rare exemple de **maintien durable d'une même famille sur une propriété**. Dans la seconde moitié du XVII^e siècle, Thomas Picquenot sieur du Gauguier résidait déjà dans une maison située à son emplacement, et y décéda en 1696. Son fils, Nicolas Picquenot y mourut également, en 1706, ainsi que son petit-fils, Thomas, sieur de Lislemon, en 1734. L'édifice appartenait encore à la même famille au lendemain de la révolution. Elle ne fut vendue que le 7 mars 1832 par Madame de Royville, héritière de Anicer Lavavasasseur, sieur d'Hiesville, fils de Anne Louise Picquenot, à Madame Jacques-Louis-Gabriel du Mesnildot, née Lecourtois de Sainte-Colombe. En 1852, la famille Lecourtois de Sainte-Colombe revend l'hôtel à Vital-Sévère Dalidan, avocat, qui le cède à son tour, deux ans plus tard, à Monsieur Le Gardeur de Croisilles. Passé vers 1920 en possession de la famille Lemarquand, il est donnée en 1980 à la communauté des soeurs franciscaines réparatrices de Jésus-Hostie.

L'hôtel du Mesnildot Sainte-Colombe présente une **façade principale sur jardin**, constituée de six travées ordonnancées, intégrant un faux avant-corps central de deux travées. Le rez-de-chaussée, légèrement surélevé, repose sur un étage de soubassement, abritant une chapelle et ouvrant de plain-pied sur la rue Saint-Malo. Les baies du rez-de-chaussée de la façade sur jardin sont à arc segmentaire, avec un appui saillant et un garde-corps en ferronnerie, tandis que les fenêtres de l'étage sont à linteau droit. Le faux avant-corps est délimité par des chaînes de refend en légère saillie. Il supporte un fronton triangulaire percé de deux *oculi*, et comporte en son centre des pierres d'attente pour un décor héraldique non réalisé. La porte donnant accès au jardin est décalée en partie droite du corps de logis. Une date portée de 1760, inscrite en façade sur le cadran solaire, fournit un indice de datation pour cette construction, attribuable selon des critères stylistiques au milieu du XVIII^e siècle.



La **façade postérieure, donnant sur la rue Saint-Malo**, ne présente pas l'ordonnancement de la façade sur jardin. Elle conserve des traces de baies obstruées pouvant remonter au XVI^e ou XVII^e siècle, indiquant la reprise d'un édifice antérieur au XVIII^e siècle. Le foyer de jeunes filles en dépendance est accolé contre le mur pignon nord-est. Il occupe une construction des années 1950 ou 1960.

HOTEL D'OURVILLE (ECOLE COMMUNALE DES GARÇONS - EDIFICE DISPARU) - 15, RUE DE L'OFFICIALITE



Façade sur jardin de l'hôtel d'Ourville par Charles Jouas, 1942

L'hôtel d'Ourville appartenait au début du XVIII^e siècle à **Charles Adrien Félix de la Houssaye**, marquis d'Ourville, sieur de Pontrilly, et demeura dans sa postérité jusqu'au début du siècle suivant. En 1778, **Paul-Hyacinthe de la Houssaye** (1708-1780), officier aux gardes françaises et Chevalier de Saint-Louis y employait quinze domestiques. Un inventaire levé la même année précise que l'édifice comprenait alors trois grands corps de logis regroupés autour d'une cour, et abritait un salon de compagnie, une salle à manger, sept chambres, trois appartements, cuisines, offices et autres communs ainsi qu'un jardin orné d'une grotte. Passé par héritage en 1780 à Ambroise-Gabriel-Charles de la Houssaye, l'hôtel est transmis en 1782 aux deux filles de ce dernier, Ambroisine-Marie et Henriette-Louise-Adélaïde. La maison reste alors en jouissance de leur grand-mère, la marquise d'Ourville, née Ambroisine Doynel, jusqu'à son décès survenu en 1793. En 1805, la propriété est revendue au profit de Nicolas Lecroisey, docteur à Valognes.



L'hôtel d'Ourville sur le plan Lerouge, 1767

En 1816, l'hôtel, comprenant « une maison de maître composée d'une cuisine, une laverie, double offices et deux cabinets au rez-de-chaussée, un salon de compagnie avec antichambre (...), une salle à manger avec un poêle en faïence (...), quatre chambres à coucher sur l'aile gauche de cette maison, un cabinet de toilette et une armoire à quatre panneaux en garde-robe, deux autres chambres à l'aile droite (...) et les greniers faisant le comble couverts en pierre ; plusieurs escaliers servant à l'accession

desdits appartements, écuries, remises, caves cour, puits, porte cochère sur la rue et une autre cour à fumier », ainsi que des jardins et autres dépendances, est acquis par le docteur Bernard Blény, pour la somme de 12 000 francs. La veuve du docteur Blény, s'étant installée en 1829 dans l'hôtel Saint-Rémy, rue des Religieuses, loue ensuite l'hôtel d'Ourville, qui abrite en particulier, à partir de 1837 la « Chambre de lecture de Valognes ». En 1842, elle revend l'édifice à la ville de Valognes, pour y installer **l'Ecole des Frères de la doctrine chrétienne**. Les frères firent alors construire une aile sur le jardin pour abriter les salles de classes. « L'école ouvrit ses portes à la rentrée de 1845 et ne comptait pas moins de 270 élèves d'après le procès verbal du 16 février suivant » (note de Mlle Lebouteiller). En 1892, l'école des Frères était remplacée par une école communale. L'édifice a été détruit par les bombardements alliés de juin 1944.



Hôtel d'Ourville, la salle de classe construite entre 1842 et 1845, carte postale ancienne, vers 1900

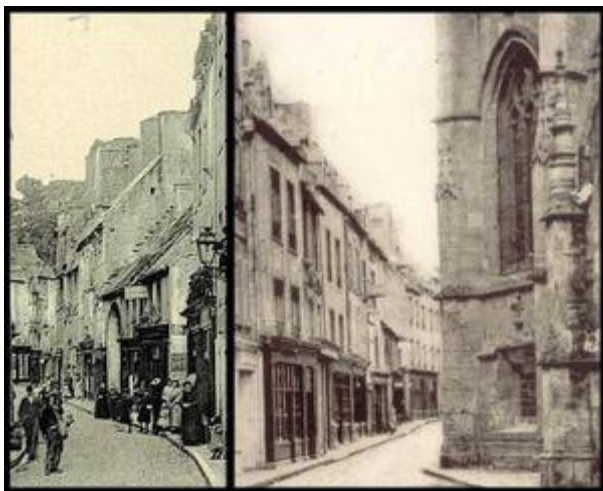
Mlle Le Bouteiller donnait de l'hôtel d'Ourville la description suivante : « Au centre, au fond de la cour, s'ouvrait la porte d'honneur. Une légère saillie du bâtiment, encadrée de bossages et surmontée d'un fronton triangulaire, la mettait en valeur. Deux portes, aux angles, utilisées pour les services, équilibrait cette façade. Les ailes étaient occupées par les communs. L'ensemble comportait un rez-de-chaussée, un étage et des combles éclairés par des lucarnes « en chien assis ». Face au Merderet, sur l'autre façade, un escalier à double volée menait des appartements d'apparat au jardin, tandis qu'à l'opposée de cet escalier une tour carrée mettait une note pittoresque ».



1. *Félix Buhot, détail d'une tour d'escalier de l'hôtel d'Ourville, 1884*
2. *Tour d'escalier de l'hôtel d'Ourville, carte postale ancienne, vers 1900*

Cette tour carrée fut représentée en 1884 par Félix Buhot, avec pour légende « Pavillon et tourillon dans la cour d'entrée de la maison actuelle des frères de la Doctrine chrétienne, rue de l'Officialité ».

L'écrivain Jules Barbey d'Aurevilly s'est inspiré du Docteur Blény, l'un des propriétaires de l'édifice, pour l'un des personnages de sa nouvelle « A un diner d'athées », publiée dans le recueil *Les Diaboliques*.



1. *Aperçus de la façade sur la rue de l'Officialité, cartes postales anciennes, vers 1900*
2. *L'hôtel d'Ourville sur un plan d'urbanisme de la Reconstruction.*

HOTEL PELEE DE VARENNES (OU DE TOCQUEVILLE) - 34, RUE DE POTERIE

Cette propriété fut vendue en 1697 **par Guillaume Grip à Elisabeth du Chemin**, veuve du seigneur de Tocqueville. Elle comprenait alors une maison avec cour et jardin, une autre petite maison et une écurie. Le 24 avril 1713, Jacques Gallien, héritier de Nicolas Gallien, vend à l'héritier d'Elisabeth du Chemin, Guillaume Clérel, sieur d'Auville, la moitié d'une maison située rue de Poterie, jouxtant au levant « la maison neuve dudit sieur acquéreur ». L'hôtel avait donc été construit peu avant cette date. Le 6 nivôse an 14, Hervé Louis Bonaventure Clérel de Tocqueville revend cet hôtel à Bernard Henri Louis Hue de Caligny, propriétaire de l'hôtel de Grandval-Caligny, qui le cède le 1er mars 1811 à Eustache Mathieu Albert Molbec, sieur de Briges. Le 3 février 1820 l'hôtel de la rue de Poterie est racheté par Adrien Pelée de Varennes. Adrien-Marie Joseph Pelée de Varennes, né à Montargis le 18 septembre 1769, époux de Amélie Catherine Françoise Lesage, fut ingénieur ponts et chaussées, et devint en 1830 maire de Valognes. En 1827, ce dernier acquiert les maisons sur rue cachant la façade de l'hôtel, et fait construire l'entrée actuelle, flanquée de deux colonnes et close par une grille en fer forgé.



Façade sur cour

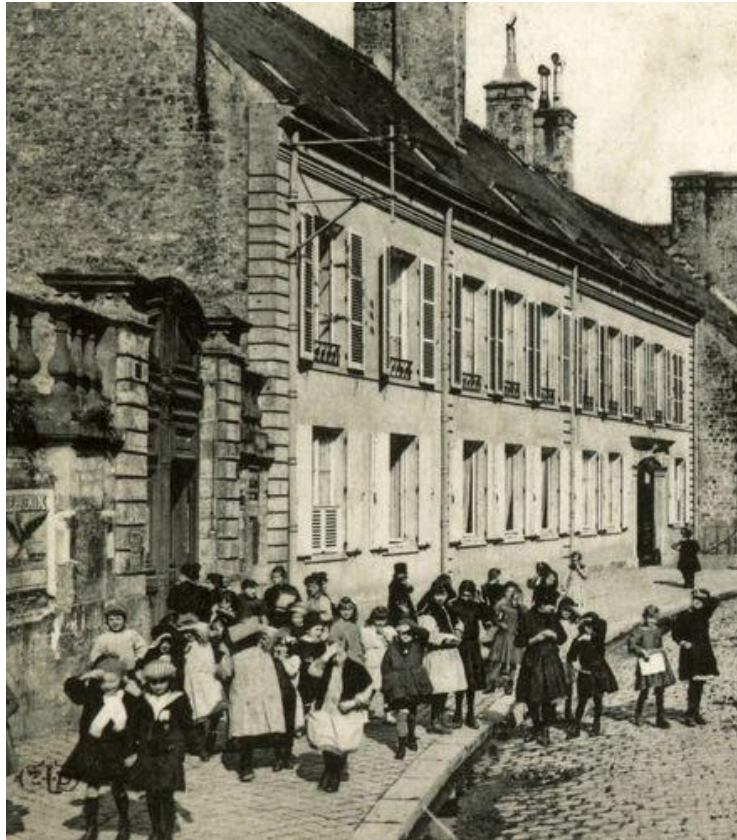
L'hôtel de Varennes, **édifié entre cour et jardin**, en retrait de la rue de Poterie, présente un plan massé. La façade se compose de sept travées délimitées aux angles de l'édifice par des chaînages d'angle traités en bossage. L'élévation s'organise autour d'un avant corps central, large de trois travées, entouré de par et d'autre par deux travées. Cet avant-corps central parementé en pierre de taille, est renforcé aux angles par des pilastres et couronné par un fronton triangulaire percé d'un oculus. L'accès à la porte d'entrée se fait par un perron en fer à cheval dont le palier abrite une porte menant au sous-sol. Le traitement des ouvertures du rez-de-chaussée - la porte d'entrée coiffée en plein-cintre et les fenêtres à linteau cintré - se différencie des autres baies du premier étage, à simple linteau droit. Deux lucarnes éclairent le niveau des combles. A gauche de la façade sur cour une

petite tour semi hors oeuvre renferme un escalier de service en vis. L'ensemble de l'édifice repose sur des **caves voûtées** destinées à abriter cuisine, laverie et cellier. L'édifice présente un plan double en profondeur, avec des **pièces en enfilade** au rez-de-chaussée tandis que le premier étage et les combles sont distribués grâce à un **corridor central**. Les combles renfermaient les chambres des domestiques.

HOTEL DU PLESSIS DE GRENADAN - 29, RUE DE POTERIE, VALOGNES



L'hôtel du Plessis de Grenadan avoisine rue de Poterie l'hôtel de Cussy, qui appartenait au XVIII^e siècle à la même famille. Le 11 mars 1780, François de Cussy, sieur de Nouainville vendait l'édifice à Guillaume Louis d'Arthenay pour le prix de 15 480 livres. Le corps de logis se consistait alors en « *plusieurs salles, avec porte cochère, sur le bord de la rue de Poterie avec chambres et cabinets au-dessus. . . couverts en ardoises, deux escaliers, une cour au derrière avec écuries, remises, appentis, un jardin potager fermé de murs juxte et butte au levant la rue de Poterie, au midy le sieur de Cussy de Teurtheville-Hague à cause des cours, maisons et jardin, au couchant par un jardin restant audit vendeur et au nord par le sieur de Cussy par rapport à son enclos* ». L'hôtel entre ensuite en possession de Louis Alexandre Etard de Bascardon, puis à sa fille Euphrasie, épouse de Louis René Guillaume du Plessis de Grenadan, qui a laissé son nom à la propriété. Ce dernier légua postérieurement la propriété à Joseph Marie Alphonse de Raquenel de Montmorel et son épouse Marie de Pontfilly. Le 5 janvier 1895, Eugène Bretel achète l'édifice, qu'il lègue ensuite à Raoul Ledoux.

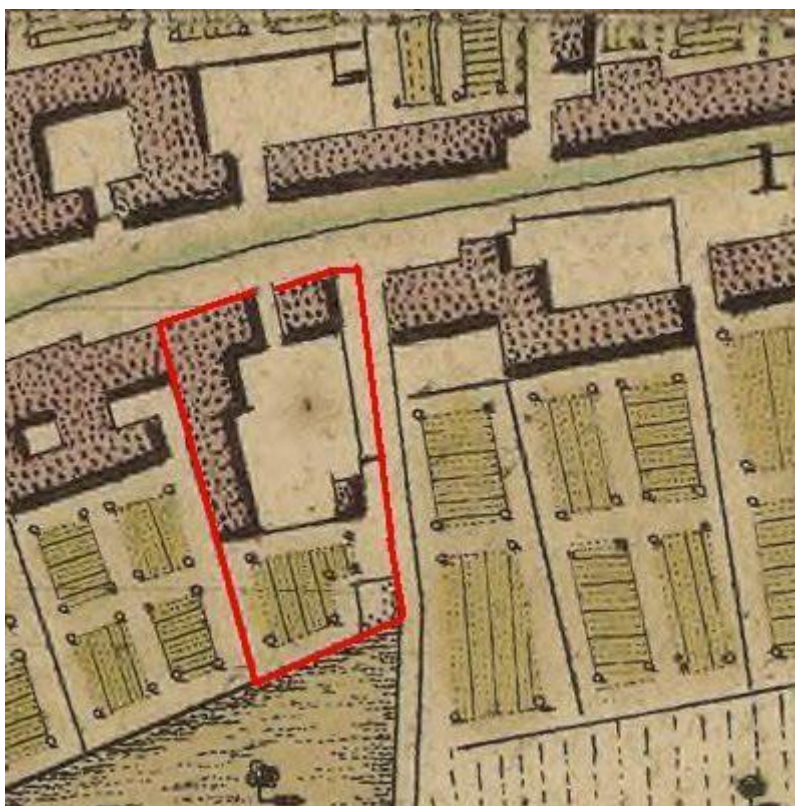


Valognes, hôtel du Plessis de Grénadan, carte postale ancienne, vers 1910

L'hôtel du Plessis de Grénadan possède une longue façade sur rue, composée de dix travées ordonnancées et rythmée par une succession de chaînes en bossage. Elle est recouverte d'un enduit récent, venu recouvrir un enduit au clou plus ancien, dont il est encore possible de lire la trace sur le mur pignon. Toutes les fenêtres présentent un simple linteau droit. La porte cochère placée sur la droite de la façade, a été intégrée lors de la modification de l'édifice, dans le courant du XIX^e siècle. Elle est encadrée de pilastres cannelés soutenant un linteau échancré à décor de feuilles de chêne et de rosace, avec un entablement et une agrafe en feuille d'acanthé très saillante. La toiture est désormais percée de cinq oeils-de-boeuf, chacun décoré d'une coquille. La façade postérieure ouvre sur une cour donnant accès à des vastes jardins surélevés.

HOTEL DU POERIER DE PORTBAIL - 68, RUE DE POTERIE

L'hôtel le Poerier de Portbail était au début du XVIII^e siècle en possession de Nicolas René Muldrac, seigneur de Sainte-Croix. A son décès, en juillet 1710, l'hôtel revint à son épouse Marie-Anne Le Bourgeois, puis fut transmis en 1741 à ses deux filles. Ces dernières avaient épousés d'importants seigneurs du Cotentin ; la première, Anne, étant mariée à Louis François de Hennot seigneur et patron d'Octeville-l'Avenel, et la seconde, Catherine, à messire Georges-Charles Clérel, seigneur et patron de Tocqueville. Plutôt que de partager l'hôtel, ces dernières en gardèrent, durant plusieurs années, la propriété commune. L'hôtel ne fut vendu conjointement que le 10 février 1753, à **François René de Hennot**, seigneur et patron du Rozel. L'acte de vente précise que l'édifice était alors constitué d'un « *corps de logis consistant en maison manable, escalier, écuries, remises, cuisine, celliers, boutique et autres aistres, cour et jardin potager, 4 ou 5 vergées, jouxte et butte la rue de Poterie* ».



L'hôtel du Poerier de Portbail sur le plan Lerouge, 1767

Le 27 octobre 1768, **Gérôme Bignon**, seigneur et patron de Joganville, époux de Marie Bernardine de Hennot, fille et unique héritière de Pierre François de Hennot, revendit l'hôtel à un autre membre de la famille, André de Hennot, colonel général de dragons, seigneur et patron d'Octeville l'Avenel, seigneur également de Gorges, du fief de Saint-Nazaire à Gréville-Hague et de Crosville. En 1787 André de Hennot employait à son service dans son hôtel de la rue de Poterie un maître d'hôtel, un cuisinier, un valet de chambre, une femme de chambre, un cocher, un jardinier, une gouvernante, une sommelière, une lingère et deux laquais. Le 1^{er} nivôse an 11 (22 novembre 1802), la veuve de ce dernier, Catherine de Thieuville, et son gendre Auguste-Pierre de Blangy échangèrent l'édifice, ainsi que plusieurs terres, contre le château de Saint-Pierre-Eglise, avec M. Erard de Belisle. En 1808, après la mort de ce dernier, sa veuve, Constance Simon de Carneville (1749-1825), revend la l'hôtel à M. Henry François Delanoüe, qui s'en sépare à son tour en 1815 au profit d'Adrien Bernardin Louis du Poërier de Portbail (1768-1855). « *Uni en 1810 à Joséphine Françoise de Chivré (1787-1831), fille du*

puissant détenteur de Sottevast, cet ancien colonel chef de division dans l'armée de Frotté en 1797, chouan et émigré, s'est distingué parmi ses pairs par son opposition résolue au gouvernement impérial » (Bruno Centorame).

Le 14 mai 1861, Louis Hervé de Portbail, son héritier, vend la propriété à **Marie Mottley**, veuve d'Alexis de Tocqueville. Elle y décéda le 2 décembre 1864, léguant la propriété à **Gustave Auguste de la Bonnivière de Beaumont**, ancien ambassadeur, ancien député et membre de l'Institut. En juin 1888, l'hôtel est revendu par le fils de ce dernier, **Antonin Emile Jules de la Bonnivière de Beaumont**, chef de bataillon dans l'armée d'Algérie, à **Joseph Bertin de La Hautière**, qui y résidait déjà antérieurement, en tant que locataire, avec son épouse Mathilde Anna Revault. Il est signalé lors de cette vente que la maison comprenait « *notamment cuisine, salles à manger, salon, bureau, chambres, cabinets, greniers, mansardes, communs grande cour et jardin* », et que les clotures et toitures de l'édifice nécessitaient réparation. L'hôtel appartient aujourd'hui à M. Henri de Tourville.



L'hôtel de Poërier de Portbail est formé d'un long **corps de logis de neuf travées** longeant la rue de Poterie et d'une aile en retour fermant la cour. Cet édifice intègre en rez-de-chaussée des portions significatives d'une construction Renaissance, datant de la seconde moitié du XVI^e siècle. Tout l'étage en revanche a été entièrement réinvesti et modifié dans la première moitié du XVIII^e siècle et les ouvertures de façade ont été modifiées et réordonnées. La cour s'accède par une porte cochère, encadrée de pilastres doriques. Les six

grandes baies à garde-corps en ferronnerie du premier étage éclairent les pièces en enfilade de l'étage noble, composé d'un salon, salle à manger et deux chambres. Les moellons du parement sont aujourd'hui apparents mais la façade était initialement enduite. La liaison entre le corps principal et l'aile en retour s'effectue par un corps de bâtiment coiffé d'une haute toiture en pavillon abritant un escalier monumental. Cet escalier tournant se compose d'une première volée droite menant à un repos, suivie d'une seconde volée double à montées divergentes donnant accès à un large palier suspendu. Cette articulation relativement savante permet de compenser les différences de niveau entre les deux ailes, héritage de la construction d'époque Renaissance initialement dotée d'un escalier en vis. L'aile en retour située en prolongement ne possède qu'une porte d'entrée en rez-de-chaussée, et deux grandes fenêtres passantes au premier étage, éclairant une chambre à coucher initialement dotée d'une alcôve encadrée de deux cabinets.

HOTEL LE PONT - 11, RUE MAUQUET DE LA MOTTE

Cet **édifice austère**, édifié en retrait derrière les grilles de son avant-cour, figure déjà sur le plan de la ville de Valognes en 1767. Il est construit sur un terrain appartenant à l'ancien domaine des évêques de Coutances, fieffé vers 1654 lorsque celui-ci fut cédé à l'abbé François de la Luthumière pour la construction du séminaire. Le **jardin recouvre un réseau de caves**, parfois interprétées comme un ancien souterrain menant du palais de l'évêque au château, mais il s'agit en fait **d'anciennes carrières souterraines**. Les constructeurs de l'hôtel ne sont pas identifiés, son nom actuel provenant de ses actuels propriétaires. L'édifice pourrait toutefois correspondre à une propriété vendue en 1759 par Charles-François Mauquest de la Motte, docteur en médecine et petit-fils du célèbre chirurgien, à un certain Jean-Charles des Landes, sieur des Carrières. En 1778 parmi les notables résidant dans cette rue sont cités M. de Quinéville, écuyer, marié, employant 7 domestiques, M. de Tanval, écuyer, et les Demoiselles Dancel de Vaudreville, nobles, employant un domestique.

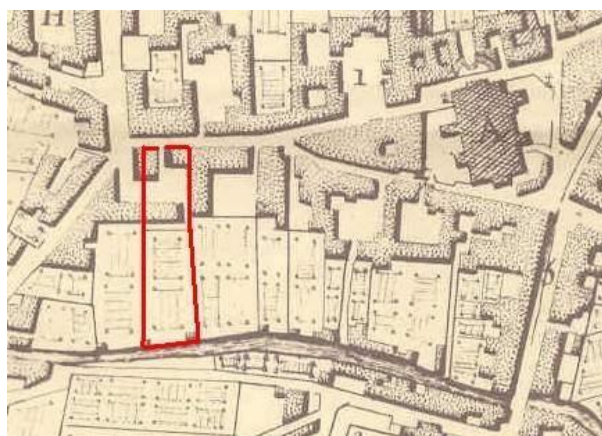
L'édifice, sinistré en 1944 mais réédifié à l'identique, se signale par son jardin, sorte de parc à l'anglaise vraisemblablement aménagé vers la fin du XIXe siècle, que dominait jadis un remarquable cèdre du Liban placé au sommet d'un tertre dominant la propriété.



Le jardin aménagé sur le site d'anciennes carrières souterraines

HOTEL PONTAS DU MERIL - RUE DE L'EGLISE

L'hôtel Pontas du Ménil occupe une portion de **l'ancien enclos de l'officialité**, dit aussi **manoir de la Cohue**, qui fut jusqu'au XV^e siècle le siège du **tribunal ecclésiastique de Valognes**. Le 16 octobre 1652, Gilles Diénis avait cédé ce manoir à Jaques Plessard, seigneur de Négreville et Pontrilly. Le 10 septembre 1655, ce dernier revendit l'ensemble à Robert Bardou, écuyer. La propriété se composait alors d'un « *bout de maison encommée* », destiné à prolonger une construction voisine (l'actuel hôtel **Viel de la Haulle**). La construction du nouvel édifice est achevée en 1663, lorsque Robert Bardou le transmet à son fils Jacques, à l'occasion de son mariage. L'hôtel est vendu le 6 août 1789 à Thomas Gallis. Né en 1743, bachelier en droit et avocat au parlement, conseiller du roi, procureur de Valognes, **Jean-Thomas Gallis de Mesnilgrand** fut maire de Valognes sous la Restauration (1813-1815). Il décéda à Valognes le 4 mai 1828. « *En 1789 il s'était allié aux idées nouvelles avait racheté une partie des biens confisqués à la maison de Colbert sous la Révolution et en particulier le manoir de la Cour* » (Géraud de Féral, *Notes pour servir à l'histoire d'Yvetot-Bocage*, p. 144). Il était le frère de Dom François Gallis de Mesnilgrand, prieur de Saint-Etienne de Caen, auteur d'une « *Oraison funèbre de Louis le bien aimé, XVe du nom* » (Tours, 1775). Dom François Gallis est aussi connu pour son « *Discours prononcé dans l'église de l'abbaye Saint-Etienne de Caen le dimanche 13 septembre 1789 lors de la bénédiction des étendards de MM les volontaires nationaux* ». Jean-Thomas Gallis de Mesnilgrand a servi de modèle à Barbey dans sa nouvelle « *A un diner d'athées* ». Le 14 floréal an 3, il revendait son hôtel à **Jean-Louis Pontas du Ménil**, qui lui a laissé son nom. Médecin, il figure le 31 décembre 1786 parmi les fondateurs de la loge maçonnique « *L'Union militaire* » réunis chez Timoléon du Parc dans l'actuel hôtel **Martin-de-Bouillon**. Echevin de la ville, il devient officier municipal en 1789 et premier président de la Société locale des amis de la Constitution. Il prend part à la rédaction des cahiers de doléance pour la ville de Coutances. Elu à la tête du district en 1790, Conseiller général en 1792 il est inquiété sous la Terreur. Il fut maire de Valognes de 1807 à 1813 et de 1817 à 1826. Jean-Louis Pontas du Ménil était l'oncle de l'écrivain **Jules Barbey d'Aurevilly**. Adolescent, ce dernier vint résider dans l'hôtel, et y conçut un amour de jeunesse pour sa cousine Ernestine. Incendié lors des bombardements alliés de juin 1944, l'hôtel Pontas du Ménil a été partiellement restauré par la suite. Il a conservé intacts sa façade sur cour et son escalier droit intérieur.



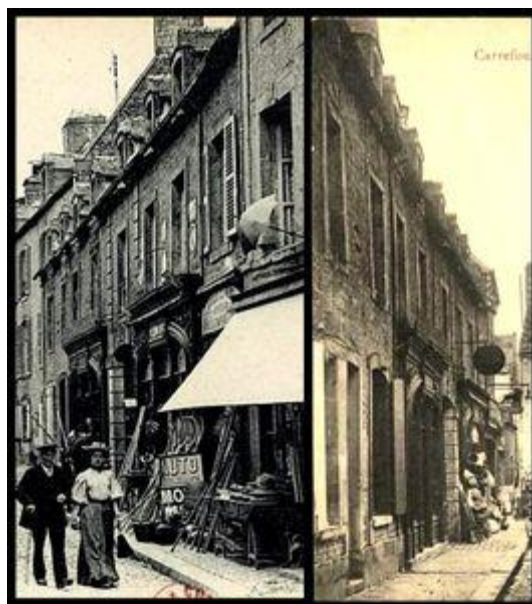
L'hôtel Pontas du Ménil sur le plan Lerouge de 1767

Le corps de logis entre cour et jardin possède un rez-de-chaussée surélevé et un étage carré, supportés par un étage de soubassement. Ouvrant de plain-pied sur la cour, le rez-de-chaussée domine en revanche les jardins situés sur l'arrière de la propriété. La façade principale, divisée en sept travées, se signale par son élévation ordonnancée en pierre de taille calcaire. L'élévation est agrémentée de bandeaux horizontaux et de chaînes harpées en bossage. Les baies sont coiffées de

plates-bandes à clefs saillantes brochant sur les bandeaux horizontaux de la façade. Une corniche à modillons souligne la toiture. Aucune lucarne n'éclaire les combles. La façade sur jardin a été entièrement remaniée après 1944. L'accès aux étages se fait par un escalier droit intérieur rampe-sur-rampe avec garde-corps à balustres.



1. *Façade sur cour*



L'aile sur rue, affectée à des commerces, présentait une élévation ordonnancée constituée de huit travées, rythmées par des chaînes verticales en bossage.

2. *Aperçu de la façade de l'aile sur rue, d'après des cartes postales anciennes*

L'hôtel Pontas du Ménil occupe une place à part parmi les autres hôtels particuliers de Valognes, aussi bien en raison de sa date de construction, antérieure à celle de la plupart des autres constructions, que par le soin apporté à sa façade. Il peut être rapproché du « logis de l'abbesse » de l'ancienne abbaye bénédictine royale de Valognes, où l'on retrouve, vers le milieu du XVII^e siècle, un traitement en bossages de la façade dans un « style Louis XIII » assez comparable.

HOTEL DE LA PORTE - 77, RUE DE POTERIE

En 1742, Claude Coysevox, fille du sculpteur Antoine Coysevox, vend à Madeleine Suzanne Guerran « *une maison consistant en une salle et cuisine, les chambres et greniers dessus* », située à l'angle de la rue de Poterie et de la chasse Saint-Antoine. En 1743, Madeleine Suzanne Guerran augmente la propriété de nouvelles parcelles adjacentes, achetées à Charles et Georges Pillet. En 1750, elle transmet l'ensemble de son bien à ses nièces, Jeanne et Marie-Françoise Guerran. En 1755, celles-ci revendent la propriété à Charles de la Porte, qui fut probablement le constructeur de l'hôtel, auquel il a laissé son nom, et où il résidait toujours en 1793. Son héritière, Marie-Charlotte de la Porte, mariée à Adrien-Charles-Michel Fouace, fait passer ce bien dans la **famille Fouace**, qui conserve la propriété jusqu'au 25 janvier 1822, date de sa vente à François Edouard Sellier. Le 19 août 1838, Camille Louis de Chivré, sieur de Sottevast et son épouse, Anne Louise du Mesnildot d'Amfreville, rachètent l'hôtel à Monsieur Sellier, pour en donner l'usufruit à leur fille, mariée à Paul-Emile-Edouard Montroud. Lors de cette vente, l'immeuble comprenait « *une maison couverte en ardoise consistant au rez-de-chaussée en porte cochère, cuisine, salle, salon, chambres au premier étage avec greniers au-dessus et mansardes, d'une aile donnant sur la chasse Saint-Antoine avec les cours et jardins et tous bâtiments en dépendant* ».

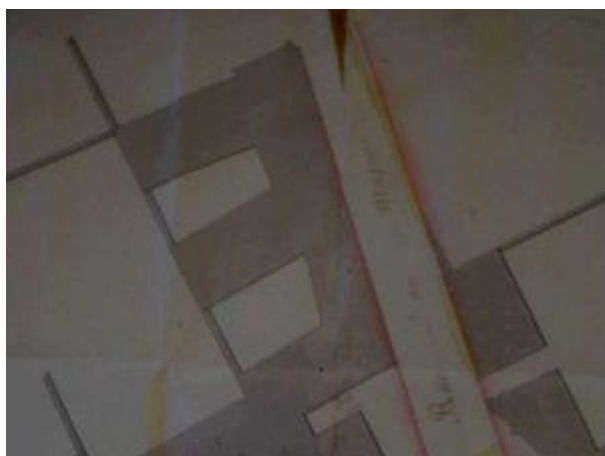
L'hôtel de La Porte est situé entre l'hôtel d'Heu et la rue Saint-Antoine. La façade sur rue, recouverte d'un enduit récent, est composée de sept travées, avec porte cochère reportée à l'extrémité gauche de la façade. Les deux niveaux de l'élévation, séparés par un bandeau horizontal, se distinguent par le dessin des ouvertures ; tandis que les baies du rez-de-chaussée sont coiffées d'arcs surbaissés, les sept baies du premier étage sont à simple linteau droit. Les combles sont éclairés par quatre lucarnes. La façade postérieure, ouvrant sur la cour, reprend une élévation similaire mais ne possède pas de fenêtres de comble.



L'aile en retour, longeant la rue Saint-Antoine, aveugle du côté de la rue, présente coté cour une élévation formée de trois travées, reprenant la superposition de baies à linteau cintré en rez-de-chaussée, et de fenêtres à linteau droit à l'étage, avec trois lucarnes éclairant les combles. Une porte ouvrant dans le mur pignon permet un accès direct depuis le premier étage de cette aile vers le jardin surélevé situé en fond de cour. L'édifice a conservé ses boiseries et plusieurs cheminées du XVIII^e siècle.

HOTEL DE PREMERE - 3, RUE ALEXIS DE TOCQUEVILLE

L'assise foncière de l'hôtel de Premère résulte d'acquisitions effectuées aux XVI^e et XVII^e siècles par la **famille Gourrault**. Dès 1559, Pierre Lucas avait vendu à Jean Gourrault le jeune un terrain proche de sa maison, située rue au Magnens, puis, en 1606, d'autres fonds mitoyens sont acquis par Robert Gourrault. En 1684, après le décès de Louis et Jacques Gourrault, la propriété entre en possession de Jean Abasquesné. Lorsque son héritier, Jean René Abasquesné, décède en 1745 dans son hôtel rue au Magnens, l'édifice est vraisemblablement achevé. En mai 1789, lors de la vente de la propriété par François-Henry Abasquesné au profit de Félix-Joseph Heurtevent, sieur de Prémère, l'édifice se composait « *d'un corps de logis avec cour et jardin potager en face, un autre jardin à côté fermés de murs, appartenant à droits successif à ses ancêtres, sis rue Magnens* ».



L'hôtel de Premère sur un plan levé en 1768

La façade sur rue, très sobre, conserve plusieurs vestiges indiquant l'intégration d'éléments anciens à l'intérieur de la façade de cet hôtel du XVIII^e siècle. Elle ne présente que peu d'ouvertures et ouvre par un portail avec porte cochère sur une cour dévoilant une façade plus soigneusement ordonnancée, divisée en huit travées. Les fenêtres sont coiffées d'un linteau cintré et les appuis des baies de l'étage noble sont reliés par un bandeau horizontal. Se développant tout en longueur, cet édifice simple en profondeur ne comporte qu'un seul étage d'habitation, porté sur un rez-de-chaussée à usage de celliers, cuisine et offices.



Hôtel de Premère, façade sur cour

HOTEL DE QUIERQUEVILLE - 11, PLACE CAMILLE BLAIZOT



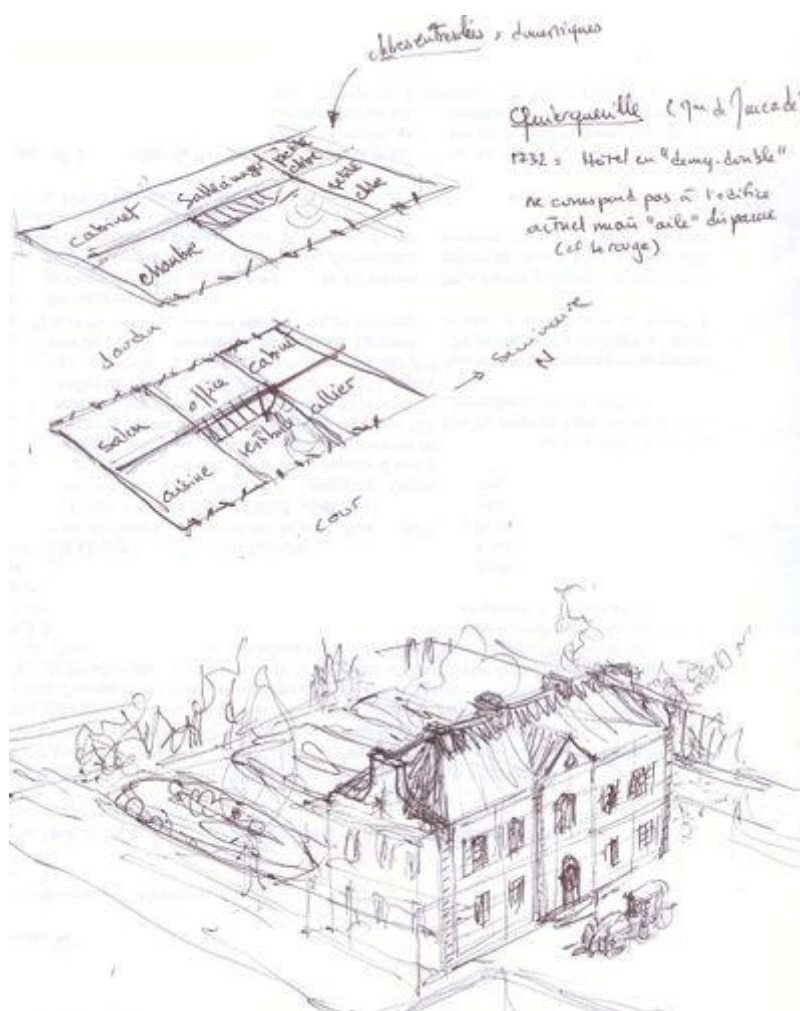
Entre 1717 et 1722, **Françoise de Marcadé**, « veuve de messire Bon Antoine Michel, écuyer, sieur de Quierqueville, dame et patronne de Saint-Martin-le-Hébert de Sigosville et de Courcy », acquiert par achats successifs 46 perches sur un terrain dit *de la grande carrière*, proche de l'ancien Séminaire. Le 13 novembre 1732, lorsqu'elle cède en viager sa propriété à Bon-Antoine de la Haye, il est précisé qu'il existait désormais une maison « *faite bastir par ladite dame sur ledit terrain pour y faire sa demeure* ». Bon-Antoine de La Haye entre en nue possession de l'édifice en 1744, et entreprend d'augmenter la construction d'une aile neuve, qu'il laissera inachevée. En 1768 l'ensemble est revendu par le sieur de La Haye à Alexandre-Nicolas Dubosc, bourgeois de Paris, négociant établi à Valognes, qui, la même année, accroît la propriété d'un jardin attenant de 9 perches. Ce dernier décède en janvier de l'année suivante et, le 11 août 1771, sa veuve cède la propriété à Nicolas-Louis-Eustache de Préfontaine, conseiller du roi, receveur des tailles de l'élection de Valognes. L'hôtel de Quierqueville est de nouveau vendu, le 5 octobre 1779 et le 17 avril 1784, passant successivement en possession des parisiens Nicolas Osselin et Jean le Canut, tous deux officiers et conseillers du roi. Il est racheté 25 août 1784 par **Edme Guiart**, receveur des finances de l'élection de Valognes qui le transmet à sa fille, Nathalie Guiard, épouse du général baron Pierre Baillod (1771-1853), officier d'Empire, chef d'état-major du général Lemarois, député et membre du conseil général de la Manche. Le 25 mai 1853 Nathalie Guiard cède la propriété à M. Ganilh. C'est semble-t-il dans cet hôtel que Jules Barbey d'Aurevilly situe la résidence du chevalier de Mesnilgrand dans la nouvelle « A un Dîner d'athées », publiée dans le recueil *Les Diaboliques*.



L'hôtel de Quierqueville sur le plan
Lerouge (1767)

L'hôtel de Quierqueville offre un exemple bien documenté d'hôtel particulier **construit ex-nihilo**, sur un terrain resté auparavant presque entièrement vierge de toute construction. L'édifice bâti par Françoise de Marcadé entre les deux dates extrêmes de 1717 et 1732 se composait d'une « *maison en demy double à usage de cuisine, salon, cellier, office, chambres, cabinets et greniers* », avec remise et écurie établis dans un bâtiment distinct. Le terme de « *demy double* » utilisé dans cet acte du XVIII^e siècle désigne une construction double en profondeur, procédé de distribution qui, à Valognes revêtait alors une certaine modernité. L'autre originalité novatrice de la construction réside dans son implantation en cœur de parcelle, entre « *une place vague en forme d'avant-cour* » d'un côté,

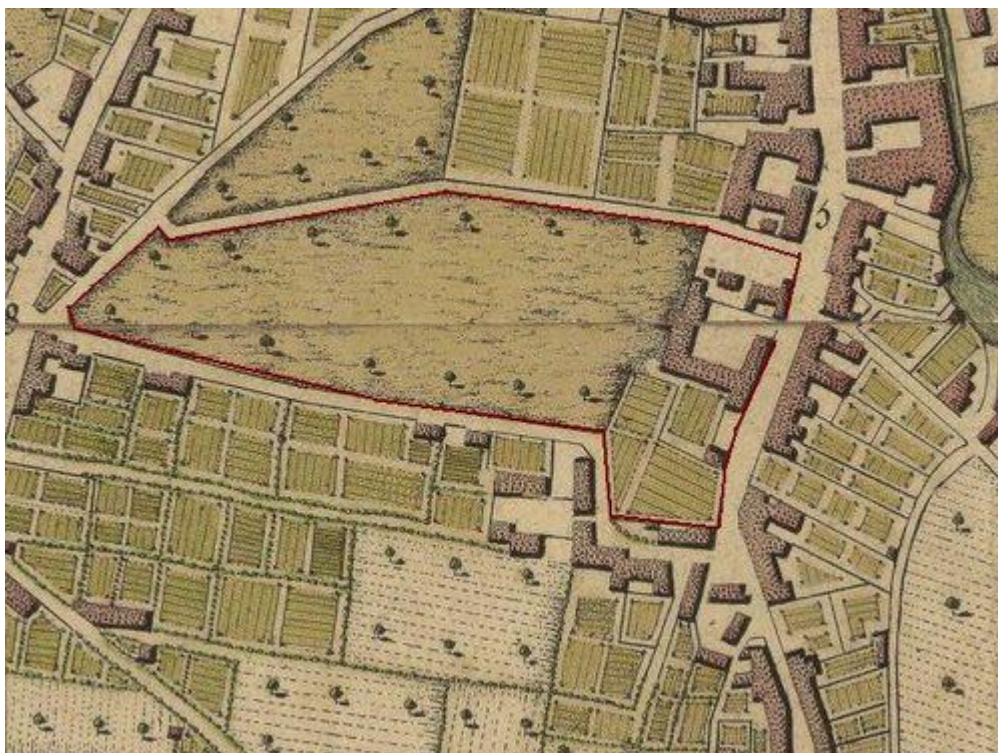
et « trois jardins s'entretenant sis en derrière ladite maison » de l'autre. L'inventaire après décès de Françoise de Marcadé, daté du 17 juin 1744, permet en outre d'appréhender l'organisation des pièces d'habitation. Le rez-de-chaussée, ouvrant de plain-pied par un vestibule donnant sur l'escalier, abritait des pièces de service : cuisine, office et cellier, ainsi qu'un salon et un petit cabinet « ayant vue sur le jardin ». A l'étage se trouvaient la salle à manger, « un grand cabinet ayant vue sur le jardin » et trois petites chambres.



Hôtel de Quierqueville, croquis schématique de restitution de l'état ancien

Le corps de logis édifié par Françoise de Marcadé, figuré sur le plan Lerouge de 1767 et le plan Folliot de Fierville de 1880, a malheureusement été supprimé par le docteur Ganhil, ne laissant subsister que l'aile en retour adjointe après 1744 par Bon-Antoine de La Haye. La façade principale de cette ancienne aile de communs, devenue corps de logis, édifiée selon une composition très horizontale, se divise en huit travées et deux niveaux d'élévation. Les baies à linteau cintré du rez-de-chaussée sont intégrées sous une série d'arcades formant décharge. Les baies du premier étage sont à linteau droit.

HOTEL SAINT-REMY - 38, RUE DES RELIGIEUSES



Emprise de la propriété sur le plan Lerouge, 1767

Jean-Antoine Lefèvre de la Grimonière possédait dès le milieu du XVII^e siècle une propriété occupant pour partie l'emplacement de l'actuel hôtel Saint-Rémy. A sa mort, en 1694, l'édifice passe à Hervé-Hyacinthe Lefèvre de la Grimonière qui y était né vers 1688/1689 et y décèdera le 30 août 1768. Maintenu en possession la famille de la Grimonière, cette demeure est ensuite louée, jusqu'en 1782, à Charles-Ambroise de la Houssaye d'Ourville.



Demi-lune et portail d'entrée

Au début du XIX^e siècle Madame de Tocqueville hérite de l'hôtel par sa mère, Madame Erard de Belisle de Saint-Rémy, née Lefèvre de la Grimonière. A partir de 1826, elle en loue une partie aux Frères de la Doctrine Chrétienne, qui y établissent une école de garçons. Elle le vend ensuite, en 1829, au docteur Blény et à sa femme, qui n'habitent de l'hôtel que l'aile située sur la rue (le docteur Blény, personnage ayant inspiré l'écrivain Jules Barbey d'Aurevilly, avait également acheté en 1816 **l'hôtel d'Ourville**, rue de l'Officialité). Le reste de la propriété continue, pour une partie, d'être **loué aux Frères de la Doctrine Chrétienne** et, pour l'autre, est affecté à la **gendarmerie à cheval**.

En 1843, Madame Esther de Brucan, veuve du docteur Blény, revend l'hôtel Saint-Rémy au Bureau de Bienfaisance, qui y installe les sœurs de la Congrégation de Saint-Vincent de Paul. L'acte de vente mentionne notamment que la rue Burnouf, amputant une partie des jardins de la propriété, était alors en cours d'aménagement. Il précise aussi que la congrégation des sœurs devait y administrer

un pensionnat de jeune fille et un atelier employant 80 à 100 demoiselles, auparavant installés dans l'hôtel de Thieuville (rue Pelouze). Les sœurs de Saint-Vincent de Paul viennent s'établir dans leur nouvelle propriété en 1845, après que la gendarmerie à cheval ait, pour sa part, investi l'hôtel de Thieuville. En 1865, une **chapelle dédiée à Saint-Vincent** est construite à l'extrémité nord de l'aile située en fond de cour. En 1955, le bureau de Bienfaisance, devenu le Bureau d'aide sociale, y crée des logements pour personnes âgées et un atelier de confection. L'ancien hôtel Saint-Remy abrite également des logements pour les personnes admises en centre d'aide par le travail.



Corps de logis entre cour et jardin

Lors de travaux effectués à l'hôtel Saint-Rémy, un liard de France daté de 1667 - indice potentiel d'une phase de la construction - a été découvert dans un mur situé à la limite de l'aile sur rue et de l'aile en retour fermant la cour au sud. L'inventaire après décès de Jean-Antoine Lefèvre de la Grimonière, rédigé le 16 mars 1694, permet de déduire que l'édifice se composait alors d'un corps d'habitation sur rue, comptant principalement deux pièces d'habitation par niveau, avec salon et cuisine au rez-de-chaussée, deux chambres avec un cabinet au

premier, un autre niveau de chambre au second étage. Au nombre des communs abrités dans une aile annexe sont mentionnés « l'écurie, le bûcher, le grenier dessus l'écurie, un aistre à usage de grange ». L'inventaire après décès de Charles-Ambroise de la Houssaye d'Ourville, rédigé le 5 avril 1782, évoque un **édifice beaucoup plus vaste**, comprenant de nombreuses pièces d'habitation. Son notamment citées la cuisine et ses annexes, une salle à manger et un salon de compagnie, cinq chambres dont « la petite chambre des enfants », et la « chambre de madame », ainsi que plusieurs offices, cabinets ou gardes robes, et un escalier. Cet hôtel comptait aussi une série d'au moins huit appartements, dont un était affecté à la cuisinière et un autre comptait deux lits de domestiques. Les dépendances comprenaient une cour et une petite cour, une écurie, une sellerie, une cave à cidre et plusieurs remises. La propriété ainsi décrite correspond probablement à celle qui figure déjà sur plan Lerouge de 1767, formée de trois longues ailes réparties autour d'une grande cour centrale. La construction du corps d'habitation situé en fond de cour semble en conséquence pouvoir être daté entre la fin du XVII^e siècle et le milieu du XVIII^e siècle environ.



Aile sur rue intégrant des vestiges de la construction de la fin du Moyen-âge

L'observation du bâti montre que l'aile sur rue comporte des vestiges d'un édifice médiéval, incluant des fenêtres à meneaux partiellement obstruées. L'aile située en fond de cour, dont l'enduit au clou a été refait, présente en revanche une élévation représentative des demeures valognaises du XVIII^e siècle. Elle se compose de six travées ordonnancées, abritant trois niveaux d'habitation séparés par des bandeaux horizontaux. Le rez-de-chaussée est partiellement surélevé sur un niveau de cave. Les deux niveaux inférieurs sont percés de baies à linteau cintré

tandis que le deuxième étage est éclairé par des fenêtres à simple linteau droit. La porte d'entrée est accessible par un perron de trois marches. A l'extrémité droite de la façade, une large porte au linteau chantourné permet d'accéder à la chapelle Saint-Vincent.



Chapelle Saint-Vincent de l'hôtel de Saint-Rémy

La chapelle Saint-Vincent est constituée d'un petit vaisseau de trois travées, s'achevant au nord par un chevet à trois pans. L'édifice est couvert d'une fausse voûte en plâtre sur croisées d'ogives. Aujourd'hui désaffectée, elle abrite un dépôt d'art religieux constitué d'éléments de statuaire, de mobilier et de peinture provenant de divers édifices de la ville.

Des travaux récents menés dans l'édifice ont entraîné la destruction de boiseries anciennes et les huisseries ont été remplacés par des ouvertures en PVC.

HOTEL SIVARD DE BEAULIEU - RUE HENRI CORNAT



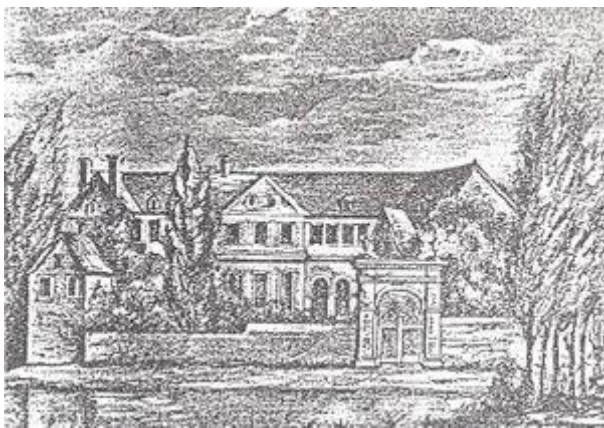
Le 2 octobre 1739 Laurent Antoine Sivard, sieur des Noires Terres, achète pour la somme de 20 000 livres à Bernardin Morin, une propriété située à Valognes, nommée « la terre des Noiremares ou du Haut-Pirou ». Cette propriété comprenait une maison avec « cuisine, salle, cellier, écurie, pressoir », et chambres et greniers au dessus. L'acte de vente précise également que le « grand corps de logis », couvert d'ardoise, était précédé d'une cour avec porte cochère et environné d'un jardin, d'un verger et d'autres pièces de terre. Cette propriété figure sur le plan Lerouge de 1767. Elle occupait assez précisément l'emplacement de l'actuel hôtel Sivard de Beaulieu. Vers 1765, Charles-Antoine Sivard, fils de Laurent-Antoine Sivard, augmente son héritage par l'achat d'une nouvelle propriété, nommée le manoir de Beaulieu, qui dépendait depuis 1479 au couvent des cordeliers de Valognes. Selon l'abbé Jean Canu, il aurait fait bâtir l'hôtel actuel vers 1782.



L'hôtel Sivard de Beaulieu sur le plan Lerouge de 1767

Charles Antoine Sivard de Beaulieu, issu d'une famille de bourgeois établie à Valognes depuis le XVII^e siècle, fut localement l'une des figures majeures de la période révolutionnaire. Né en 1742, il fut avocat et assesseur au bailliage de Valognes, puis président du tribunal. En 1774, il acheta la charge anoblissante de secrétaire du roi et devint également lieutenant général du bailliage du Cotentin, puis maire de la ville en 1790. Suspecté d'intelligence avec les ennemis de la République, il fit partie de la fournée des 19 personnes du district conduites à Paris le 15

juillet 1794 pour y être jugées par le tribunal Révolutionnaire. On se souvient que, ayant cassé une roue en chemin, le convoi n'arriva à destination qu'au lendemain de la chute de Robespierre, sauvant *in extremis* la vie aux représentants la ville estimée la plus farouchement monarchiste de toute la Normandie. Non trop rancunier Sivard de Beaulieu accèdera par la suite au rang de baron d'Empire et fut élu député de la Manche en 1818.



L'hôtel Sivard de Beaulieu, dessin, vers 1830



L'hôtel Sivard de Beaulieu, photographie, 1901



Vue de l'hôtel Sivard de Beaulieu depuis le jardin des cordeliers

De 1830 à 1871, l'hôtel abrite des **Carmélites anglaises**, qui, pour les besoins de leur communauté, font construire une chapelle en 1837. Le 5 août 1871 l'hôtel est revendu pour 80 000 francs aux religieuses du Refuge de Caen, qui abritaient des jeunes filles et des enfants. Le nombre grandissant des « réfugiés » les conduit à construire des dortoirs, une lingerie et une infirmerie, mis en service en septembre 1872. Les classes, les réfectoires et les dortoirs, ainsi que la chapelle, ont été totalement ruinés lors des bombardements alliés de juin 1944. L'hôtel lui-même a été incendié, perdant ainsi une aile. La chapelle actuelle, de style Reconstruction, a été reconstruite en 1959 par MM. Isnard et Epaud, architectes.

L'actuelle façade sur rue était initialement la façade sur jardin, le tracé de la route de Bricquebec ayant été modifié depuis. Son élévation s'articule autour d'un avant-corps central traité en pierres de taille, et délimité par des chaînes en bossage. L'ensemble est surmonté d'un important fronton triangulaire orné d'une pierre armoriale laissée en attente. Un perron en fer à cheval permet l'accès à la porte d'entrée. Cette dernière est coiffée d'un linteau en plein-cintre orné d'une clef saillante. Toutes les fenêtres sont couvertes d'un simple linteau droit. Un bandeau horizontal souligne le premier étage. Des oeils-de-boeuf éclairent les combles. Plusieurs cartes postales anciennes montre l'ancien portail détruit en 1944, qui ouvrait jadis sur la rue Saint-François.

HOTEL DE TANOUARN OU HOTEL DE CAMPROND (EDIFICE DISPARU)

– 30-32, RUE DE POTERIE



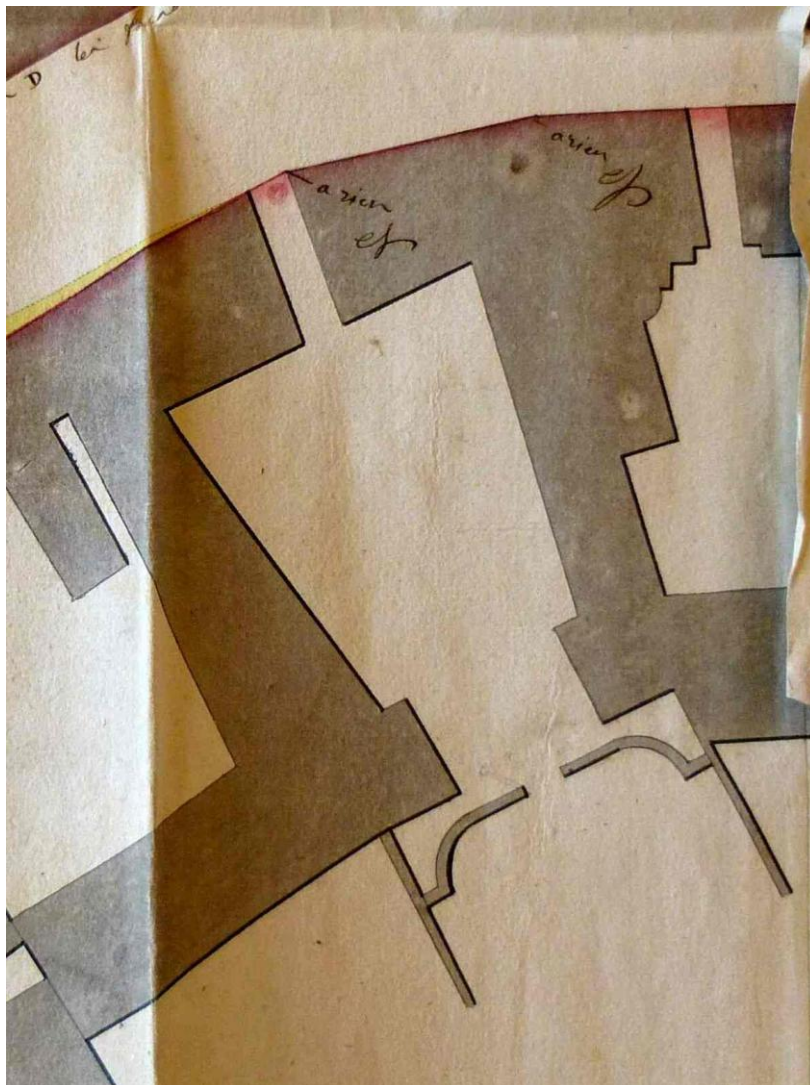
Détail du plan Lerouge, 1767

Le 29 janvier 1695, Hervé de Camprond, sieur de Sottevast, avocat au parlement de Normandie, achète à Guillaume Martin, sieur du Perron, président en l'élection de Valognes, « *une maison à luy appartenant composée de sales, chambres, cabinets, greniers, écuries et le jardin le tout fermé de murs sise rue de Potterye ayant pour jouxte et butte la rue de Potterye* ». Le 18 avril suivant, il augmente cette première acquisition en achetant à Catherine et Anne Vaultier une seconde maison, voisine de la précédente, comprenant « *salle, salette, cabinet, chambres, greniers, poulailler et escurie* ». L'acte de vente précise aussi « *que ce qu'il y a de carreaux de pierre à bastir dans lesdites maisons et court demeurent audit sieur acquéreur* ». **Hervé de Camprond va donc réunir deux tènements initialement distincts pour constituer l'assise foncière du futur hôtel de Tanouarn.**

Le 3 novembre 1727, son inventaire après décès recense les différentes pièces d'une vaste habitation, comprenant un rez-de-chaussée avec salle et cuisine, une laverie et un aistre à usage de boulangerie situé sous l'escalier, ainsi qu'un salon communiquant avec une petite chapelle et une autre salle. Le premier étage était alors occupé par trois chambres et deux cabinets. Il existait également un troisième niveau, avec une chambre avoisinant des greniers ainsi qu'un bâtiment en dépendance abritant un cellier et une écurie avec chambre à l'étage, occupée à cette date par le sieur d'Aigremont. Il ne s'agissait pourtant pas encore de l'hôtel dans sa forme achevée. Un accord de mitoyenneté conclu en 1736, nous apprend notamment que le sieur Guillaume de Camprond, héritier de la propriété, ayant pour projet de faire élargir sa maison pour en faire « *un demy double* », obtint de son voisin (hôtel de Vauquelin) l'autorisation de faire construire sur la totalité du mur mitoyen. L'inventaire des papiers de Guillaume de Camprond nous indique également qu'un marché fut passé en 1738 avec un maçon dénommé Samuel. L'année précédente, ce dernier avait déjà réglé un achat de pierre pour les travaux de construction à entreprendre.

Lorsque le 7 juin 1746, Madeleine Hervine de Camprond et son époux Charles François Léonor le Sage vendent l'hôtel, à Jean-Bonaventure de Beudrap, sieur de Sotteville, l'édifice se composait désormais « *d'un tènement de maisons, cour et jardin potager sis à Valognes consistant en une porte cochère et un vestibule servant d'entrée audit tènement, à main gauche en entrant dans la cour un cabinet de compagnie, une salle à manger, une autre salle, un escalier, une cuisine avec les offices, une remise, les chambres, cabinets et greniers et à main droite en entrant ladite cour, un vestibule, un escalier, un office, une cuisine, une remise, un autre office, les chambres, cabinets et greniers dessus. Au fond de la cour, deux écuries, deux celliers, chambres et greniers, une latrine et autres*

aménagements, le tout contenant une vergée ». Les travaux menés par Guillaume de Camprond avaient semble t-il consisté notamment en l'adjonction de deux ailes sur cour, visibles sur le plan Lerouge de 1767 et sur un plan d'alignement de 1768, et dans l'aménagement d'une porte cochère permettant d'y accéder.



Plan d'alignement de la rue de la Poterie, 1768 (AD14 série C)

Un nouvel acte de vente, concédé en date du 28 mai 1790 par Pierre François de Beaudrap, au profit de François Charles Adrien Simon, vicomte de Carneville fait explicitement référence à cette cour bordée de « *deux ailes avec porte cochère d'entrée* ».

Le 27 mai 1818 Romain Pezet, président du tribunal de Bayeux, acquiert l'hôtel qu'il cède à nouveau, le 27 novembre 1827, aux frères et soeurs du Hecquet. D'après l'abbé Adam, l'hôtel de Tanouarn, mis en location, aurait abrité la préfecture jusqu'en 1829, année de sa vente par les demoiselles du Hecquet de Rauville à Madame Marie-Henriette de Chivré, épouse de Louis Etard de Bascardon. Après la mort de ce dernier, le 15 août 1853, il passe en héritage à sa fille, « Madame la Comtesse Marie Euphrasie du Plessis de Grénédan », qui le revendit en juin 1854 à son parent, Anésime Etard de Bascardon. Décédé en 1863 ce dernier transmet l'hôtel à son neveu, Charles de Tanouarn, qui y mourra lui-même en octobre 1917. Il est alors vendu par ses ayants droit, le 19 mars 1918, à Eugène Bretel, riche industriel valognais, qui possédait déjà plusieurs hôtels voisins dans la rue de Poterie.



Aperçu de l'hôtel de Tanouarn sur une carte postale ancienne, vers 1900 (derrière les éléphants !)

L'hôtel de Tanouarn, détruit lors de bombardements américains de 1944 a été entièrement reconstruit après guerre. Il se composait d'après le plan de 1767, d'une partie sur rue et de deux ailes en retour de chaque côté de la cour. Les cartes postales du début du XX^e siècle montrent une façade très sobre en moellons apparents, composée de neuf travées avec un faux avant-corps central à fronton délimité par des bossages. Une porte cochère surmontée d'un épais arc cintré ouvrait au centre de l'élévation. Les baies du rez-de-chaussée possédaient un linteau cintré tandis que celles de l'étage étaient à linteau droit. Un bandeau horizontal reliait l'appui des baies du premier étage. Il n'existait pas de lucarnes de comble. Seule subsiste aujourd'hui une aile ancienne située sur l'arrière du bâtiment, en bordure de la cour.



Aperçu d'une portion de la façade de l'hôtel de Tanouarn sur une carte postale ancienne

HOTEL LE TELLIER DE REVILLE (EDIFICE DISPARU), PUIS COUVENT DES AUGUSTINES - RUE DE POTERIE



Façade sur rue d'après une carte postale ancienne, vers 1900

L'hôtel le Tellier de Réville, aujourd'hui disparu, intégrerait une partie mal définie de **l'ancien hôtel de Bourbon**, édifié dans la seconde moitié du XVe siècle par Louis de Bourbon, époux de Jeanne de France. Une propriété dont l'emplacement correspondait aussi à celui de cet hôtel fut acquise le 14 avril 1642 par Jacques d'Harcourt, seigneur d'Ollonde. Un siècle plus tard, le 16 février 1743, Hervé Mangon, chevalier, seigneur et patron de Nacqueville, vendait à Alexandre-Antoine Bauquet, seigneur de Turqueville « *un tènement de maisons, cour, jardin, enclos situés en la ville et franche bourgeoisie de Valognes* » situé au même emplacement, pour un prix de vente atteignant la somme conséquente de 20 400 livres. En 1760, à la mort d'Alexandre Bauquet, l'hôtel revient à sa veuve, Suzanne Dancel qui y décédera à son tour le 17 janvier 1776. Le 7 juin suivant, la propriété est cédée par « *noble et discrète personne messire Louis Antoine Dancel, curé de Bricqueville* », frère de Suzanne Dancel, à Claude-Marie Comte de Bricqueville. Ce dernier revend l'hôtel le 31 mars 1779 à Anne Pigache, dame d'Osmanville, veuve en seconde noce de Hervé Fouquet, seigneur de Réville. Elle y est consignée en 1786 et 1789, sur le registre des nobles de la ville, puis, déclarée émigrée lors de la Révolution, elle voit son hôtel provisoirement confisqué, avant de le récupérer en 1796. En 1801, après le décès d'Anne Pigache, sa fille Jeanne-Hyacinthe comtesse de Théroulde, épouse de Jean-Pierre-Anne le Tellier de Montaure, hérite de la propriété. Bien qu'il n'ait probablement jamais résidé sur place, c'est ce dernier qui a laissé son nom à la propriété. Le 28 juillet 1809 la comtesse de Théroulde, cède l'édifice aux soeurs Augustines. Après l'exil de la communauté, en 1904, l'établissement est transformé en école supérieure de jeunes filles. L'édifice a été entièrement détruit lors des bombardements américains de juin 1944.

Sur le plan Lerouge de 1767 l'hôtel Le Tellier de Réville présente un plan en U, avec un corps de logis sur rue augmenté sur l'arrière de deux longues ailes délimitant une cour intérieure, au-delà de laquelle s'étendaient des jardins. Un plan de la rue de Poterie daté de 1768, plus précis que le



Façade sur cour d'après une carte postale ancienne, vers 1900



L'hôtel Tellier de Réville sur un plan d'aménagement urbain de 1768



L'hôtel Tellier de Réville sur un plan d'aménagement urbain de 1768

précédent, permet de déceler la présence d'une tour d'escalier en vis accolée au corps de logis, héritage probable d'une construction du Moyen âge tardif ou de la Renaissance, qui fut supprimée ensuite.

L'inventaire après décès de Suzanne Dancel dressé en janvier 1776 détaille un édifice de vastes proportions, comprenant deux étages d'habitation sur un rez-de-chaussée abritant les pièces de service. L'étage noble, accessible par un « *grand escalier* » possédait une salle à manger avec office et antichambre, un cabinet de compagnie et plusieurs chambres. La chambre de la défunte était associée à une petite antichambre ainsi qu'à un cabinet, où logeait la demoiselle de chambre, et à un petit cabinet de toilette. A l'étage supérieur est notamment signalée la « *chambre où couchent les garçons domestiques* ».

Cet édifice a subi **d'importantes transformations à compter de 1809**, lorsqu'il fut affecté à la communauté des Augustines. Côté cour, l'hôtel se vit notamment adjoindre **une chapelle, construite en 1820**, ainsi **qu'un pensionnat, édifié vers 1870**. En dépit de ces bouleversements, les photographies prises au début du XXe siècle permettent d'identifier une partie des dispositions de l'édifice du XVIIIe siècle. Le rez-de-chaussée et l'étage médian se

signalaient notamment par leur ordonnancement en neuf travées de fenêtres à chambranles plats, coiffées de linteaux cintrés. Plusieurs fenêtres du premier étage étaient agrémentées de balcons en fer forgés. Au niveau supérieur subsistait trois travées de baies à chambranles quadrangulaires, reliés par un bandeau horizontal courant à hauteur des garde corps inscrits dans l'embrasure des fenêtres. A côté de ces éléments, caractéristiques des hôtels valognais du XVIIIe siècle, l'édifice présentait des dissymétries difficilement explicables dans le contexte d'une construction de cette période. Il est en particulier surprenant de constater le net décalage de hauteur que présentait deux des fenêtres du premier étage, ainsi que l'absence de continuité des ouvertures du second. L'édifice conservait par ailleurs des vestiges notables d'une importante demeure médiévale. Deux belles portes à voussures et larmier sont notamment repérables. Cette façade conservait aussi, à hauteur des fenêtres du premier étage, une série de quatre niches coiffées de dais en forme de pinacles gothiques, avec des



socles supportées par des **anges caryatides**. Le traitement de la façade en appareil régulier de pierre de taille calcaire constituait aussi un héritage de l'édifice médiéval. De même que la tour d'escalier en vis visible sur le plan de 1768, ces éléments attestent le remploi partiel des structures d'un important hôtel médiéval.

Détail de l'une des consoles des niches gothiques de la façade, d'après un dessin de M. MacKain Langlois

HOTEL DE THIBOUTOT OU HOTEL DE THIEUVILLE - RUE PELOUZE



Dans le dernier tiers du XVII^e siècle, le **sieur Frollant des Mares** possédait une maison dont l'emplacement correspond à la partie droite de l'hôtel actuel. La propriété s'étendait aussi sur la rive droite du Merderet, à l'intérieur de ce que l'on appelait alors la *Cour des Gendres*.

Le 17 juillet 1716, le sieur Frolland cède cette propriété à **Guillaume le Capelain**, sieur du Parc, qui revend rapidement l'ensemble, le 5 avril 1719, à **Louis Osber seigneur de Saint-Martin-le-Hébert**. Le 12 avril 1740, Louis Osber vend la propriété en deux lots : tandis que le

dénommé **Michel Pinel** achète les bâtiments situés sur la rive droite du Merderet (aujourd'hui disparus), Charles-Guillaume-François d'Hauchemail, sieur des Hommets, acquiert le corps de logis principal.

En 1774, après plusieurs transactions successives, ce dernier reconstitue le lot primitif, en rachetant aussi bien l'hôtel de la rue des Trois Tisons (actu. rue Pelouze) que les immeubles situés dans la cour des Gendres, sur la rive droite du Merderet. C'est probablement au sieur d'Hauchemail qu'il convient d'attribuer, vers 1740-1779, la construction de l'hôtel particulier que nous connaissons aujourd'hui.

Au cours des années suivantes, la propriété est laissée en jouissance de la fille du **sieur des Hommets**, noble dame Marie-Louise-Charlotte-Elisabeth-Catherine d'Hauchemail, qui y réside avec son époux, André-Alexandre Etard de Bascardon.

Après la mort de ce dernier (survenue le 3 juin 1779), Madame d'Hauchemail rachète en 1780 l'ensemble de la succession auprès de ses deux frères, tous deux prêtres. Elle conserve ensuite l'hôtel jusqu'en 1802, puis le revend à Catherine Françoise Beaudrap de Fournel.

En 1815 Catherine, veuve de André de Hennot et Jeanne de Thieuville, veuve de Jean-Baptiste Thiboutot, en font donation au Bureau de Bienfaisance pour **abriter les soeurs de la charité**. Un **atelier de dentelle** y est installé jusqu'en 1845, date à laquelle les soeurs déménagent à l'hôtel de Saint-Rémy, rue des Religieuses. L'aile gauche, construite en 1841 pour servir de préau aux jeunes filles, fut affectée de 1845 à 1937 aux écuries de la gendarmerie à cheval. A partir de 1937, et notamment durant la Seconde Guerre mondiale, le **bureau de bienfaisance** y loge des personnes aux faibles ressources.

Le 4 novembre 1961, le bureau d'aide sociale, héritier du bureau de Bienfaisance vend l'édifice à la **ville de Valognes**, qui y installe un Centre de secours contre l'incendie. Les pompiers occupent l'hôtel jusqu'en juin 1976. L'édifice, **protégé au titre des Monuments historiques**, abritait depuis le musée de l'Eau de vie et des Vieux métiers (fermé en 2016).

L'hôtel de Thieuville forme un long corps de logis simple en profondeur, situé en fond de cour avec une façade postérieure directement accolée à la rivière, pour partie édifiée en encorbellement au-dessus du cours d'eau. La partie droite de l'édifice conserve en rez-de-chaussée plusieurs ouvertures chanfreinées d'époque Renaissance, surmontées d'un bandeau horizontal formant larmier. A

l'intérieur, les pièces correspondantes conservent des consoles de poutre ornées de feuilles d'acanthé appartenant également à l'édifice du XVI^e siècle. Prenant appuis sur cette portion d'élévation antérieure, le premier étage de l'édifice a été entièrement réaménagé au XVIII^e siècle et



repercé de dix hautes fenêtres à linteau droit. La partie gauche du corps principal, organisée en travées régulières de baies à simples chambranles plats, appartient intégralement en revanche au XVIII^e siècle. Le rez-de-chaussée était occupé par des pièces de service. Il conserve en particulier la cheminée sur arcs d'anciennes cuisines. Le premier étage abrite une succession de pièces en enfilade desservies par un escalier droit à double rampe installé dans l'une des travées latérales du corps de logis. Deux des pièces situées à dans l'aile orientale de l'hôtel ont conservé leurs boiseries du XVIII^e siècle, avec une cloison isolant un cabinet annexe. La description donnée en 1779 dans l'inventaire après décès du sieur Etard de Bascardon précise que cet étage noble contenait alors, d'ouest en est, un petit cabinet précédant « la chambre où ledit seigneur est décédé », puis une seconde chambre, un cabinet de compagnie, un autre

cabinet servant de bibliothèque, une salle à manger, jointe à un office et un cabinet annexe. Le rez-de-chaussée abritait pour sa part cuisine, laverie, cellier, « salle de décharge », caveau, bûcher et écurie.

A l'ouest, l'aile qui prolonge le corps de logis ne fut construite qu'à la suite d'un délibéré du conseil municipal daté du 14 mai 1841. De l'autre côté du Merderet était encore situé en 1845, « *le poulailler avec la basse-cour, un parterre, un jardin potager reliés par un pont de l'autre côté de la rivière un bûcher, cellier, hangar* ». Ces anciennes dépendances ont été détruites lors des bombardements alliés de 1944. Le portail permettant l'accès à la cour se signale par ses deux piliers maçonnés surmontés de pot à feux de style rocaille.

HOTEL DE TOUFFREVILLE - 11, RUE DE WELEAT



L'hôtel de Touffreville fut probablement édifié vers le milieu du XVII^e siècle, sur la base d'une construction antérieure, par Pierre Jallot, sieur de Sainte-Suzanne-en-Bauptois et de Hautmoitiers. Pierre Jallot avait titre de gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi, capitaine appointé de cent hommes d'armes pour le service de Sa Majesté. Marié en 1644 avec Jeanne le Verrier, il meurt à Valognes le 13 décembre 1676. A la mort de sa veuve, décédée

à Valognes le 6 juillet 1688, l'hôtel est transmis à ses neveux, François-Hyacinthe Lefevre de Montaigu et Jean-Louis-Charles Lefevre de Haupithois. Le 14 juin 1693, ceux-ci revendent leur propriété aux frères Jean-Jacques et Pierre Folliot, issus d'une famille anoblie en 1654. Il est alors précisé dans l'acte de vente que l'hôtel nécessite « *plusieurs réparations considérables à faire aux maisons et mesnages et aux clostures (...) à raison de leur antiquité* ».

Jean-Jacques Folliot, subdélégué de l'Intendant à Valognes, reste propriétaire de l'hôtel de Touffreville jusqu'en avril 1720, date de sa vente à Henri le Berceur, marquis de Fontenay. L'édifice comprenait alors « *une grande maison à porte cochère se consistant en une salle, grand cabinet, chambre et garde-robe à costé avec la cuisine, office, cavot, chambres et greniers et autres appartements avec une petit cour fermée à muraille du costé de la rue avec les cours, basse-cour, deux jardins l'un en forme de parterre et l'autre de légumier, une allée plantée d'ormes qui a vue sur l'étang du grand moulin et pièce du Gisors* ». Le 17 janvier 1724 Jacques-François le Berceur, comte de Fontenay, cède la propriété à François des Portes, seigneur de Gourbesville, conseiller secrétaire du roi, maison et couronne de France et de ses finances. Le 28 janvier 1750, son héritier, Jean-Pierre des Portes, revend l'hôtel pour le prix de 30.000 livres à Gilles-René Lefevre des Londes. La vente comprenait huit vergées de terre encloses de murailles, « *dans lesquelles passe la rivière du Merderet, et où se trouve une grande maison avec cours et aménagement* », ainsi que quatorze autre vergées de terre "sur partye desquelles est un tènement de maisons nommé le Grand Moulin, lequel se consiste en une salle dans laquelle sont trois tournants faisant de blé farine, une autre salle à costé, chambre, grenier, cellier, écurie et étable, avec les cours et boelles... ». Gilles-René Lefevre des Londes était le fils d'un marchand, bourgeois de Valognes, et premier échevin de la ville. Bachelier de l'université de Caen en 1724, il fut greffier, puis avocat, puis receveur des tailles et enfin subdélégué de Valognes. Le 23 octobre 1751, il achète, moyennant la forte somme de 44.164 livres, la charge anoblissante de conseiller secrétaire du roi. Le 15 juillet de 1752, il revend l'hôtel à Jean-François Levéel, sieur de Bellefontaine, notaire à Valognes. Ce dernier revend la propriété, le 17 août 1755, à Charles Simon, écuyer, sieur de Touffreville et du Breuil, procureur des Eaux et Forêts de Valognes, issu d'une famille anoblie à Rauville-la-Bigot en mars 1551. Au nombre des huit enfants de Charles Simon de Touffreville, figurent notamment Eulalie Françoise et Charlotte-Françoise, qui serviront de modèles à Barbey d'Aurevilly pour les demoiselles de Touffedelys de son roman « Le chevalier des Touches ».

Charles Simon revend l'hôtel le 21 septembre 1788, à Louis Jacques Sobol, avocat, demeurant à Valognes.



La façade sur rue, flanquée de deux étroits pavillons latéraux, s'articule autour d'un avant-corps central large de trois travées, couronné par un attique et un fronton triangulaire. Les deux pavillons latéraux sont larges d'une travée unique et couronnée d'un fronton cintré. Un bandeau horizontal sépare le rez-de-chaussée et le premier étage sur toute la longueur de la façade. Les moellons sont aujourd'hui apparents mais il est nettement perceptible que l'édifice était initialement destiné à être revêtu

d'un enduit couvrant. La façade postérieure est accolée en son centre d'une tour carré d'époque Renaissance renfermant un escalier en vis. L'autre partie est percée de deux travées. Toutes les baies de cette façade ont un linteau droit et semblent avoir été repercées au XVIII^e siècle.



L'accès dans la cour et les jardins de l'hôtel de Touffreville se fait à gauche de l'édifice par une porte cochère surmontée d'un fronton en plein-cintre identique à ceux couronnant la façade sur rue.

Dessin de André Mare - Projet d'illustration pour Le Chevalier des Touches de Barbey d'Aurevilly

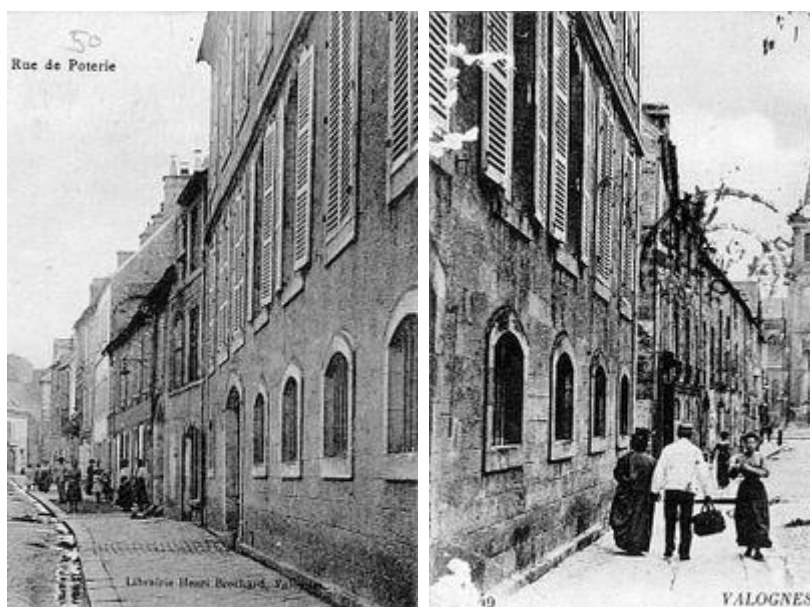
HOTEL DE TOURVILLE (EDIFICE DISPARU) - RUE DE POTERIE

En 1735 Jean-Jacques Le Forestier, seigneur de Clayes, constituait l'assise foncière de la propriété par l'achat de deux lots, provenant d'une vente consentie respectivement par Jeanne Gréard et Bernardin Félix Auger, seigneur de Mesmont. La part cédée par ce dernier se consistait en une portion de maison nouvellement « réédifiée par le seigneur de Mesmont ». En 1749, Alexandre et François Le Forestier d'Ozeville, frères et héritiers de Jean-Jacques Le Forestier, revendent cette propriété à Charles-Louis Heurtevent, sieur de la Haulle, conseiller du roi et lieutenant criminel au baillage de Valognes, qui augmente encore la propriété d'une nouvelle portion de maison riveraine. En 1761, un édifice rassemblant les deux propriétés antérieures, est vendu dans sa totalité à Anne-Hilarion Costentin de Tourville, « *comte de Tourville, seigneur et patron de Vauville, Pierreville, Bazan, Coutainville, Anneret, Crux, Semilly, le Val, Condé, la Molière, le Mesnil-Vaudon et autres lieux, ancien lieutenant de vaisseau, chevalier de l'ordre de Saint-Louis* » pour un montant de 16 000 livres. L'acte de vente nous indique que le bâtiment contenait à cette date « *cuisine, cellier, écuries, remises, salles, cabinet de compagnie, chambres et greniers* ». En 1766, une transaction passée avec le sieur Liénard, propriétaire de l'auberge voisine du Grand-Turc, permet au comte de Tourville de mieux délimiter sa cour, en supprimant une écurie qui y faisait enclave.



L'hôtel de Tourville sur le plan Lerouge, 1767

Anne-Hilarion Costentin de Tourville était le petit neveu du célèbre amiral de Tourville, dont il portait également les prénoms. Il avait épousé en 1754 Elizabeth-Madeleine de Camprond, fille du seigneur de Sottevast, et décéda à Valognes le 10 mai 1773. Le Comte de Tourville étant mort sans descendance, la propriété passe alors à son neveu, Charles-César du Mesnildot, qui la rétrocède immédiatement pour le prix de 20 000 livres à Elizabeth-Madeleine de Camprond. L'hôtel est ensuite transmis en héritage à Marie-Jacqueline de Camprond, sa soeur (veuve de Jean-François d'Anneville de Chiffrevast), qui en octobre 1796 (24 messidor an V) revend la propriété à Jean-François Vauquelin. En 1833, l'édifice est vendu par la famille Vauquelin à Sophie Leperon de la Fossardière, épouse de Claude-Antoine Premont, juge au tribunal de Valognes. En 1850 il est acheté par Appoline Jobelin, veuve de Louis-Florentin Buhot, la mère du peintre et aquafortiste Felix Buhot. A sa mort, en 1854, l'hôtel est acquis par la famille Abaquesné de Parfouru, qui le conserve jusqu'en 1918, puis passe à Arthur Fauvel, greffier au tribunal, et est enfin racheté en 1939 par Charles Simpson, décédé en juin 1944 de blessures infligées par les bombardements américains.



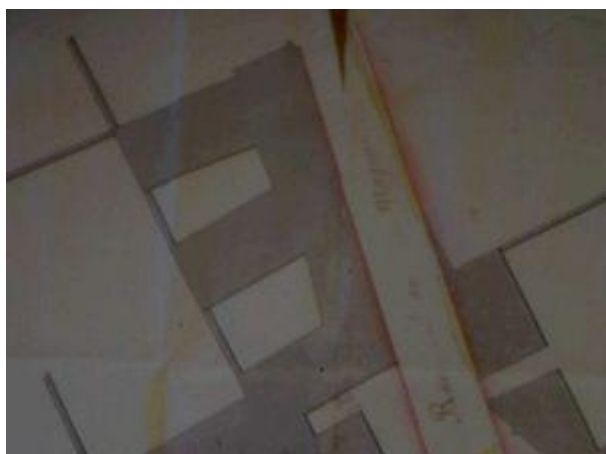
Deux aperçus partiels de la façade sur rue, d'après des cartes postales anciennes, vers 1900

La façade sur rue en pierre de taille, était composée de sept travées et de trois niveau d'élévation. Une porte cochère située à l'extrémité gauche de la façade ouvrait sur le jardin. Le rez-de-chaussée comprenant les pièces de service, était surmonté de deux étages nobles. Un bandeau horizontal soulignait le deuxième étage. Les baies étaient coiffées d'un linteau cintré, orné d'une clef sculptée. L'hôtel de Tourville a été intégralement détruit lors des bombardements américains de juin 1944.



Passage couvert de la chasse Greville, accolée au mur pignon sud de l'hôtel de Tourville, par Felix Buhot, vers 1880

HOTEL DE LA PREMIERE - 3, RUE ALEXIS DE TOCQUEVILLE



L'hôtel de Premère sur un plan levé en 1768 (AD.14)

L'assise foncière de l'hôtel de Premère résulte d'acquisitions effectuées aux XVI^e et XVII^e siècles par la famille Gourrault. Dès 1559, Pierre Lucas avait vendu à Jean Gourrault le jeune un terrain proche de sa maison, située rue au Magnens, puis, en 1606, d'autres fonds mitoyens sont acquis par Robert Gourrault. En 1684, après le décès de Louis et Jacques Gourrault, la propriété entre en possession de Jean Abasquesné. Lorsque son héritier, Jean René Abasquesné, décède en 1745 dans son hôtel rue au Magnens, l'édifice est vraisemblablement achevé. En mai 1789, lors de la vente de la propriété par François-Henry Abasquesné au profit de Félix-

Joseph Heurtevent, sieur de Prémère, l'édifice se composait « *d'un corps de logis avec cour et jardin potager en face, un autre jardin à côté fermés de murs, appartenant à droits successif à ses ancêtres, sis rue Magnens* ».



Hôtel de Premère, façade sur cour

La façade sur rue, très sobre, conserve plusieurs vestiges indiquant l'intégration d'éléments anciens à l'intérieur de la façade de cet hôtel du XVIII^e siècle. Elle ne présente que peu d'ouvertures et ouvre par un portail avec porte cochère sur une cour dévoilant une façade plus soigneusement ordonnancée, divisée en huit travées. Les fenêtres sont coiffées d'un linteau cintré et les appuis des baies de l'étage noble sont reliés par un bandeau horizontal. Se développant tout en longueur, cet édifice simple en profondeur ne comporte qu'un seul étage d'habitation, porté sur un rez-de-chaussée à usage de celliers, cuisine et offices.



Hôtel de Premère, portail charretier et passage couvert donnant vers la cour

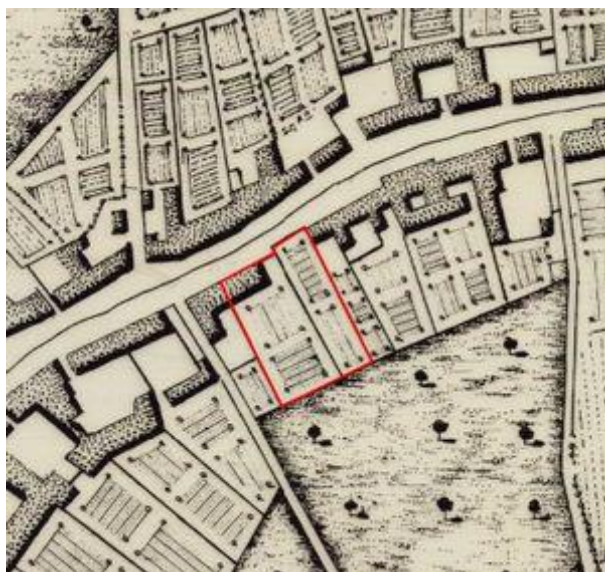
HOTEL LE TRESOR DE LA ROQUE - 40-42, RUE DE POTERIE



L'hôtel Le Trésor de la Roque appartenait dans le dernier tiers du XVIII^e siècle à la famille Bellot de Champeaux, dont l'un des membres est cité en 1778 au nombre des habitants de la rue de Poterie. La propriété reste dans cette famille jusqu'en mars 1827, date du décès d'Anne-Françoise Michel, veuve de Pierre Bellot de Champeaux, et entre alors en possession de Louis de Gouberville. A sa mort, en 1848, l'édifice passe à sa fille, Caroline Louise de Gouberville, épouse de François Gaspard Alfred d'Abel Aymar de Libran, sous-préfet de Valognes. Résidant à la sous-préfecture, cette dernière revend l'hôtel, le 20 juin 1857, à Delphine Florence le Trésor de la Roque, qui a laissé son nom à la propriété. Postérieurement à 1880 (date précise inconnue), l'hôtel abrite une brigade de gendarmerie, qui occupe encore aujourd'hui les anciens jardins de la propriété, avec un bâtiment des années 1960 particulièrement hideux.



Une inscription « *Fait par moy Pierre Goupilot 1784* », figurant sur une ferme de charpente de l'hôtel, donne semble-t-il une date limite pour l'achèvement de la construction (et, probablement aussi, le nom du charpentier). L'édifice en revanche ne figure pas encore dans ses volumes actuels sur le "plan Lerouge" de la rue de Poterie, dressé en 1767, ni sur les plans d'alignement postérieurs, levés entre 1768 et 1770. Il faut probablement en déduire que la construction a été menée entre ces deux dates extrêmes (c.1770 -1784). L'aile en retour qui se développe côté cour constitue une adjonction, postérieure semble-t-il à 1857.



Sur l'arrière, la propriété primitive intégrait une cour et de vastes jardins bordés de murs, où furent implantés à la fin du XIX^e siècle de nouveaux communs, à usage de remise et de garage hippomobile. Un pavillon en brique et pierre de même facture, visible sur les cartes postales anciennes, flanquait jadis l'accès à la cour. Il a disparu dans les années 1960 lors de la construction d'une nouvelle gendarmerie, de même que le portail charretier, désormais remonté place Jacques Lemarinel.

Détail du plan Lerouge (1767)

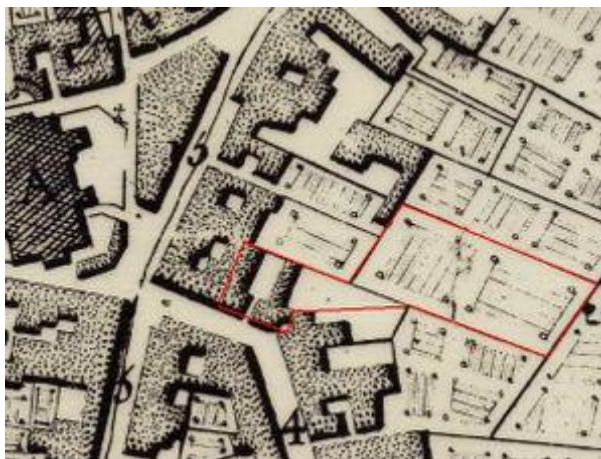


La façade sur rue de l'hôtel du Trésor de la Roque est entièrement construite en moellon appareillé de pierre calcaire. Elle se compose de cinq travées organisées autour d'un faux avant-corps central, large d'une travée unique, délimité par des chaînes d'angle en bossage et surmonté par un fronton triangulaire. Ce fronton est percé en son centre d'un oculus accolé de volutes. Un large bandeau horizontal souligne le premier étage. Toutes les baies possèdent un linteau cintré avec une clef non sculptée et des appuis ondulés. Comme nombre de demeures valognaises cet édifice a été conçu pour recevoir un enduit couvrant extérieur, aujourd'hui disparu. Conforme dans sa distribution aux traditions valognaises du XVIII^e siècle, l'hôtel est constitué d'un corps double en profondeur, doté d'un mur de refend transversal, permettant de joindre à chaque pièce principale des dessertes et des dégagements

secondaires (cabinets, garde-robes...), reportés vers la façade arrière. L'escalier, monumental, occupe le centre de la distribution et commande toute l'organisation de l'édifice.

HOTEL LE TRESOR D'ELLON (EDIFICE DISPARU) - RUE CARNOT

Le 3 juin 1763, François Rouxel, avocat et le sieur Joseph Rouxel, sieur des Chesnays, lieutenant du premier chirurgien du roi, vendaient à Charles-Antoine Le Trésor d'Ellon et son frère Jacques-Louis Le Trésor de Marchésieux, un corps de logis **rue Sicquet comprenant une demeure avec cour et dépendances, ainsi que deux jardins potager.**



Localisation de l'hôtel du Trésor d'Ellon sur le plan Lerouge, 1767

L'hôtel reste ensuite dans la famille jusqu'en 1813, date à laquelle Anne-Louise Le Trésor, fille de Charles-Antoine Le Trésor d'Ellon et épouse civilement séparée de monsieur Anne-Etienne Michel Turgot, le revend à Jean-Baptiste François Lacauve, marchand à Bayeux (Cf. *Journal de l'arrondissement de Valognes*). Anne-Louis le Trésor eut pour fils Louis-Félix Etienne Turgot, officier légitimiste, membre conservateur de la chambre des pairs puis ministre et diplomate sous Napoléon III.

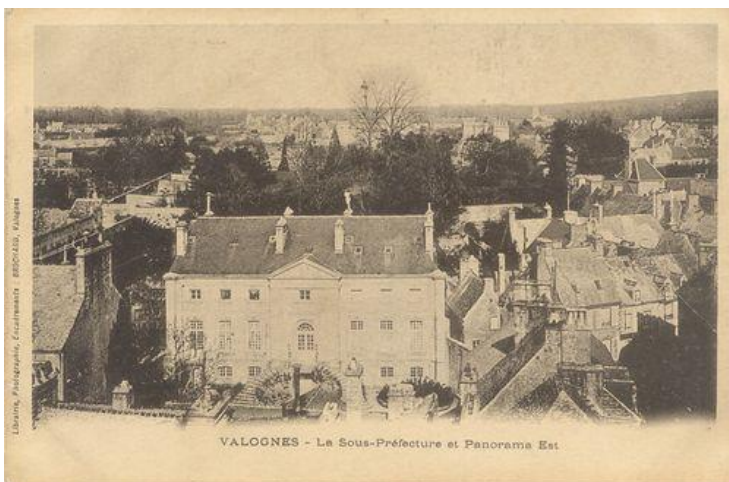
Le 4 juin 1824, la propriété est cédée par François Lacauve à Louis-Pierre-Charles de Clamorgan. Né en 1770, Charles de Clamorgan servit deux ans (1787-1788) dans la marine royale avant d'entreprendre une formation d'avocat. Engagé dans les Dragons en 1793, il fut ensuite lieutenant (1808) puis capitaine (1809) de la garde nationale. Nommé juge de paix en 1811, il devint maire de Valognes en 1815, et parvint durant les Cent jours à contenir les débordements royalistes qui secouaient la ville. De nouveau maire en 1826, c'est lui qui fut chargé d'accueillir en août 1830 le roi Charles X en route vers l'exil. Promu chevalier de la légion d'honneur en 1829, il devint ensuite sous-préfet de l'arrondissement de Valognes et décéda le 25 juillet 1839. La propriété est aussitôt revendue au département de la Manche par son neveu, Paul-Emile Clamorgan, avocat, pour devenir la Sous-Préfecture de l'arrondissement de Valognes.



Orphelin, **Paul Emile de Clamorgan** (1796-1876) fut élevé par son oncle et eut à Valognes une jeunesse tumultueuse, prenant part en particulier à des manifestations anticléricales et à des profanations de sépultures. Avocat libéral, engagé très jeune en politique, il fut le principal agent électoral d'Alexis de Tocqueville dans l'arrondissement de Valognes. Ayant vendu la demeure de son oncle, il résida ensuite à l'**hôtel d'Anneville du Vast**, rue des Capucins, et épousa en 1843 Louise Amélie Chevrel.



Désaffectée en 1926, la sous-préfecture de Valognes fut **entièrement rasée lors des bombardements américains de juin 1944**. Il figure cependant sur plusieurs cartes postales du début du XX^e siècle ainsi que sur différents plans de ville.



Placé dans le retrait d'une étroite demi-lune, un grand portail charretier abrité sous un fronton courbe donnait accès à l'avant-cour. L'édifice imposait une façade monumentale et austère, rigoureusement campée entre deux énormes chaines d'angles formant des sortes d'ailerons très théâtraux.

L'élévation de l'édifice était composée de **sept travées** organisées autour d'un faux avant-corps central en légère saillie, souligné par des pilastres doriques reposant sur un dossier en bossage, et surmonté d'un fronton triangulaire. Un **escalier en fer à cheval** à rampes d'appuis en fer forgé donnait accès aux pièces de l'étage noble, placées sur un rez-de-chaussée semi-enterré. Un étage d'attique abritant des chambres occupait le troisième niveau de la construction.



Façades antérieure et postérieure, cartes postales anciennes, vers 1900

HOTEL DE VAUQUELIN (OU HOTEL DU MESNILDOT D'ANNEVILLE, OU HOTEL DE COLLEVILLE) - 26, RUE DE POTERIE

Le 21 mai 1720, **Jeanne Prevel** fille et unique héritière de Pierre Prevel sieur de Préfontaine, veuve d'Adrian Duboscq, sieur des Longchamps, vendait pour la somme de 14 500 livres à messire Jacques Le Berceur comte de Fontenay « *une maison, jardin, cour et boelle* », jouxtant et buttant « *du levant les représentant du sieur Montaigu Bazan, du midy le boelle au cornet, du couchant la rue de Poterie et du septentrion le sieur de Sottevast, représentant le sieur Grip de Savigny* ». Il existait alors un droit de passage dans le *boel au cornet* pour accéder aux caves de la maison.



L'hôtel de Vauquelin sur le plan Lerouge de 1767



En 1731 Jacques Le Berceur revend la propriété à **Jean Jacques Leforestier** seigneur de Clayes pour la somme de 13 000 livres. Il est stipulé dans l'acte de vente que l'acquéreur est « *autorisé d'y faire telles réédification augmentation ou bâtiment neuf qu'il jugera à propos* ».

En 1736, des contrats d'accord sont passés avec les voisins, Guillaume Camprond, propriétaire de l'hôtel de Tanouarn, ainsi que Richard Lemesle et Suzanne Marguerie pour régler les problèmes de mitoyenneté des futurs bâtiments. En 1738, Jean-Jacques le Forestier étant décédé, sa veuve revend l'hôtel à **Charles du Mesnildot**, seigneur de Vierville. La vente comprend les « *bâtiments neufs tant fini que commencés* » ainsi que les matériaux. Les travaux sont probablement achevés peu après cette date et, en 1753, la veuve de Charles du Mesnildot, cède l'ensemble à **Henry Louis René Bon de Marguerie**, seigneur de Colleville.



Le 7 frimaire an 3, Bon Henri Marie Marguerie vend l'hôtel à **Thomas François le Tort d'Anneville**. Il passe ensuite par héritage à Emilie Clotilde le Tort, épouse d'Auguste Gabriel du Mesnildot et à son fils Edmond du Mesnildot, qui le revend en 1875 à **Eugène Emile Bretel**, riche industriel et propriétaire de laiteries importantes. **Raoul Le Doux**, neveu d'Eugène Bretel, hérite de l'hôtel en 1933.



L'hôtel de Vauquelin sur une affiche publicitaire des industries Bretel, vers 1890



Le jardin d'hiver sur une photographie des années 1930

L'hôtel de Vauquelin présente un **plan en U** avec deux ailes en retour délimitant une cour carrossable. Cette cour ouvre sur la rue de Poterie par un portail monumental à arc en plein-cintre. L'élévation du corps de logis en fond de cour est composée de **cinq travées**. Elle s'organise autour d'un avant-corps central large, d'une unique travée délimité par des chaînes d'angle traitées en bossage, couronné par un fronton triangulaire avec pierre armoriale en attente. Cet avant-corps abrite un escalier central rampe sur rampe desservant à l'étage des alignements de pièces en enfilade. Les ailes sont terminées aux extrémités par des **pavillons**. Elles se composent toutes deux de cinq travées, éclairées par des baies à linteau cintré. L'ensemble des ouvertures est coiffé d'un linteau cintré.

Les intérieurs conservent en partie **leur décor de boiseries** et de **panneaux peints** (dessus de porte), copies de paysages français et de scènes de genre du XVII^e siècle. La salle à manger et les salons de l'étage ont également gardé plusieurs cheminées en pierre calcaire à décor rocaille et leurs miroirs d'origine. Au rez-

de-chaussée de l'aile gauche subsiste une belle **cheminée Renaissance** de la première moitié du XVII^e, probablement réemployée. Dans le jardin, il est encore possible de discerner quelques vestiges d'un **ancien jardin d'hiver** édifié par Eugène Bretel au retour de Russie, sur le modèle de celui du Tsar Nicolas.

HOTEL DU MESNILDOT SAINTE-COLOMBE (OU HOTEL LE GARDEUR DE CROISILLES OU HOTEL DE CROISILLES OU HOTEL LECOURTOIS DE SAINTE-COLOMBE PUIS FOYER SAINTE-THERESE) - 1 place du Calvaire



L'hôtel du Mesnildot Sainte-Colombe offre, par contraste avec de nombreux autres hôtels valognais, un rare exemple de **maintien durable d'une même famille sur une propriété**. Dans la seconde moitié du XVII^e siècle, **Thomas Picquenot sieur du Gauguier** résidait déjà dans une maison située à son emplacement, et y décéda en 1696. Son fils, Nicolas Picquenot y mourut également, en 1706, ainsi que son petit-fils, Thomas, sieur de Lislemont, en 1734. **L'édifice**

appartenait encore à la même famille au lendemain de la révolution. Elle ne fut vendue que le **7 mars 1832** par Madame de Royville, héritière de Anicer Lavavasseur, sieur d'Hiesville, fils de Anne Louise Picquenot, à Madame Jacques-Louis-Gabriel du Mesnildot, née Lecourtois de Sainte-Colombe. En 1852, la famille Lecourtois de Sainte-Colombe revend l'hôtel à Vital-Sévère Dalidan, avocat, qui le cède à son tour, deux ans plus tard, à Monsieur Le Gardeur de Croisilles. Passé vers 1920 en possession de la famille Lemarquand, il est donnée en 1980 à la communauté des soeurs franciscaines réparatrices de Jésus-Hostie.



L'hôtel du Mesnildot Sainte-Colombe présente une **façade principale sur jardin**, constituée de six travées ordonnancées, intégrant un faux avant-corps central de deux travées. Le rez-de-chaussée, légèrement surélevé, repose sur un étage de soubassement, abritant une **chapelle** et ouvrant de plain-pied sur la rue Saint-Malo. Les baies du rez-de-chaussée de la façade sur jardin sont à arc segmentaire, avec un appui saillant et un garde-corps en ferronnerie, tandis que les fenêtres de l'étage sont à linteau droit. Le faux avant-corps est

délimité par des chaînes de refend en légère saillie. Il supporte un fronton triangulaire percé de deux *oculi*, et comporte en son centre des pierres d'attente pour un décor héraldique non réalisé. La porte donnant accès au jardin est décalée en partie droite du corps de logis. Une date portée de 1760, inscrite en façade sur le cadran solaire, fournit un indice de datation pour cette construction, attribuable selon des critères stylistiques au **milieu du XVIII^e siècle**.

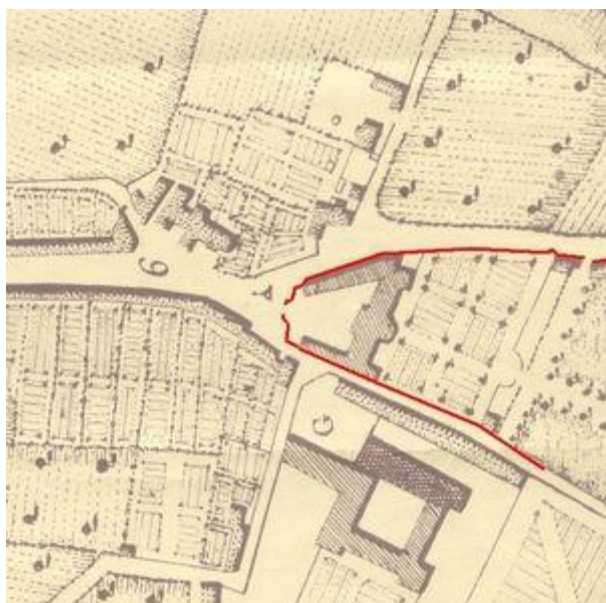
La façade postérieure, donnant sur la rue Saint-Malo, ne présente pas l'ordonnancement de la façade sur jardin. Elle conserve des traces de baies obstruées pouvant remonter au XVI^e ou XVII^e siècle, indiquant la reprise d'un édifice antérieur au XVIII^e siècle. Le foyer de jeunes filles en dépendance est accolé contre le mur pignon nord-est. Il occupe une construction des années 1950 ou 1960.

HOTEL VIEL DE GRAMMONT (EDIFICE DISPARU) - 8 PLACE CROIX-CASSOT



un grand jardin, une cour et un verger en dépendance, l'ensemble étant « *enclos de muraille fermant à grande porte cochère* ».

Le 12 novembre 1716, Madeleine Diénis, veuve de Guillaume d'Harcourt, seigneur et patron de Fierville, vendait à Guillaume Antoine de Bricqueville une propriété située en haut de la rue Aubert (actuelle rue des Religieuses). L'édifice comportait alors « *un grand corps de logis composé de caves, cellier, cuisine, offices, salles, salon, chambres et greniers dessus, escalier, montées, pavillons, grange, étable, écurie, pressoir, charreterie et remise à carrosse le tout couvert d'ardoise* ». Il possédait également



Détail du plan Lerouge, 1767

Vendue à Jean Oursin, conseiller et secrétaire du roi demeurant à Paris, par Guillaume de Bricqueville en 1720, la propriété est ensuite rachetée, le 30 mai 1729, par Jacques Guillaume Grip, sieur de Savigny. A cette date elle nécessitait apparemment des réparations et était baillée à des locataires. Le 3 février 1736 Guillaume Grip revend l'édifice à Jean-Baptiste Viel, sieur de Gramont, qui lui a laissé son nom. Le sieur de Gramont loue par la suite une partie de la demeure à Pierre-Hyacinthe du Mesnildot, qui y décède 15 février 1754. Par décision du 16 juin 1759, l'hôtel de Gramont (ainsi qualifié), étant inoccupé, est temporairement réquisitionné par les officiers municipaux pour le logement des troupes du Régiment Royal Comtois.

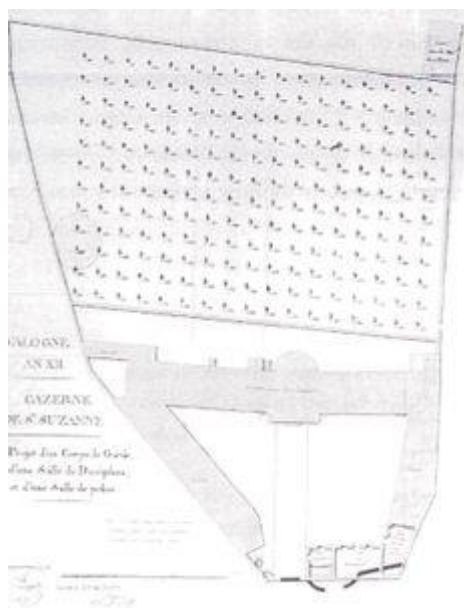
Le 12 juin 1768, Suzanne de Pierrepont, veuve de Guillaume Viel de la Lignière, revend la propriété à Louis Bernardin Gigault de Bellefonds, sieur de Hainneville. L'acte de vente mentionne notamment « *une maison se consistant en plusieurs aistres avec les cours et basse-cour, parterre et jardin potager y attenants* », ainsi que deux pavillons établis aux coins du jardin. Cet ensemble figure sur le plan de la ville de Valognes, dressé par Lerouge en 1767.

Le 13 février 1786 Louis Bernardin Jacques Gigault de Bellefonds échange la propriété avec Charles Adolphe de Mauconvenant, marquis de Sainte-Suzanne, contre l'hôtel du Campgrain, également situé à Valognes. L'hôtel est alors décrit selon des dispositions assez similaires à celles évoquées antérieurement. Il comprenait notamment « *cour d'honneur, basse-cour et les maisons d'icelle, des jardins en parterre ou légumiers et des pavillons dans le haut* ».

Cette même année, un projet d'aménagement de voirie établi pour la « *Traverse de Valognes depuis l'hôtel de Grammont et la Croix-Cassot jusqu'à l'Islet* » préconise l'amputation d'une portion de la propriété, indiquant que sa façade devra être reculée de plusieurs mètres. En dépit du tracé de la nouvelle route royale, la propriété est toutefois épargnée.

Adolphe Charles Mauconvenant de Sainte-Suzanne, fit sous l'ancien régime une brillante carrière militaire qu'il termina en 1774 avec le titre de colonel des Dragons. Au lendemain de la Révolution, en 1793, il passe à Jersey et commande au service de l'Angleterre. Il est probable que sa propriété ait alors été confisquée, puisqu'à partir de 1798, l'hôtel désormais nommé « de Sainte-Suzanne » est à nouveau affecté au **logement de troupes**.

Un plan daté de 1804 conservé aux archives de l'armée de terre à Vincennes montre un projet d'aménagement visant à y intégrer un corps de garde, une salle de discipline et un poste de police. Le bâtiment affecté à cet usage devait être construit sur l'avant de la propriété, en amputant la demi-lune du portail et le mur de clôture. Le reste de l'édifice ne paraît pas avoir été immédiatement transformé par cette nouvelle affectation. La comparaison entre ce plan et le plan de 1880 montre en revanche que **l'hôtel a été largement reconstruit dans le courant du XIX^e siècle**. Le corps de logis primitif a tout simplement été rasé et se deux ailes largement amputées. Il ne subsiste plus aujourd'hui que quelques éléments de l'ancien mur de clôture, avec un portail et deux angles ornés de chaînes en bossage.



Cette importante demeure aristocratique se signalait par son long corps de logis offrant, côté jardin, **un avant-corps central semi circulaire et deux petits pavillons latéraux**. La présence de petits escaliers droits extérieurs, visibles sur le plan de 1804, indique probablement que les pièces d'habitation prenaient appui sur un rez-de-chaussée à usage de service. Il s'agissait manifestement de l'un des plus notables hôtels particuliers de la ville.

La maison aujourd'hui improprement qualifiée du nom d'hôtel Viel de Gramont ne correspond pas à cette propriété mais à un petit édifice voisin. Sa construction semble pouvoir être attribuée, selon des critères stylistiques, à l'extrême fin du XVIII^e siècle ou au premier tiers du XIX^e siècle. L'ensemble de l'élévation sur rue est traité en appareil régulier de pierre calcaire. La façade se divise en trois travées régulières et deux étages carrés sous un niveau de comble. La travée centrale est encadrée par deux niveaux de pilastres toscans séparés par une épaisse corniche à ressauts. Le

fronton triangulaire percé en son centre d'un petit oculus qui couronne l'élévation, maçonnée en ciment, correspond manifestement à une reprise relativement récente. La porte centrale et la fenêtre supérieure de cette travée sont coiffées d'un arc en plein-cintre à encadrement saillant et à clé incurvée. Les autres fenêtres du rez-de-chaussée présentent un linteau cintré à clef saillante et celles du premier étage possèdent un linteau droit. Les angles de l'édifice sont ornés de chaînes en bossage s'achevant au sommet par de gros antéfixes en forme de balustres.

HOTEL VIEL DE LA HAULLE - 1, RUE BARBEY D'AUREVILLY



L'histoire de l'hôtel Viel de la Haulle a été étudiée de manière approfondie et publiée par Monsieur Michel Viel, son actuel propriétaire. L'édifice occupe une portion d'un terrain qui était affecté à l'époque médiévale aux bâtiments de l'Officialité de Valognes. La construction de l'édifice actuel est entreprise dans le dernier quart du 18^e siècle, par Anne Pigache, veuve de maître Jacques Théroulde, écuyer, qui avait acquis la propriété en 1774, pour le prix de 9600 livres. Le 10 avril 1782, elle revendait pour 11 000 livres la maison au dénommé Pierre Allain, qui

occupait depuis 1778 la charge de Conseiller du Roi et Receveur des consignations. La maison est alors signalée comme étant « *couverte en ardoise, depuis peu construite ou faite reconstruire en la majeure partie mais encore non finie* ». L'acte de vente précise également qu'il manquait alors « *quantité de portes, vitres, croisées et autres fermetures* ». L'achèvement des travaux fut donc exécuté par l'acquéreur, qui résida ensuite sur la propriété jusqu'à sa mort, le 9 décembre 1810.

L'édifice est construit entre une petite cour ouvrant par un **portail monumental à arc surbaissé**, et un jardin s'étendant sur l'arrière de la propriété jusqu'à la rivière du Merderet. L'élévation sur cour se compose de cinq travées, organisées autour d'un avant-corps central peu saillant, souligné par des pilastres à moulure en creux et surmonté d'un fronton triangulaire à pierre armoriale laissée en attente. Deux marches permettent l'accès à la porte d'entrée, couverte d'un linteau en plein-cintre décoré d'une clef, semblable à celui de la fenêtre étant au droit de la porte d'entrée. Toutes les autres baies sont couvertes d'un linteau droit. **La façade postérieure, partiellement détruite lors des bombardements de 1944**, a été reconstruite entre 1946 et 1952.

LA COUR AUX GENDRES ET LA « MAISON LEROUGE » - 14, RUE DE L'OFFICIALITE (ENSEMBLE DISPARU) – LA COUR AUX GENDRES OU « COUR CLAMORGAN »



La cour aux Gendres et la maison Lerouge, plan de 1767

Il existait au cœur du Valognes d'avant-guerre un **ensemble imbriqué de propriétés regroupées autour d'une vaste cour**, qui ouvrait au nord par un passage couvert donnant sur la rue de l'Officialité, presque au chevet de l'église Saint-Malo, et s'étendait au sud jusqu'à la rivière du Merderet, sur les arrières de l'actuel Musée des vieux métiers (hôtel de Thieuville). Le nom usuel sous lequel les vieux valognais connaissaient cet ilot apparaît déjà en 1751 dans un document mentionnant la « cour vulgairement depuis plusieurs années appelée la

cour aux gendres ». Cette mention fait directement référence aux frères **Nicolas et René Legendre**, nés à Teurtheville-Bocage, qui exercèrent à Valognes la profession d'ébéniste, architecte et entrepreneurs durant le premier tiers du XVIII^e siècle. On devait en particulier à Nicolas Legendre la construction de l'un des bâtiments de l'hôpital de la ville et la réalisation des très belles stalles de choeur de l'église Saint-Malo. Nicolas fut le père de Jean-Gabriel Legendre, né à Valognes le 30 décembre 1714, qui fit une brillante carrière d'ingénieur du roi en charge de la généralité de Châlons (cf. sur ce personnage article de la revue VAL'AUNA du premier semestre 2013).

La « Cour Legendre » abrita aussi la librairie des imprimeurs Clamorgan et la maison familiale du médecin Félix Vicq d'Azir.

Le 18 septembre 1718, les frères Nicolas et René Legendre passaient un accord avec l'imprimeur Joachim Clamorgan pour l'acquisition commune d'un corps de logis appartenant antérieurement à Thomas le Coutre, sieur de Sauxmesnil, situé « *dans la bourgeoisie de Valognes, au grand-carrefour dudit-lieu* ». Chacun des deux contractants s'attribuait ainsi une portion distincte d'un immeuble avec boutique donnant sur la rue, passage couvert, escalier, puits et autres dépendances sur l'arrière de la propriété, en maintenant la cour dans leur jouissance commune. Deux ans plus tard, le 19 janvier 1720, l'inventaire après décès de René Legendre était dressé dans la partie d'habitation revenant à sa veuve, Louise Moysi. Ce document est assez décevant car il ne mentionne à l'intérieur de la salle et de l'unique chambre du défunt aucun outil, ouvrage ou autre élément se rapportant à son activité professionnelle. **L'atelier des Legendre devait bien cependant occuper une partie de l'édifice** car un nouvel acte notarié, passé le 15 janvier 1722 pour régler leur succession, évoque « *les immeubles, biens et outils qui appartenaient en commun à Nicolas et René Legendre, frères* ». Il semble, à la lecture d'autres transactions, que cet atelier occupait une « *maison nouvellement rétablie* » située non sur la rue mais sur l'arrière de la cour commune. La propriété de ce lot passa ensuite aux héritières de René, les demoiselles Marie et Anne Legendre, qui s'en séparèrent le 2 mars 1747 au profit de François Chaulieu, avocat et bourgeois de Valognes.



La « Maison Lerouge » et la Cour aux Gendres par Lepeuple, 1924 (coll. archives de la Manche)

A la mort de Nicolas, survenue le 8 décembre 1730, l'autre part d'héritage des frères Legendre fut en revanche transmise à son fils aîné, Jean(-Gabriel), alors âgé de 16 ans. Le 18 mai 1739, parvenu à la majorité et se présentant comme « bourgeois de Caen », le futur ingénieur de la Généralité de Châlons cédait son lot à **Jean Vicq sieur de Valemprey** et au sieur **Felix Vicq**. La portion d'immeuble acquise par le sieur de Valemprey fut revendue en 1756, par sa veuve, Marie Gaucher, au profit de **Guillaume Corval**, marchand. L'acte de vente stipule que « *laditte veuve venderesse* » intervenait comme « *acquéreur du sieur Legendre, ingénieur* ».

Le 1^{er} juillet 1774 **Félix Vicq d'Azir** (le père du médecin de Marie-Antoinette) revendait l'autre part au sieur Corbin de l'Epine. La propriété comportait alors « *deux salles sur la rue avec boutiques, un vestibule entre les deux, deux chambres au premier étage, des combles couverts d'ardoise, un cabinet avec balcon sur la cour et un escalier* ». Elle fut rachetée le 4 janvier 1776, par le sieur Orange, qui ne tarderait pas en entrant en conflit avec les héritiers Clamorgan, ses voisins, pour des problèmes de mitoyenneté. Au début du XIX^e siècle, les cinq filles du sieur d'Orange exerçaient dans l'ancienne demeure des Legendre une activité de mercerie. En 1806, l'une des sœurs amputa cet héritage en cédant sa part à Baptiste Laurent Despinose, receveur des contributions de Valognes.

La « Cour aux Gendres » comprenait encore d'autres bâtiments situés en fond de parcelle, au contact de la rivière. L'un d'eux appartenait au milieu du XVIII^e siècle à Michel Pinel, avocat. En 1774, le fils de Michel Pinel, Guillaume Pinel sieur de Falaize, revendait ce bien à l'abbé **Charles Louis d'Hauchemail, propriétaire de l'hôtel dit « de Thieuville », pour en agrandir les dépendances**. Un autre corps de logis compris dans cet ensemble, appartenait en 1780 au sieur Lerouge. Jacques Lerouge, époux de Françoise Pottier, avait été fermier des greffes du tribunal de Valognes puis procureur au bailliage. Il apparaît encore en 1786 dans un recensement de la population valognaise avec la mention « ancien procureur ». Parmi les jeunes clercs passés par son étude figure en particulier Jean-Baptiste Lecarpentier, devenu célèbre en tant que délégué de la Convention nationale durant la période révolutionnaire.